This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

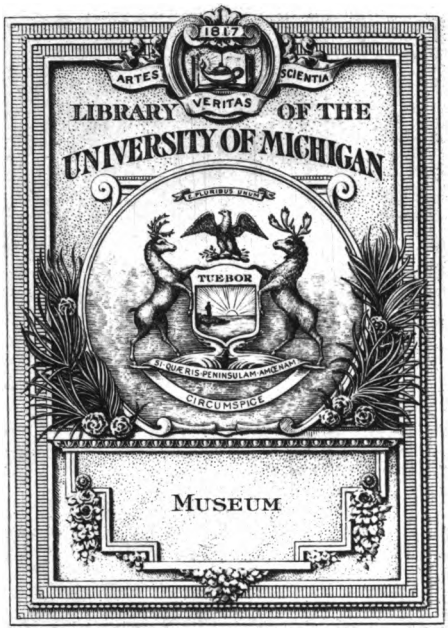
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 692,088



Digitized by Google

GN
2
.569
M5

Digitized by Google

Digitized by Google

# MÉMOIRES

DE LA

# SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE.

Digitized by Google

CET OUVRAGE SE TROUVE ÉGALEMENT

CHEZ M. ARTHUS-BERTRAND,

Libraire de la Société de Géographie de Paris, de la Société Africaine de Londres, etc.,

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,

RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

Digitized by Google

# MÉMOIRES

DE LA

# SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE

## TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

PARIS.

LIBRAIRIE ORIENTALE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,

RUE DES PYRAMIDES, 8.

1841

Digitized by Google

**La Société n'est point solidaire des opinions ou assertions émises dans les mémoires qui composent son recueil.**

(Art. 27 du réglement intérieur de la Société Ethnologique.)

Digitized by Google

Mus.
3-27-34

# BULLETIN

DE LA

# SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE.

—

M. le docteur W. F. Edwards fit paraître en 1829 une brochure intitulée : *Des caractères physiologiques des races humaines, considérés dans leurs rapports avec l'histoire.* Cette publication attira l'attention générale des savants, et depuis, les amis de M. Edwards voulurent prendre part à de nouveaux travaux du même genre et étudier sérieusement avec lui la question des races humaines qui ont peuplé la terre.

En 1838, des savants anglais fondèrent à Londres une société pour la protection des aborigènes, présidée par sir Thomas Fowell Buxton. La société anglaise engagea, par l'organe de M. Hodgkin, un de ses principaux membres, M. Edwards et ses amis, à créer à Paris une société semblable. Ces messieurs ne crurent pas pouvoir le faire; mais ils prirent la résolution de fonder une Société d'Ethnologues, qui aurait un but scientifique. Plusieurs membres de l'Institut et de la Société de Géographie, ainsi que d'autres amis de la sience, se portèrent comme fondateurs de la société nouvelle. Un comité central fut donc établi, et un projet de statuts ou règlement constitutif fut discuté et soumis à l'approbation du gouvernement, et peu de temps après la Société a été autorisée par l'arrêté ministériel suivant :



Digitized by Google

Nous, Ministre Secrétaire d'État au département de l'Instruction publique, Grand-Maître de l'Université de France;

Vu la demande qui nous a été présentée à l'effet d'obtenir l'autorisation de fonder, sous le titre de *Société Ethnologique*, une association scientifique ayant pour objet l'étude des races humaines d'après les traditions historiques, les langues et les traits physiques et moraux de chaque peuple;

Vu le projet de réglement joint à ladite demande;

Vu l'avis favorable de M. le ministre de l'intérieur, contenu dans sa lettre du 14 de ce mois;

Arrêtons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. La Société Ethnologique instituée à Paris est autorisée.

ART. 2. Son réglement, tel qu'il est annexé au présent arrêté, est approuvé.

Fait à Paris, le 20 août 1839.

*Signé* VILLEMAIN.

Pour ampliation :

*Le chef du Secrétariat,*
P. FAUGÈRE.

La première réunion de la Société eut lieu le 23 août 1839. Depuis, elle a tenu régulièrement ses séances le quatrième vendredi de chaque mois. Ce volume contient les résultats de ses travaux; il ouvre la série de ses mémoires, et la Société se propose de continuer successivement leur publication.

Digitized by Google

# STATUTS DE LA SOCIÉTÉ.

—

## BUT DE LA SOCIÉTÉ.

Les principaux éléments qui servent à distinguer les races humaines sont : *l'organisation physique, le caractère intellectuel et moral, les langues et les traditions historiques* ; ces éléments divers n'ont pas encore été étudiés de manière à constituer sur ses véritables bases la science de l'Ethnologie. C'est afin d'y parvenir par une suite d'observations, et d'établir quelles sont en réalité les différentes races humaines, que s'est formée à Paris la *Société Ethnologique*.

## TITRE Ier.

### TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

ARTICLE PREMIER. La Société recueille, coordonne et publie les observations propres à faire connaître les différentes races d'hommes qui sont ou qui ont été répandues sur la terre.

Art. 2. Elle reçoit à cet effet la communication de ses membres.

Art 3. Elle se met en rapport avec les sociétés scientifiques, religieuses ou philanthropiques.

Art. 4. Elle entretient aussi des relations avec les érudits, les savants, les voyageurs et tous les individus en position de lui fournir des éclaircissements. Elle leur adresse une instruction générale applicable à tous les pays, et des instructions spéciales applicables seulement à certains pays déterminés.

Digitized by Google

Art. 5. Elle forme des collections : elle rassemble les dessins, les portraits et les objets naturels qui peuvent faire connaître les caractères physiques des races ; elle recueille également les objets d'art et d'industrie propres à faire apprécier le degré d'intelligence et de culture qui distingue les divers peuples.

Art. 6. La Société, tout en poursuivant son but scientifique, ne négligera aucun moyen de contribuer à améliorer (autant qu'il sera en elle) le sort des peuples aborigènes.

## TITRE II.

### COMITÉ CENTRAL.

Art. 7. Les travaux de la Société sont dirigés par un Comité central formé dans l'origine des membres fondateurs et des autres membres ordinaires qu'ils jugeront à propos de s'adjoindre.

En cas de vacance, il sera pourvu au remplacement par l'assemblée générale sur une liste de trois candidats présentés par le Comité pour chaque nomination.

Art. 8. Chaque année le Comité central choisit dans son sein un Président, deux vice-Présidents, un Secrétaire et un Secrétaire-adjoint.

Art. 9. Le Comité central se réunit au moins une fois par mois.

Art. 10. Il convoque, au moins une fois par an, l'assemblée générale de la Société. Cette assemblée est présidée par un Président d'honneur, choisi à cet effet par le Comité.

Art. 11. A la fin de chaque séance du Comité, un ou plusieurs membres s'engagent à faire, dans la séance suivante, une lecture sur un sujet qu'ils déterminent.

Il sera en outre proposé des sujets ethnologiques sur lesquels tous les membres seront invités à discuter chacun suivant ses études spéciales.

Digitized by Google

## TITRE III.

### COMPOSITION DE LA SOCIÉTÉ.

Art. 12. La Société se compose de membres ordinaires, de membres honoraires et de membres correspondants.

Art. 13. Pour devenir membre ordinaire, il faut avoir été présenté par deux autres membres et admis par le Comité central.

Art. 14. Le titre de membre honoraire et celui de membre correspondant sont décernés directement par le Comité.

Art. 15. Les membres ordinaires résidants ou non résidants, nationaux ou étrangers, sont tous admis aux mêmes conditions.

Art. 16. Chaque membre a droit d'assister à toutes les réunions ; et il a voix consultative dans les délibérations du Comité.

Il a la jouissance de la bibliothèque et des collections appartenant à la Société.

Art. 17. Les membres ordinaires sont soumis à une cotisation de douze francs par an, et payent un droit de cinq francs lors de la réception du diplôme, à moins que la Société ne les ait nommés spontanément.

Art. 18. La Société publie un bulletin qui sera envoyé *gratis* à tous les membres.

Fait et arrêté à Paris le 23 mai 1839.

Digitized by Google

# INSTRUCTION GÉNÉRALE

ADRESSÉE AUX VOYAGEURS, ETC.

## § I. — DES CARACTÈRES PHYSIQUES.

Le point le plus important de l'Ethnologie, c'est la connaissance du type : on ne saurait en avoir une idée suffisante sans le dessin.

1° Il faut donc dessiner les portraits de ceux que l'on veut faire connaître, et avoir soin, pour en donner une idée complète, de représenter la tête de deux manières : de face et de profil.

Il est extrêmement important d'avoir le portrait de l'homme et de la femme, car leurs types tendent à différer d'autant plus qu'on s'élève davantage dans l'échelle des races.

2° Il convient aussi de faire une esquisse de tout le corps, et d'en bien étudier les proportions, pour savoir si elles ne présentent pas quelques particularités. Il faut surtout faire attention à la longueur du buste relativement aux membres supérieurs et inférieurs ; au creux des reins et à la saillie de la partie sous-jacente, comme dans le Nègre, le Hottentot, etc.

3° Il serait bon de prendre la mesure de la hauteur du corps, et d'évaluer sa force au dynamomètre, ou d'une manière approximative, si l'on n'a pas cet instrument.

4° Toutes les fois qu'on pourra se procurer les crânes des naturels du pays, on n'en laissera pas échapper l'occa-

Digitized by Google

sion, et l'on cherchera de même à obtenir des naturels qu'ils laissent mouler leur buste.

Il y a toujours chez une nation plusieurs races ; il faut donc chercher à distinguer les types purs du produit des mélanges.

### § II. — DE LA LINGUISTIQUE.

Le point le plus important après les caractères physiques, c'est la langue. Il est évident que si l'idiome est cultivé, il y aura des grammaires et des dictionnaires, qu'il sera indispensable de se procurer, s'ils sont rares en Europe. Si ces ouvrages n'existent pas, il faudra y suppléer en formant deux vocabulaires ; l'un bref, l'autre plus étendu, selon le temps dont on pourra disposer. L'un contiendra les noms des objets sensibles, des idées abstraites mais usuelles ; l'autre les différentes parties du discours.

En second lieu, il conviendrait de faire une ébauche de grammaire : de s'occuper d'abord du verbe, en prenant les trois temps fondamentaux, le présent, le passé et le futur, avec les modifications des personnes et du nombre ; puis du substantif, avec les variations du cas et du nombre : de faire connaître l'accord de l'adjectif avec le substantif ; les pronoms, les propositions avec un ou plusieurs régimes, et les adverbes joints à un verbe. Si l'on pouvait indiquer les rapports de la langue avec d'autres idiomes qui lui sont affiliés, ce serait un renseignement fort utile. Quel est le mode de numération en usage ?

### § III. — DE LA VIE INDIVIDUELLE ET DE FAMILLE.

Pour donner une idée des mœurs relatives à l'individu et à la famille, il convient de prendre l'homme à sa naissance et de le suivre jusqu'à la mort, en faisant connaître les actes solennels qui s'y rapportent. Ainsi, quant à la naissance, il y a peu de nations qui n'en marquent l'époque par quelque cérémonie : il faudrait la faire connaître ; indiquer le lieu où

Digitized by Google

l'on dépose l'enfant; décrire la manière de le porter, de le vêtir, de le nourrir, de lui apprendre à marcher et à parler. Si l'on exerçait quelque compression sur la tête ou quelque autre partie du corps, il serait bon d'en faire mention.

Quand l'enfant sait marcher ou parler, quelle est son éducation domestique? car il n'y a pas de peuple qui n'apprenne aux enfants ce qu'ils doivent savoir dans la suite.

Lorsque l'individu de l'un ou de l'autre sexe est arrivé à la puberté, y a-t-il quelque cérémonie qui le constate, et quelles sont ses occupations jusqu'à ce qu'il se marie? Informez-vous avec soin de ce qui concerne le choix d'une femme, à quelles conditions on l'accorde, et décrivez les cérémonies du mariage. Si dans cette union il y a pluralité de femmes ou d'hommes, comment vivent-ils entre eux? Quelles sont leurs intrigues pour favoriser leurs fils ou leurs filles, et quelle en est la conséquence pour le sort de ces derniers? Quelle est l'autorité du père ou de la mère? Quel est le degré de respect filial des enfants, et quels sont en général les sentiments de famille?

Faites connaître le régime alimentaire des différents membres de la société, suivant leur fortune, leur sexe et leur âge, en indiquant : 1° les aliments ; 2° la manière de les préparer ; 3° les personnes qui les apprêtent.

Quels sont les vêtements du peuple, suivant la fortune, le rang, le sexe et l'âge de chaque individu?

Étudiez les maladies auxquelles les deux sexes sont sujets aux diverses époques de la vie, et les différences qui ont lieu à cet égard entre les naturels du pays et les étrangers ; les rapports de ces maladies avec le climat et la manière de vivre ; les soins que les parents, les amis et les médecins donnent aux malades.

Quel est le genre d'occupation de l'homme et de la femme? Quel est leur âge moyen, et le terme extrême auquel ils arrivent?

Digitized by Google

Quelles sont les cérémonies qui accompagnent ou qui suivent la mort, telles que l'enterrement, le deuil, etc.?

Ces cérémonies diffèrent-elles pour le mari et la femme? Quel est le sort des survivants et des enfants?

### § IV. — DE LA VIE SOCIALE.

Comme les arts ne se développent guère que par des causes sociales, nous devons les examiner ici.

#### 1°. *Habitations, édifices, voies publiques, etc.*

Le moyen le plus sûr et le plus court de donner une idée exacte d'une habitation, c'est d'en faire le dessin en marquant par écrit les matériaux dont on se sert. Il en est de même de tout édifice, ainsi que des meubles ou des ornements.

Il convient de faire connaître les différentes manières d'orienter les maisons et les édifices, de les grouper pour former les villages, les bourgs, les villes, ainsi que la manière de les fortifier, et de les distribuer dans le pays. Dites si les rues sont pavées ou non, et comment on fait les chemins.

Faites connaître tous les autres genres de constructions, tels que les vaisseaux et les bateaux, les ports et les chantiers, les arsenaux, etc. Donnez une idée convenable des canaux, des jardins publics, etc.

#### 2° *Agriculture.*

Énumérez les plantes qui servent à l'alimentation, telles que les légumes, les grains et les fruits; puis à la médecine, à l'habillement, à la teinture et aux autres arts. Décrivez la manière de les cultiver, en faisant une attention particulière aux amendements (ou substances minérales qu'on ajoute au sol), aux engrais (ou substances organiques qu'on y mêle), aux moyens de travailler la terre avec les instruments aratoires, aux procédés d'irrigation. Dessinez les diverses races d'animaux domestiques, donnez leurs caractères distinctifs et l'usage qu'on en fait.

Digitized by Google

3° *Tissage et fabrication de vêtements, etc.*

Faites connaître la manière de préparer les différents tissus écrus ou les pelleteries servant à l'habillement et aux autres usages domestiques.

4° *Teinture.*

Donnez une idée suffisante de la manière de préparer les couleurs et de les appliquer.

5° *Art de travailler le bois et les métaux.*

Marquez le degré auquel les naturels sont arrivés dans ces arts. Indiquez les autres métiers exercés dans le pays.

6° *Professions. Arts libéraux.*

Distinguez les diverses classes de marchands et de négociants, les hommes de loi et les médecins, ainsi que leur genre d'études et leur manière d'exercer leur profession.

Y a-t-il des peintres, des sculpteurs, des architectes, des ingénieurs, des poètes, des orateurs et des savants?

Notez le point auquel sont parvenus les arts et les sciences. Rapportez, autant que possible, quelques productions qui puissent nous donner une idée de la manière dont ils sont cultivés.

7° *Education publique.*

Il serait très-utile d'énumérer les diverses espèces d'écoles publiques, le nombre de ceux qui les fréquentent, comparé à celui de la population en âge de les suivre; de décrire le genre de leurs études, et de faire connaître les facilités ou les obstacles que rencontrent les élèves lorsqu'ils arrivent à l'exercice de leur profession.

8° *Etablissements de bienfaisance.*

Décrivez tous les établissements de ce genre : hôpitaux, hospices, maisons de prêts, institutions pour les aveugles, les sourds-muets, etc.

Digitized by Google

Indiquez les bibliothèques publiques et le genre d'ouvrages qui s'y trouvent, tels que manuscrits, livres, gravures, cartes, etc.

### 9° *Droit public et privé.*

Un objet d'une haute importance serait d'étudier la constitution de l'état, la hiérarchie des pouvoirs, les droits respectifs des gouvernants et des gouvernés ; de faire ressortir les divers rangs de la société ; et de nous apprendre s'il y a des propriétés communes ou particulières, leur degré de sécurité, et leur mode de transmission par héritage, par vente, par donation, etc.

Comment règle-t-on les discussions qui s'élèvent à leur égard ?

Punit-on les attentats contre les personnes et contre les propriétés ?

Quels sont les crimes et les délits dont on s'occupe, les tribunaux qui en prennent connaissance, et dans quelle proportion se trouvent les criminels et les délinquants par rapport à la population.

Comment asseoit-on et lève-t-on les contributions ? Quel est le rapport entre l'impôt et la perception ?

### 10° *Relations sociales.*

Les rapports de la Société méritent une attention particulière. Il serait bon de connaître les relations qui subsistent entre les naturels du pays, et de constater s'il y a de la douceur ou de la dureté, de la probité ou de la mauvaise foi, de la sécurité ou du danger dans les liaisons.

Les sociétés des hommes et des femmes sont-elles séparées ou mêlées ?

De quelle manière reçoit-on les visites, et qu'offre-t-on en pareil cas ?

Donne-t-on souvent des repas, et qu'est-ce qui les compose ?

Digitized by Google

Quels sont les amusements publics, les différentes espèces de chasse et de pêche? Comment les naturels voyagent-ils dans leurs pays? et se déplacent-ils souvent?

Il sera bon de constater la facilité ou la difficulté que l'on rencontre à gagner sa vie, le nombre ou la proportion des indigents; la population respective des deux sexes, etc.; le rapport de la mortalité aux naissances. S'il n'y a pas de documents statistiques directs, il faudrait donner les meilleures preuves de l'augmentation, de la diminution ou de l'état stationnaire de la population; le nombre des mariés, des célibataires, des enfants légitimes et naturels, etc.

### § V. — DES RAPPORTS DES NATURELS AVEC LES PEUPLES ÉTRANGERS.

#### 1° *Institutions militaires.*

Dessinez les armes, si elles ont quelque chose de particulier.

Faites connaître la manière dont on lève les armées, et dites si elles sont permanentes ou non.

Quels en sont les grades, les exercices, la discipline?

Quelles sont en général les causes de guerre?

Faites savoir s'il y a quelque cérémonie par laquelle on la déclare, ou si on la fait à l'improviste?

Quel est le genre de stratégie et de tactique suivi?

Quels sont les rapports entre la cavalerie et l'infanterie, ou enfin entre les différentes armes? Il faudrait dire encore s'il y a un droit des gens relatif à la guerre et au maintien de la paix; comment on règle les alliances offensives et défensives; comment on traite les ennemis pris à la guerre; si on les massacre, ou s'ils sont prisonniers ou esclaves; et dans ces deux cas, quel est leur sort pendant qu'on les conduit au marché, et quelle est leur destinée dans la suite.

#### 2° *Commerce.*

Donnez un tableau aussi complet que possible des denrées

Digitized by Google

que le pays fournit aux indigènes et aux peuples étrangers, et de celles qu'il en reçoit. Faites connaître les moyens de transport et les échanges soit en monnaie, soit en nature. Quels sont les établissements qui peuvent faciliter le commerce, tels que bourse, banque, etc. Dites le nombre d'étrangers qui pénètrent dans le pays, et la manière dont ils y sont traités, et comment ils en peuvent sortir.

Quels sont les pays étrangers que les naturels visitent, et les moyens de communication ?

### § VI. — DE LA RELIGION.

Quelle est l'idée que les habitants du pays se forment de Dieu et des êtres qu'ils regardent comme supérieurs à l'humanité ?

Dites ce qu'ils pensent d'une vie future, de la distribution des peines et des récompenses.

Cherchez à connaître les autres dogmes religieux.

Quelles sont les formes du culte, les différentes pratiques et cérémonies religieuses ?

Jusqu'à quel point le peuple croit-il aux dogmes, et comment pratique-t-il les devoirs prescrits ?

Entrez dans quelques détails sur la hiérarchie, les droits et l'influence du clergé ou de ceux qui représentent les prêtres, et faites connaître l'action morale de la religion sur le peuple.

Ecrivez les superstitions et la manière dont elles agissent sur les sociétés.

### § VII. — DES RAPPORTS DES NATURELS AVEC LES CONDITIONS EXTÉRIEURES.

#### 1° *Sol.*

La terre est-elle plane ou montueuse ? Quels sont les rivières, les lacs, les marais, les marécages ? et quelle est la nature géologique du terrain ? L'eau est-elle contenue dans

Digitized by Google

le lit des fleuves, ou déborde-t-elle? Y a-t-il de l'eau et des terres salées? Dans quelle étendue se trouve la partie boisée?

Indiquez-nous le degré de fertilité de la terre, et dans quelle propotion se trouvent les parties productives avec les parties stériles. Donnez une indication des objets utiles, nuisibles ou curieux, qui peuvent exister dans les règnes organique ou inorganique.

### 2° *Climat.*

Faites connaître :

1° { 1° La température, / 2° La pression barométrique, / 3° La quantité de pluie, } { moyenne / et / extrême } { 1° du jour. / 2° du mois. / 3° du trimestre. / 3° de l'année.

2° Les jours { de pluie, / d'orage, } par { mois. / trimestre. / année.

3° L'intensité de la lumière solaire comparée à la lumière diffuse (à l'ombre); succession et variation des saisons.

### § VIII. — TRADITIONS HISTORIQUES, RÉVOLUTIONS POLITIQUES ET ANTIQUITÉS.

Il faudra rechercher d'abord quels sont chez un peuple les souvenirs qu'il a conservés de son origine et de ses affinités avec d'autres peuples; qu'elles sont les révolutions qu'il a éprouvées dans sa langue ou dans ses mœurs, dans les arts et dans les sciences, dans sa richesse, sa puissance ou son gouvernement, par des causes internes ou des invasions étrangères.

Quelles sont les sources où l'on peut puiser les instructions demandées?

Sont-ce des documents historiques ou des monuments de l'art? Dans le premier cas, ces documents sont-ils consignés dans des poèmes ou dans des ouvrages historiques? Il serait fort heureux de pouvoir en donner une idée.

Dans le second cas, il sera nécessaire de donner un dessin et une description, pour les parties qui l'exigent, des édi-

Digitized by Google

fices, des incriptions, des monnaies dont on peut tirer quelque fruit pour la solution des questions proposées.

Cherchez dans les traditions mythologiques tout ce qui se rapporte à l'histoire du pays.

Quelles sont les opinions des naturels sur la cosmogonie ; quel est leur système de chronologie, et jusqu'à quelle époque remonte-t-elle?

---

Digitized by Google

# LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.

—

## BUREAU.

*Président* ..... M. W. F. Edwards, membre de l'Institut, etc.

*Vice-Présidents*.. M. le vicomte de Santarem, membre de l'Institut, etc.
M. d'Avezac, membre de la Société de Géographie, etc.

*Secrétaire*..... M. C. Imbert des Mottelettes, membre de la Société de Géographie, etc.

*Secrétaire-adjoint*. M. Gustave d'Eichthal, membre de la Société de Géographie, etc.

*Trésorier* ..... M. A. Noel Desvergers, membre de la Société de Géographie, etc.

## MEMBRES ORDINAIRES.

### *Membres fondateurs.*

MM. W. F. Edwards, membre de l'Institut.
le vicomte de Santarem, *id.*
d'Avezac, membre de la Société de Géographie.
C. Imbert des Mottelettes, *id.*
Filon, professeur à l'École Normale.
Garcin de Tassy, membre de l'Institut.
Milne Edwards, *id.*
Michelet, *id.*
Letronne, *id.*
David (d'Angers), *id.*
Flourens, *id.*
Lenormant, conservateur-administr. à la Bibliothèque du Roi.
Berthelot, membre de la Société de Géographie.
Alcide d'Orbigny, *id.*

Digitized by Google

MM. Foville, médecin en chef de la maison royale de Charenton.
Charles-Emmanuel.

*Membres reçus en séance.*

MM. Ternaux-Compans, membre de la Société de Géographie.
De Bertou, *id.*
Noel Desvergers, *id.*
Achille Comte, professeur d'histoire naturelle à l'Académie de Paris.
Amédée Jaubert, membre de l'Institut.
James Orchard Halliwell, membre de la Société Royale de Londres.
Frédéric Forbes, D. M. dans l'Inde.
Gustave d'Eichthal, membre de la Société de Géographie.
Courtet de l'Isle, *id.*
E. de Froberville, *id.*
De Larenaudière, *id.*
Toussenel, professeur d'histoire au collége Charlemagne.
Verolot.
Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, membre de l'Institut.
Eurvale Cazeaux, l'un des Directeurs de la compagnie d'Arcachon.
J. Desjardins, secrétaire de la Société d'Histoire naturelle de l'île Maurice, membre de la Société de Géographie.
Barbier du Boccage, membre de la Société de Géographie.
Alexandre Brongniart, membre de l'Institut.
Louis Mandl, D. M.
Louis Dussieux.
Le Breton, D. M.
Le Roi, D. M.
Fourcault, D. M.
Da Gama Machado, attaché à la légation de Portugal.
De Bonnechose, bibliothécaire du château de Saint-Cloud.
Ditchfield.
Ami Boué, D. M.
H. Fortoul.
A. Thomassy, membre de la Société de Géographie.
Matter, inspecteur général des études.
Verner, peintre au Jardin des Plantes.
Hocqart.



Digitized by Google

MM. E. Barton, membre de la Société des Antiquaires de France.
Auguste le Duc, membre de la Société de Géographie.
Saint-Elme le Duc, *id.*
Desnoyers, D. M. *id.*
Lebas, membre de l'Institut.
Benet, membre de la Société de Géographie.
Montefiore, *id.*
De Brière, *id.*
Le capitaine Troyer, *id.*
Aurélien de Courson.
Lelut, médecin en chef des aliénés, à la Salpêtrière.
Vivien, membre de la Société de Géographie.
Dulaurier, professeur de malais à l'École spéciale des langues orientales.
De Schoenfeld.
Eugène Sicé.
Victor Lanjuinais, député de la Loire-Inférieure.
Suquet, chirurgien de la marine.
Rey.
Adolphe Guérould.
Constant Sicé.
Isidore Löwenstern.

*Membres élus spontanément.*

MM. Prichard, D. M. à Bristol.
Lawrence, D. M. à Londres.
Karl Ritter, professeur à Berlin.
Édouard Ruppel, à Francfort-sur-le-Mein.
Martius, membre de l'Académie des Sciences, à Munich.
A. Balbi, conseiller impérial à Vienne.
J. Washington, ancien secrétaire de la Société de Géographie, à Londres.
De Angelis, à Buénos-Ayres.
Franzini, membre de l'Académie des Sciences, à Lisbonne.
Rafn, secrétaire de la Société des Antiquaires du Nord, à Copenhague.
Le C. Graberg de Hemsö, correspondant de l'Institut, à Florence.
Magnussen.
Hodgkin, D. M. à Londres.

Digitized by Google

MM. Élias Rodrigues, vice-secrétaire de l'Académie des Sciences, à Lisbonne.

Ramon de la Sagra, membre correspondant de l'Institut, directeur du Jardin Botanique, à la Havane.

Dubois de Monpereux, à Neufchâtel.

Morrenhout, consul de France à l'île de Taïti.

Corr, premier drogman de l'ambassade de France à Constantinople.

Vilardebo, directeur du Musée à Montevideo.

Roujoux, directeur des paquebots français à Athènes.

Jacques Geel, bibliothécaire à l'université de Leyde.

Schröder, recteur à l'université d'Upsal.

Th. Wright, esq. à Londres.

A. Asher, à Berlin.

l'abbé Arri, membre de l'Académie de Turin.

Rosellini, professeur à l'Université de Pise.

W. Allen, à Londres.

le B. Fowel Buxton, président de la Société pour la civilisation de l'Afrique.

W. Hodgson, ancien consul des États-Unis, à Alger.

le colonel Julian R. Jackson, secrétaire de la Société royale de Géographie de Londres.

Wagner, professeur à l'université de Gottingen.

Haye Horace Wilson, professeur de sanscrit à l'Université d'Oxford.

Bodmer.

Biard, peintre.

D'Jmoutier.

Guillaume Auguste de Schlegel, professeur à l'Université de Bonn.

Christian Lassen. *id.*

Mickiewitz, professeur de littérature slave au Collége de France.

Kazimirski de Biberstein, drogman de l'ambassade de France en Perse.

Wallon.

Yanosky.

le conseiller Wirer, à Vienne.

Tognio, professeur à Pesth.

Schordan.

le conseiller Benz.

Czermak, professeur à Vienne.

Digitized by Google

MM. KRIEGK, président de la Société de Géographie, à Francfort.
LAMBERT, directeur de l'École Polytechnique au Caire.
CLAUSSEN, à Rio-Janeiro.
WALLICH, surintendant du jardin botanique à Calcutta.
W. O'SHAUGNESSY, secrétaire de la Société Asiatique à Calcutta.

## MEMBRES CORRESPONDANTS.

ANTOINE D'ABBADIE, en Abyssinie.
CHARLES DEANE, dans l'Indostan.
SÉGUR DUPEYRON, secrétaire du conseil de santé de la marine.
BENIT, médecin de la légation française aux États-Unis.
ANNIBAL DE GRASSE, capitaine au long cours.
PAVIE, dans l'Hindoustan.
R. CARR WOODS, dans l'Hindoustan.
DUFOZ DE MAUFRAS.
le docteur W. STANGER.
LEGUEVEL DE LA COMBE, à Zeylan.
C. T. LE FEBVRE, en Abyssinie.
MARTIN DE MOUSSY, à Montevideo.
le colonel CODAZZY, à Venezuela.

## MEMBRES HONORAIRES.

S. A. R. LE DUC DE SUSSEX, président de la Société Royale de Londres.
Le comte MUNSTER, président de la Société Asiatique de Londres.
Lord BROUGHAM, pair d'Angleterre.
MM. le major JARVIS, surveyor general of the british India.
le prince MAXIMILIEN DE WIED-NEUWIED.
le baron de HUMBOLDT, conseiller d'état de S. M. le roi de Prusse.
le baron de HAMMER PURGSTALL, conseiller aulique à Vienne.
le général VAN DEN BOSCH, ancien gouverneur des Indes hollandaises.
VAN DE WEYER, ministre plénipotentiaire de Belgique à Londres.
le comte OUWAROW, ministre de l'instruction publique, président de l'Académie des Sciences, à Saint-Pétersbourg.
le comte WORONZOW, gouverneur général de la Nouvelle-Russie.
le général GOLOWIN, commandant en chef en Grusie, Arménie et Trans-Caucasie.
le comte OSTERMAN, à Genève.
STEVEN, conseiller d'état russe, à Simpheropol.
DE NAVARRETE, président de l'Académie royale d'Histoire, à Madrid.

Digitized by Google

MM. le conseiller DE MACEDO, secrétaire de l'Académie royale des Sciences, à Lisbonne.

le comte SANTANGELO, ministre de l'intérieur, à Naples.

le comte CAMALDOLI, président de l'Académie des Sciences, à Naples.

le général COLETTIS, ministre plénipotentiaire de Grèce à Paris.

DUPONCEAU, président de la Société Philosophique américaine, à Boston.

DALLAS, secrétaire de la même Société.

TIKNOR, ancien ex-ministre des États-Unis.

AURELIANO DE SOUZA, ministre des affaires étrangères, au Brésil.

DE VILLELA BARBOZA, M^d DE PARANAGUA, ministre de la marine au Brésil.

PAULO BARBOZA, secrétaire de S. M. l'empereur du Brésil.

le vicomte DE SAN LEOPOLDO, président de l'Institut historique et géographique de Rio-Janeiro.

Digitized by Google

# PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

## (ANNÉE 1839 A 1840.)

---

Procès-verbal de la séance du 23 août 1839.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards. Le bureau se compose comme suit :

*Président*, M. W. F. Edwards ;
*Vice-présidents*, M. le vicomte de Santarem ; M. d'Avezac ;
*Secrétaire*, M. Imbert des Mottelettes ;
*Secrét.-adjoint*, M. Filon.

Le secrétaire-adjoint, en l'absence du secrétaire, a d'abord la parole et fait lecture de l'arrêté par lequel le ministre de l'instruction publique a autorisé l'institution de la *Société Ethnologique de Paris* et en a approuvé les statuts.

RÉCEPTIONS. — Sur la présentation de MM. W. F. Edwards et de Santarem, ont été reçus membres ordinaires de la société :

MM. *Ternaux-Compans*, de la Société de Géographie.
*de Bertou*, *Id.*
*Noël Desvergers*, *Id.*
*Achille Comte*, professeur d'histoire naturelle à l'Académie de Paris.

CORRESPONDANCE ET DONS. — Le président communique à la Société plusieurs lettres de ses amis, membres de la So-

Digitized by Google

ciété de Londres pour la protection des aborigènes, et donne à la Société Ethnologique diverses brochures intitulées :

1° *Information respecting the aborigines in the British colonies*; extrait d'un rapport plus développé sur le même sujet, présenté à la chambre des communes en 1836.

2° *The first annual report of the aborigines protection Society*. London, 1838.

3° Quatre lectures sur l'Inde et les colonies, faites à Edimbourg et ailleurs par M. *George Thompson*.

4° Enfin une brochure servant de prospectus à l'ouvrage intitulé *the History, antiquities and statistics of eastern India*, by *Montgommery Martin*. London, 1838.

RÉSOLUTIONS DU COMITÉ CENTRAL. — Le président fait connaître à la Société les résolutions du comité :

1° Le comtié a décidé qu'il sera procédé à la formation d'une liste de *membres honoraires*, et pour la former il a adjoint trois membres à ceux qui composent le bureau, savoir : MM. Ternaux, Lenormant et de Bertou.

2° Quant aux membres correspondants, il a été décidé qu'en cas d'urgence le bureau pourra procéder seul aux nominations. Le président fait connaître les noms des voyageurs qui sont déjà en relations avec la Société.

3° Enfin le comité a arrêté qu'après la séance du mois d'août (le 23 août étant regardé comme le jour de l'installation définitive de la Société) il y aurait chaque année deux mois de vacances.

La séance est levée à dix heures.

---

Procès-verbal de la séance du 25 octobre 1839.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards; le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

Digitized by Google

RÉCEPTIONS.— Sur la proposition de MM. W. F. Edwards et d'Avezac, sont reçus membres ordinaires de la société :

MM. *Amédée Jaubert*, membre de l'Institut.
*James-Orchard Halliwell.*

Sur la présentation de MM. W. F. Edwards et de Santarem, sont également reçus :

MM. *Forbes*, membre de la Société de géographie.
*Gustave d'Eichthal*, *Id.*
*Courtet de l'Isle*, *Id.*
*Eugène de Froberville*, *Id.*
*De Larenaudière*, *Id.*

Sur la présentation de MM. W. F. Edwards et Filon, est également reçu :

M. *Toussenel*, professeur d'histoire au collége Charlemagne.

Sur la présentation de MM. W. F. Edwards et Charles Emmanuel, est encore reçu :

M. *Verolot*.

CORRESPONDANCE ET DONS. — Le président communique à la société différentes lettres de ses amis de Londres, et lui offre pour sa bibliothèque :

1° Deux brochures intitulées : *Extracts from the letters and journal of Daniel Wheeler now engaged in a religious visit to the inhabitants of some of the Islands of the pacific Océan, Van Diemen's land and New south-Wales*. 2e éd. Lond. 1838.

2° Quatre numéros du *Liberia Herald* (mai, juin, août et septembre 1837).

3° Deux numéros du *British Emancipator* (23 janvier et 1er mai 1839).

4° Soixante-quatorze numéros du *Colonisation Herald* de Philadelphie, année 1838.

5° Le *Reformer de Hertford* du 19 janvier 1839.

RÉSOLUTIONS DU COMITÉ CENTRAL. — Une liste de membres honoraires a été arrêtée par le comité.

Digitized by Google

Il a été décidé ensuite qu'il sera également procédé au choix de membres à élire spontanément.

M. Achille Comte a proposé de faire connaître par une circulaire l'existence de la Société aux autres Sociétés savantes de France.

Le titre de membre correspondant a été donné à MM. *Antoine d'Abbadie*, *Pavie* et *Charles Deane*.

COMMUNICATIONS. — M. Berthelot communique à la Société plusieurs beaux dessins originaux de M. Bodmer, qui a accompagné le prince Maximilien de Wied-Neuwied dans l'Amérique du nord, dessins destinés à être gravés dans l'ouvrage du prince sur ce pays. Le président adresse à M. Bodmer les remerciements et les félicitations de la Société.

La séance est levée à dix heures.

---

Procès-verbal de la séance du 29 novembre 1839.

La séance est ouverte à huit heures du soir sous la présidence de M. W. F. Edwards.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

RÉCEPTIONS. — Sur la présentation de MM. W. F. Edwards et Filon, sont reçus membres de la Société :

MM. *Isidore Geoffroy Saint-Hilaire*, membre de l'Institut.
*Euryale Caseaux*, directeur de la compagnie d'Arcachon.

CORRESPONDANCE ET DONS. — M. d'Avezac lit à la société une lettre de M. C. T. Lefebvre, enseigne de vaisseau, en mission dans l'Abyssinie; cette lettre est datée de Massaouah, 31 mai 1839. M. Lefebvre y annonce qu'il s'occupera sérieusement de rassembler des portraits et même des objets naturels pouvant un jour servir de documents à la Société. M. Lefebvre annonce les mêmes intentions de la part de MM. Dillon et Petit, ses compagnons de voyage.

Digitized by Google

Le président fait don à la Société de trois brochures intitulées, *Extracts from the letters of James Backhouse, in a religious visit to Van Diemen's land and New Sud-Wales accompagnied by Washington Walker*. London, 1837 et 1838, in-8°.

RÉSOLUTIONS DU COMITÉ CENTRAL. — Le président fait connaître à la Société les résolutions du comité :

Le comité a autorisé le bureau à disposer d'une partie des fonds pour faire faire des portraits lorsque l'occasion s'en présentera.

Le comité a encore nommé une commission spéciale, composée de MM. de Santarem, d'Orbigny et de Bertou, pour s'entendre avec M. Ternaux-Compans, directeur des *Nouvelles Annales des voyages et des sciences géographiques*, sur l'insertion dans ce journal de quelques mémoires de la Société Ethnologique, le cas échéant.

LECTURE. — Le président fait une lecture sur les peuples de l'Abyssinie, dans laquelle il établit, contrairement à l'opinion de M. d'Abbadie, que ces peuples doivent offrir plusieurs types distincts.

La séance est levée à dix heures.

---

Procès-verbal de la séance du 27 décembre 1839.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards. M. *Félix Lajard*, de l'Institut, avait été invité à y assister.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

RÉCEPTIONS. — Sur la présentation de MM. W. F. Edwards et de Santarem, sont reçus membres ordinaires de la Société :

MM. *Desjardins* (de Maurice), membre de la Société de géographie.

*Barbier du Boccage*, *Id.*

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET DONS. — Le président communique à la Société une lettre fort obligeante de M. le comte de Castelnau, accompagnant un mémoire ethnologique sur les habitants des Etats-Unis. Le secrétaire est chargé de lire dans une prochaine séance une analyse de ce mémoire.

M. d'Avezac présente ensuite des offres de service à la Société de la part de M. Auguste le Duc, gouverneur de la petite île Agalega, récemment arrivé à Paris.

COMMUNICATIONS. — M. Lajard entretient la Société des recherches qu'il a faites sur les Chaldéens. M. Lajard pense que le peuple chaldéen n'est pas un peuple semite. Il base son opinion sur certaines institutions chaldéennes inconnues aux Semites et sur des noms chaldéens qui ont un rapport évident avec le sanscrit.

La séance est levée à dix heures.

---

Procès-verbal de la séance du 31 janvier 1840.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

RÉCEPTIONS. — Sur la présentation de MM. W. F. Edwards et Imbert des Mottelettes, sont reçus membres ordinaires de la Société :

MM. *Alexandre Brongniart*, membre de l'Institut,
*Clément Mullet*.

Sur la présentation de MM. W. F. Edwards et de Santarem, sont également reçus :

MM. *Louis Mandl*, D. M.
*Louis Dussieux*,

Digitized by Google

MM. *Le Breton*, D. M.
*Le Roi*, D. M.
*Fourcault*, D. M.
*Da Gama Machado*, attaché à la légation de Portugal.

CORRESPONDANCE ET DONS. — M. de Santarem lit à la Société une lettre de M. Ternaux-Compans, qui consent, mais avec des réserves, à l'insertion des mémoires de la Société dans l'ouvrage périodique dont il a la direction.

Le président fait don à la Société de plusieurs brochures publiées successivement par la Société de Londres pour la protection des aborigènes, savoir :

1° *Extracts from the papers and proceedings of the Aborigines protection Society*, les numéros de mai, octobre et décembre 1839;

2° *Facts relative to the Canadian indians*, Londres, 1839;

3° *Report on the indians of upper-Canada*, Londres, 1839.

LECTURES. — M. d'Eichthal lit une analyse succincte d'un travail de M. Boré concernant les Chaldéens. M. Boré annonce avoir retrouvé des descendants de Chaldéens sur les montagnes au sud de l'Arménie, là où Xénophon et Strabon les ont connus : le principal argument de M. Boré est tiré du langage de ces montagnards.

M. Berthelot lit ensuite un mémoire sur les Guanches; il établit : 1° que lors de l'invasion des Européens dans les Canaries, les habitants de cet archipel, loin d'avoir été exterminés, comme il a souvent été dit, aidèrent au contraire les conquérants; que, même après la conquête, leurs chefs eurent part au partage des terres; 2° qu'ensuite, les vainqueurs et les vaincus se lièrent intimement entre eux, ce qui est constaté par les contrats authentiques des mariages qui se firent alors, contrats conservés jusqu'à nos jours.

La séance est levée à dix heures.

Digitized by Google

Procès-verbal de la séance du 28 février 1840.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

RÉCEPTIONS.— Sur la présentation de MM. W. F. Edwards et Imbert des Mottelettes, sont reçus membres ordinaires de la Société :

MM. *de Bonnechose*, bibliothécaire du château de Saint-Cloud.

*Ami Boué*, D. M.

*Ditchfield*,

*Hippolyte Fortoul*.

Sur la présentation de MM. de Froberville et Imbert des Mottelettes, est également reçu :

M. *Cournelet*.

Sur la présentation de MM. d'Avezac et W. F. Edwards, est encore reçu :

M. *Thomassy*, membre de la Société de Géographie.

LECTURES. — M. Berthelot lit un second mémoire sur les Guanches. Il établit que le type de la race guanche s'est parfaitement conservé chez les pasteurs et les campagnards, surtout dans la partie méridionale de Ténériffe, dans les communes de Guimar, d'Arona, d'Arrico, de Charna et de Guia. Les descendants des vainqueurs et des vaincus, alliés ensemble, tiennent même plus des Guanches que des Espagnols; une infinité d'usages, particuliers autrefois aux indigènes, sont encore en vigueur parmi eux.

M. Eugène de Froberville lit ensuite un mémoire relatif à deux peuples de Madagascar, les *Betsimsaraks* et les *Hovas*. L'auteur décrit leur caractère, leurs mœurs et leurs usages : le Betsimsarak, dit-il, est remuant, bavard et pol-

Digitized by Google

tron; le Hova a une haute intelligence et une grande aptitude pour les arts mécaniques; d'ailleurs la convoitise et la vengeance sont malheureusement les principaux mobiles de ses actions. M. de Froberville ne doute pas que le Hova ne soit de race Malaise; les Malais, selon les traditions, ont autrefois fait la conquête de Madagascar. La domination hova est encore fort étendue aujourd'hui. Reste à Madagascar la race noire, probablement indigène, race meilleure au fond, mais sans doute moins brillante que les deux autres. L'indolence extrême des noirs est cause de leur abrutissement. M. de Froberville n'a rencontré nulle part la race de nains dont le naturaliste Commerson avait donné une histoire détaillée, histoire du reste tirée d'une lettre attribuée à l'abbé de Choisy, et digne d'être reléguée au rang des fables.

La séance est levée à dix heures.

---

Procès-verbal de la séance du 27 mars 1840.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards.

Avaient été invités à y assister MM. *Eydoux* et *Deloze*, médecins de première classe de la marine royale.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

RÉCEPTIONS.— Sur la présentation de MM. W. F. Edwards et Imbert des Mottelettes, sont reçus membres ordinaires:

MM. *Matter*, inspecteur général des études,
*Verner*, peintre au Jardin des Plantes.
*Hocquart*.

DONS. — Le président donne à la Société:

1° Le portrait de deux Kabyles, homme et femme, offert par M. Blanqui;

Digitized by Google

2° Un moule pris sur la tête d'un habitant de l'île Van Diemen, envoyé par M. Eydoux.

RÉSOLUTIONS DU COMITÉ CENTRAL. — Le président fait connaître à la Société les résolutions du comité. 1° Le comité a décerné *spontanément* le titre de membre ordinaire à plusieurs savants étrangers.

2° Le comité a nommé une commission composée de MM. W. F. Edwards, Desvergers et de Bertou, pour la révision de l'Instruction générale adressée aux voyageurs. Il a décidé que cette Instruction serait envoyée en outre à tous les consuls de France, aux trois conseils de santé de la marine, et à toutes les Sociétés savantes, avec prière d'en distribuer des exemplaires aux personnes en position de pouvoir fournir des renseignements à la Société.

LECTURE. — Le secrétaire lit l'analyse d'un long mémoire de M. le comte de Castelnau. Ce mémoire, envoyé de New-York, est intéressant par la comparaison constante qu'il présente du sauvage, de l'homme civilisé et libre, et de l'esclave.

COMMUNICATION. — Le président entretient la Société d'un rapport de M. Dumoutier, lu à la dernière séance de l'Académie des Sciences morales et politiques de l'Institut; il sera donné prochainement communication de ce mémoire.

La séance est levée à dix heures.

---

Procès-verbal de la séance du 24 avril 1840.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards. Avait été invité à y assister M. *Geoffroy*, capitaine au long cours, revenu de la mer de la Chine.

RÉCEPTIONS.—Sur la présentation de MM. W. F. Edwards

Digitized by Google

et Achille Comte, est reçu membre ordinaire de la Société :

M. *Ernest Breton*, de la Société des antiquaires de France.

CORRESPONDANCE ET DONS. — Le secrétaire fait lecture d'une lettre annonçant la mort de M. Desjardins, l'un des membres ordinaires de la Société, natif de l'île Maurice, décédé à Paris, le 18 avril, âgé de quarante-un ans. M. Desjardins s'était fait une réputation par ses travaux de zoologie, et mettait la dernière main à une histoire naturelle de Maurice (Ile-de-France), lorsqu'une courte maladie est venue l'enlever à la science.

1° M. Verolot fait don à la Société de la tête d'un Albanais tué au dernier siége d'Athènes, ainsi que de deux dessins faits avec soin, d'après des têtes d'anciens Grecs conservées dans le musée d'Athènes.

2° M. d'Orbigny présente également à la Société un exemplaire de son ouvrage intitulé : *l'Homme américain considéré sous ses rapports physiologiques et moraux*, 2 volumes in-8°. Paris, 1839.

COMMUNICATIONS. — Le président communique à la Société les passages ethnologiques du rapport de M. Dumoutier. Les cavernes de Ténériffe ont été visitées par l'expédition de M. Dumont-d'Urville ; mais on n'y a trouvé que de faibles débris d'ossements. Quelques crânes ont été recueillis au Chili. M. Dumoutier a fait les moules de plusieurs indigènes. D'après les instructions de M. Broussais, il a été formé des tableaux de la grandeur relative des individus, en différents endroits, ainsi que des caractères du crâne. Ces données sont peu nombreuses, mais les voyageurs ont fait des offres de service dont la Société a marqué sa reconnaissance.

Il est encore donné communication sommaire d'un mémoire de M. Verolot.

La séance est levée à dix heures.

Digitized by Google

Procès-verbal de la séance du 29 mai 1840.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards.

Avait été invité à y assister M. *Auguste le Duc*, gouverneur de la petite île Agalega, qu'il est parvenu à peupler et à civiliser jusqu'à un certain degré, par ses constants efforts.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

RÉCEPTIONS. — Sur la présentation de MM. d'Avezac et des Mottelettes, sont reçus membres ordinaires de la Société :

MM. *Auguste le Duc*, gouverneur d'Agalega.
*Saint-Elme le Duc*, son frère,
*Desnoyers*, D.-M.

Sur la présentation de MM. de Santarem et W. F. Edwards, est également reçu :

M. *Lebas*, membre de l'Institut.

CORRESPONDANCE ET DONS. — M. de Santarem lit à la Société une lettre de remerciement de la part de M. de Navarrete pour le titre de membre honoraire que la Société lui a décerné.

Madame veuve Desjardins offre à la Société :

1° Un tableau intitulé : *Observations météorologiques faites à Flacq* (île Maurice), *par M. Julien Desjardins, pendant l'année* 1838.

2° Le *Neuvième rapport annuel sur les travaux de la Société d'Histoire naturelle de l'île Maurice*, Paris, 1840, contenant une biographie de M. Julien Desjardins.

RÉSOLUTIONS DU COMITÉ CENTRAL. — Le président fait connaître à la Société que le titre de membre correspondant a été décerné par le comité à MM. *Ségur Dupeyron*, secrétaire du conseil de santé de la marine, et *Benit*, médecin de la légation française aux États-Unis.



Digitized by Google

LECTURE. — M. Noël Desvergers lit un premier mémoire concernant l'histoire des Arabes en Sicile, et la conquête de cette île par les Normands. Il résulte des recherches de M. Desvergers que, malgré les assertions contraires, la population chrétienne est loin d'avoir été anéantie par les musulmans lors de leur conquête; de même, plus tard, la population arabe a survécu à la conquête des Normands; seulement les vaincus payèrent tribut au vainqueur. L'objet de ce mémoire est de faire connaître aujourd'hui les descendants de ces races différentes, très-reconnaissables et très-distincts encore entre eux.

La séance est levée à dix heures.

---

Procès-verbal de la séance du 25 juin 1840.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards. Avaient été invités à y assister MM. *Benet*, médecin du roi de Lahore, et *C. T. Lefebvre*, voyageur revenu d'Abyssinie; ce dernier présente à la Société deux jeunes Abyssins qui l'ont accompagné en Europe.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

RÉCEPTIONS. — Sur la présentation de MM. Mandl et W. F. Edwards, est reçu membre ordinaire :

M. *Montefiore*.

Sur la présentation de M. W. F. Edwards et Imbert des Mottelettes, est également reçu :

M. *Benet*.

Sur la présentation de MM. Garcin de Tassy et Imbert des Mottelettes, est encore reçu :

M. *de Brière*, membre de la société de géographie.

CORRESPONDANCE ET DONS. — M. Ernest Breton offre à la Société trois brochures dont il est auteur. La première, inti-

Digitized by Google

tulée : *Quelles furent les causes de la décadence de l'art chez les Romains, et à quelle époque a commencé cette décadence;* la deuxième, *Histoire de la place de la Concorde;* la troisième, *Histoire de la gravure et de ses différents procédés.*

RÉSOLUTIONS DU COMITÉ CENTRAL. Le président fait connaître à la Société que le comité a décerné le titre de membre correspondant à M. *Annibal de Grasse,* capitaine au long cours.

LECTURES. — Le secrétaire lit ensuite un mémoire envoyé de Bombay par M. Pavie, membre correspondant de la Société. Les Parsis ou Guèbres sont le sujet de ce mémoire, dont voici l'analyse. Lors de la conquête de la Perse par les califes mahométans, les sectateurs de Zoroastre se réfugièrent en grand nombre dans le Korasan. Ils y restèrent près d'un siècle; mais l'islamisme s'étant étendu jusqu'à ces montagnes, les Parsis traversèrent le désert et se rendirent à Ormus, où ils s'embarquèrent pour l'Inde. D'abord ils s'établirent dans le Guzarate, près de Diu, et finalement à Sanjan; et telle y fut leur prospérité, qu'ils purent bientôt envoyer des colonies au dehors. L'une de ces colonies vint à Bombay. C'est dans cette ville, où les Parsis se trouvent aujourd'hui au nombre de vingt mille, que M. Pavie a étudié leurs mœurs. Les Parsis à Bombay sont comme les juifs dans certaines villes d'Europe, unis entre eux, ne souffrant aucune alliance étrangère, et attachés à leur culte jusqu'au martyre; leur or les met à la tête de toutes les transactions financières. L'auteur dépeint leur type physique, tout positif, opposé au type poétique des Hindous. Chez le Parsis, le guzarati a remplacé depuis long-temps le zend et le persan. L'auteur vante l'intelligence du Parsis; il décrit ses mœurs et ses habitudes. Les Parsis sont ou cabaretiers ou domestiques. Le soleil est le premier objet de leur culte; ensuite viennent la lune, les étoiles, la mer, etc. Ils ont la vache et le chien en vénération. Ils ne veulent ni peintures ni sculptures dans leurs temples. Pour se sanctifier, le vulgaire se lave et boit le gamoutra;

Digitized by Google

l'homme éclairé a recours au repentir et aux bonnes œuvres. La vie sociale des Parsis est toute d'intérieur. L'éducation de leurs enfants les occupe beaucoup; on les marie fort jeunes. Le Parsis après sa mort n'est ni enterré ni brûlé, comme cela se pratique chez la plupart des peuples, mais son corps est abandonné aux oiseaux de proie.

M. Lefebvre lit un court mémoire sur l'état actuel de l'Abyssinie, et promet de revenir sur ce sujet.

COMMUNICATION. — Après ces lectures, la parole est à M. Benet, qui donne quelques détails sur son voyage à Lahore, où il arriva après avoir débarqué à Pondichéri, visité le Bengale et l'Asham, et avoir ensuite remonté le Gange. M. Benet fait voir à la Société une riche collection de statuettes en ivoire, peintes et dorées avec soin, ainsi que plusieurs tableaux représentant les différents personnages de la cour de Lahore, les dieux de l'Hindoustan et les hommes de toutes les classes et adonnés à toutes espèces d'occupations. Ces différents objets sont remarquables par les détails multipliés et le fini de leur exécution.

La séance est levée à dix heures.

---

Procès-verbal de la séance du 31 juillet 1840.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards. Avaient été invités à y assister M. le docteur *W. Stanger*, qui doit accompagner le capitaine Trotter, de la marine royale britannique, dans son exploration du Niger, et M. le capitaine *Troyer*, savant orientaliste qui a long-temps habité Calcutta.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

RÉCEPTION. — Sur la présentation de MM. d'Avezac et de Santarem, est reçu membre ordinaire de la Société :

M. *le capitaine Troyer*.

CORRESPONDANCE ET DONS. — M. d'Avezac fait hommage

Digitized by Google

à la Société d'une brochure intitulée : *Abd-el-Qader et sa nouvelle capitale*, par M. A***. Paris, 1840.

RÉSOLUTIONS DU COMITÉ CENTRAL. — Le président fait connaître les résolutions du comité :

Il a été décidé par le comité qu'on s'occuperait des mesures à prendre pour l'impression du bulletin et des mémoires de la Société.

LECTURE. — M. C. T. Lefebvre lit un mémoire sur les Abyssins. L'Abyssinie est principalement habitée par deux races mulâtres, les *Galla* et ceux du *Guindjar*, et deux races noires, les *Téouniès* et les *Choho*. Ces derniers présentent des traits d'une grande régularité, et tellement les mêmes chez tous les individus, qu'il serait impossible de ne pas les regarder comme provenus de la même souche. M. Lefebvre fait connaître quelques détails de mœurs principalement propres aux Gallas. Il parle entre autres de l'une de leurs cérémonies religieuses, assez extraordinaire. Parfois, dit-il, les Gallas entourent le tronc d'un arbre, d'un turban, puis immolent une victime dont ils mangent certains morceaux, abandonnant le reste. Semblables aux peuples de l'antiquité, ils ont coutume, avant le combat, de consulter les entrailles des génisses et des chevaux. Le caractère des Gallas est généralement doux et bienveillant; ils ne sont portés à la rapine que par leur peu de civilisation.

La séance est levée à dix heures.

---

Procès-verbal de la séance du 28 août 1840.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards. Avaient été invités à y assister MM. *Ramon de la Sagra*, *Asher* et *Eusèbe de Salle*.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

RÉCEPTION. — Sur la présentation de MM. Garcin de Tassy

Digitized by Google

et Imbert des Mottelettes, est reçu membre ordinaire de la Société :

M. *Aurélien de Courson.*

CORRESPONDANCE ET DONS. — M. le capitaine Troyer fait don à la Société de sa traduction du *Rádja Tarangint, Histoire des rois de Kachmir*. 2 volumes in-8°. Paris, 1840.

RÉSOLUTIONS DU COMITÉ CENTRAL.—Le président fait connaître à la Société que le comité a décerné le titre de membre correspondant à MM. *W. Stanger, C. T. Lefebvre* et *Codazzy de Venezuela.*

LECTURE. — M. C. T. Lefebvre lit deux courtes notices, l'une sur l'agriculture en Égypte, l'autre sur le caractère du pacha Méhémet-Aly.

La session devant se clore avec cette séance, le président proclame que la Société entre en vacances pour deux mois.

La séance est levée à dix heures.

Digitized by Google

# PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

## (ANNÉE 1840 A 1841.)

—

### Procès-verbal de la séance du 29 janvier 1841.

Les vacances de la Société se sont prolongées jusqu'à la fin de l'année 1840.

La séance de janvier 1841 est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards.

Avait été invité à y assister M. le docteur *Ch. Martins*.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

CORRESPONDANCE ET DONS. — M. Matter fait hommage à la Société d'une brochure de M. *Pierquin de Gembloux*, intitulée : *Lettre au général Bory de Saint-Vincent sur l'unité de l'espèce humaine*. Bourges. 1840.

RÉCEPTIONS. — Sur la présentation de MM. d'Avezac et Imbert des Mottelettes, sont reçus membres ordinaires de la Société :

MM. *Vivien*, membre de la Société de Géographie.
*De Schœnfeld*, id.
*Du Laurier*, professeur de malais à l'école des langues orientales.

Sur la présentation de MM. W. F. Edwards et Filon, est également reçu :

M. *Lelut*, médecin en chef des aliénés à la Salpêtrière.

LECTURES. — M. Benet lit différents passages d'un mémoire ayant pour titre *De l'origine et des mœurs des Sicks*.

Digitized by Google

Après avoir exposé l'organisation civile et militaire des Sicks en général, l'auteur passe en revue les institutions sociales de leur pays. Puis il appelle particulièrement l'attention sur le peuple de la province de Kachmire. Selon M. Benet, les industrieux Kachmiriens seraient les descendants d'une race européenne ; ils se croient eux-mêmes issus des soldats qu'Alexandre le Grand laissa dans le Penjab. Quoi qu'il en soit, leur nombre s'élève à peine à deux mille. Leurs traits sont européens. Ils ne se marient jamais qu'entre eux, et parlent persan. Le docteur Benet termine sa lecture par le récit des funérailles du roi de Lahore Ranjiit-Singh, auxquelles il a assisté.

M. Garcin de Tassy donne ensuite communication d'une lettre de M. Pavie, membre correspondant de la Société; cette lettre contient une description de l'Hindoustan méridional. M. Pavie s'y occupe des monuments plus que des hommes.

Le reste de la séance est consacré aux expériences du céphalomètre, inventé par le docteur Anthelme. M. Martins montre à la Société la manière de s'en servir. On peut, à l'aide de cet instrument, prendre avec la dernière exactitude toutes les dimensions de la tête. M. Martins présente à l'assemblée le résultat des nombreuses expériences qu'il a faites chez les Lapons.

La séance est levée à onze heures.

---

Procès-verbal de la séance du 26 février 1841.

La séance est ouverte à huit heures, sous la présidence de M. W. F. Edwards.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

CORRESPONDANCE ET DONS. — M. d'Avezac communique à

Digitized by Google

la Société des extraits de deux lettres que lui a adressées de Florence M. le comte Grâberg de Hemsô; elles contiennent ses remerciements pour le titre de membre ordinaire que la Société lui a décerné spontanément, ainsi que l'hommage de quatre brochures intitulées :

1° *Degli ultimi progressi de la geographia*, 1840;

2° *Descrizione delle orde e delle steppe dei Kirghizi Kazaki* del signor Levichine, traduit du russe;

3° *Cenni geographici e statistici su l'Asia centrale, e principalmente sul paese dei Kirghisi e sul Khanato di Kiva;*

4° *Mémoire sur la nécessité en Toscane d'un institut d'agriculture*, par Ricciardi del Vernaccia.

M. Ernest Breton donne encore à la Société trois brochures ayant pour titre :

1° *Mémoire sur les antiquités d'Autun;*

2° *Note sur les arènes de Tintignac;*

3° *Coup d'œil sur l'histoire de l'architecture.* Paris, 1841.

LECTURE. — M. d'Eichthal lit à la Société un mémoire sur l'histoire et l'origine des Foulahs ou Fellans, peuple qui habite le nord-ouest de l'Afrique, mais que d'après l'étude de sa langue et de ses traditions, l'auteur regarde comme originaire de l'Archipel indien. Ce peuple, jusqu'à une époque récente, était pasteur et nomade, errant au milieu de la population nègre fixée et agricole. Ce ne fut qu'au milieu du seizième siècle que les Foulahs se montrèrent en conquérants et s'emparèrent de la Sénégambie, où ils créèrent les petits états de Fouta-Toro, de Fouta-Bondou, de Fouta-Diallon. Au commencement de ce siècle le scheik Othman, surnommé Danfodio, ayant rallié à lui tous les Foulahs du centre, fonda l'empire de Sakatou, qui comprend le Haoussa en entier, et même une partie du Nyffé et du Yarriba. Son fils Bello, qui lui a succédé en 1816, d'après Claperton, Lander et Oldfield, tous témoins oculaires, a encore considérablement agrandi cet empire, de façon qu'en 1833, l'état de Sakatou compre-

Digitized by Google

naît aussi la région inférieure du Kouarah jusqu'à la Tchadda.

La séance est levée à onze heures.

---

Procès-verbal de la séance du 26 mars 1841.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

CORRESPONDANCE ET DONS. — Lecture a été faite par le secrétaire d'une lettre de remerciement adressée à la Société par le docteur Lelut. L'auteur y expose quelques vues particulières sur la science ethnologique. Il fait hommage à la Société de trois brochures intitulées : 1° *Sur un des points de vue de la psychologie de l'histoire*; 2° *Du développement du crâne considéré dans ses rapports avec celui de l'intelligence*; 3° *Procès-verbal d'autopsie de la tête de Fieschi*.

M. Dulaurier fait également hommage à la Société d'une brochure intitulée : *Rapport sur les manuscrits malays et javanais conservés dans les bibliothèques de la compagnie des Indes-Orientales, de Kings-College et de la société royale Asiatique de Londres.*

RÉSOLUTIONS DU COMITÉ CENTRAL. — Le président fait connaître à la Société les mesures prises par le comité pour l'impression des mémoires et pour l'envoi des diplômes aux membres honoraires.

LECTURE. — M. d'Avezac lit plusieurs fragments d'une notice sur le peuple de Yébou (entre le Dahomé et le Benin, sur la côte de Guinée). Cette notice est rédigée d'après les informations que M. d'Avezac a recueillies de la bouche d'un nègre de ce pays, esclave au Brésil, amené en France et depuis retourné au Brésil. Laissant de côté la partie géographique et la partie linguistique de son mémoire, M. d'Avezac,

Digitized by Google

après avoir fait l'histoire de son narrateur, expose la manière dont il a procédé pour obtenir des renseignements qu'il a ensuite coordonnés par chapitres consacrés successivement à la description du pays, au caractère physique et moral de ses habitants, aux coutumes qui concernent les naissances, les mariages, les décès, à la religion et aux diverses circonstances de la vie animale, de la vie civile et de la vie politique de ce peuple.

La séance est levée à onze heures.

---

Procès-verbal de la séance du 23 avril 1841.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

CORRESPONDANCE ET DONS. — M. le docteur Hodgkin, présent à la séance, fait hommage à la Société des diverses publications de la Société anglaise pour la protection des aborigènes, ainsi que d'une médaille frappée par cette Société, représentant d'un côté l'effigie de Pierre II, empereur du Brésil, de l'autre celle de Pocrane, chef de tribu, homme extraordinaire par ses constants efforts pour introduire des éléments de civilisation parmi les peuplades qui lui sont soumises. Il est encore fait don à la Société d'une *Notice sur la ville de Tlemçen, par l'abbé Bargès*, membre de la Société Asiatique.

RÉCEPTION. — Sur la présentation de MM. Garcin de Tassy et d'Avezac est reçu membre ordinaire de la Société :

M. *Eugène Sicé*.

LECTURE. — La parole est d'abord à M. Noël Desvergers, qui lit la seconde partie de son mémoire sur les Arabes de Sicile sous les Normands. M. Desvergers énumère les privi-

Digitized by Google

léges donnés par ceux-ci aux Arabes, et tout ce que ces conquérants empruntèrent aux vaincus sous le rapport industriel et artistique. Il parle de la décadence de l'influence arabe sous les derniers princes normands, et enfin de l'expulsion des Arabes sous Frédéric. Toujours est-il, qu'après un séjour de quatre siècles les Arabes ont laissé des traces qui ne sont point effacées. M. Hodgkin a ensuite la parole et fait connaître à la Société l'état actuel de la Société anglaise pour la protection des aborigènes.

La séance est levée à onze heures.

---

Procès-verbal de la séance du 30 avril 1841.

Cette séance est la seconde du mois; elle a été convoquée extraordinairement pour entendre M. *Lacger*, chirurgien major à l'armée d'Afrique, qui, avant son prochain départ, désirait faire une lecture à la Société.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards.

Avait été invité à y assister monseigneur *Maximos Mazloum*, patriarche grec catholique d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

LECTURE. — M. Lacger fait la lecture d'un mémoire sur l'Algérie : la population de l'Algérie est peu nombreuse, à peine s'élève-t-elle à deux millions d'habitants sur une superficie de cent soixante mille kilomètres carrés. Ce pays a pourtant été très-peuplé au temps des Romains. M. Lacger attribue sa dépopulation à la dépravation des mœurs et aux habitudes musulmanes; il entend par là la polygamie, la circoncision, l'abandon des enfants et des malades, la tyrannie des hommes puissants; il y faut aussi joindre l'apparition périodique des

Digitized by Google

maladies épidémiques ou endémiques. L'auteur divise toute la population de ce pays en cinq classes, savoir :

1° Les *Kabayles*, qui comprennent une partie des Chouia, et surtout les Mozabites, modèle du type qu'il croit aborigène.

2° La *race blonde*, vivant parmi les Chouia, et que l'auteur croit européenne.

3° Les *Arabes*, dont les Maures ne diffèrent que par le genre de vie, et les Juifs que par la religion et le costume.

4° Les *Turcs*, si peu nombreux qu'on les aperçoit à peine.

5° Enfin, *la race nègre* autochtone du Sahara, et dont une grande partie est réduite à l'esclavage.

La séance est levée à onze heures.

---

Procès-verbal de la séance du 28 mai 1841.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

CORRESPONDANCE ET DONS. — Le secrétaire fait lecture d'une lettre de remerciements de la part du colonel Jackson pour sa nomination comme membre de la Société. M. d'Avezac fait don à la Société de trois ouvrages dont voici les titres :

1° *De la traite des esclaves en Afrique et des moyens d'y remédier, traduit de l'anglais, de sir Th. Fowell Buxton, par M. Pacaud* ;

2° *Outline of a Vocabulary of a few of the principal languages of western and central Africa*, London, 1841 ;

3° *Berichtigungen und Zusatze zum ersten Abschnitte des Zweyten bandes des Mithridates über die Cantabrische oder Baskische Sprache. Von Wilhelm von Humboldt*. Berlin, 1817.

M. da Gama Machado fait don à la Société de deux exem-

Digitized by Google

plaires d'une brochure publiée par la Société Phrénologique, ayant pour titre : *L'enfant du sexe masculin porte à son arrivée au monde les signes de la taille, du penchant, du caractère et du degré d'esprit qu'il aura dans l'âge adulte.*

M. Carr Woods, membre correspondant de la Société, lui envoie un travail en anglais sur l'instruction générale que la Société adresse aux voyageurs.

M. de Brière offre à la Société trois opuscules intitulés :

1° *Histoire du prix fondé par le comte de Volney pour la transcription universelle des langues en lettres européennes régulièrement organisées.* Paris, 1831, in-4°.

2° *Eclaircissement sur la destination de trois zodiaques antiques.*

3° *Notice sur le château seigneurial d'Issy, connu sous le nom de château de Childebert.*

RÉSOLUTIONS DU COMITÉ CENTRAL. — Le président communique à la Société que le comité, d'après l'article VIII du règlement, a procédé à une nouvelle nomination de son bureau, qui a été augmenté d'un trésorier.

Le bureau actuel est composé comme suit :

| | |
|---|---|
| *Président,* | M. W. F. Edwards. |
| *Vice-présidents,* | M. le vicomte de Santarem.<br>M. d'Avezac. |
| *Secrétaire,* | M. Imbert des Mottelettes. |
| *Secrét.-adjoint,* | M. Gustave d'Eichthal. |
| *Trésorier,* | M. Noël Desvergers. |

LECTURE. — M. Thomassy lit un mémoire sur le rapprochement, et non la fusion, à opérer en Afrique entre les musulmans et les chrétiens ; il examine sommairement la question sous le point de vue moral, politique et religieux. La grande difficulté, selon M. Thomassy, consiste dans la différence des mœurs. Il est opposé, en fait de religion, à tout prosélytisme direct ; il ne veut de rapprochement que par la charité, que

Digitized by Google

les musulmans ainsi que les chrétiens considèrent comme la première des vertus.

M. Lélut lit ensuite un mémoire sur la taille de l'homme en France. Selon ces observations, la croissance de l'homme dure jusqu'à sa trentième année; elle reste stationnaire de trente à cinquante. Après, l'homme commence à décroître. La taille moyenne de la classe inférieure en France est à trente ans de seize cent cinquante-sept millimètres (cinq pieds un pouce trois lignes); cette taille est plus élevée dans les départements de l'est, de même qu'en Belgique. La moyenne y est de seize cent quatre-vingt-un millimètres. M. Lelut a constaté les faits qu'il avance sur trois mille individus du dépôt des condamnés, et sur mille autres individus habitants de la petite ville de Gy en Franche-Comté.

La séance est levée à onze heures.

---

Procès-verbal de la séance du 25 juin 1841.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

CORRESPONDANCE ET DONS. — M. Lélut offre à la Société son mémoire sur la taille moyenne de l'homme en France.

RÉCEPTIONS. — Sur la présentation de MM. d'Eichthal et Imbert des Mottelettes, sont reçus membres ordinaires de la Société :

MM. *Victor Lanjuinais*, député de la Loire-Inférieure.
*Suquet*, chirurgien de la marine.
*Rey*.
*Adolphe Gueroult*.

Digitized by Google

RÉSOLUTIONS DU COMITÉ CENTRAL. —Le comité a chargé le bureau de pourvoir à la publication des mémoires de la Société. Le bureau, agissant en qualité de commission de publication, a décidé que les mémoires purement ethnologiques seuls seraient publiés.

LECTURES. — M. Lelut reprend la lecture de son mémoire sur la taille, auquel il a donné une forme plus ethnologique, et qu'il a enrichi de nouvelles observations. M. Lelut y établit une comparaison de la taille si vantée des anciens, et conclut que dans la Grèce elle a dû être la même que de nos jours. Il fait remarquer que la taille est d'ordinaire plus élevée dans la classe aisée que dans la classe pauvre ; que la taille des habitants des villes est plus élevée que celle des habitants de la campagne. La haute taille des habitants des départements de l'est, comme celle des Belges, le porte à croire que les habitants de ces départements descendent des Gaulois Kimri, ainsi que les habitants de la Belgique. Il cite à l'appui de cette opinion qu'au temps d'Auguste la Séquanaise était comprise dans la Belgique, division que l'Ethnologie avait probablement déterminée.

M. d'Avezac lit au nom de M. Thomassy, absent, la suite du mémoire de ce dernier, sur le rapprochement à opérer entre les populations musulmanes et chrétiennes en Afrique.

La séance est levée à onze heures.

---

Procès-verbal de la séance du 23 juillet 1841.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edvards.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

CORRESPONDANCE ET DONS. — Le secrétaire fait lecture

Digitized by Google

à la Société d'une lettre de remerciements de M. le baron Alexandre de Humboldt pour le titre de membre honoraire que la Société lui a décerné. Il communique également une lettre que M. le vicomte de San-Leopoldo lui a adressée pour le même motif; ainsi qu'une troisième de M. Aureliano de Souza, ministre des affaires étrangères au Brésil.

M. d'Avezac fait don à la Société d'un ouvrage de M. le baron Walckenaer; cet ouvrage ethnologique, et qui ne se trouve plus dans le commerce, a pour titre : *Essai sur l'histoire de l'espèce humaine.* Paris, 1798.

Deux brochures sont encore offertes à la Société; l'une par M. d'Eichthal, intitulée : *De l'état actuel et de l'avenir de l'Islamisme dans l'Afrique centrale.* Paris, 1841;

L'autre par M. Lélut, intitulée : *Recherches pour servir à la détermination de la taille moyenne de l'homme en France.* Paris, 1841.

LECTURES. — M. d'Eichthal lit une note sur les rapports de la langue caribe avec la famille des langues polynésiennes. Après avoir rappelé les similitudes dans les édifices religieux, dans le mode de sépulture, dans certaines formes générales du langage qui ont été précédemment constatées par divers auteurs, M. d'Eichthal cite un petit nombre de mots caribes et polynésiens qui offrent entre eux une ressemblance marquée.

M. d'Avezac lit ensuite la traduction d'un écrit adressé à la Société ethnologique par le colonel Julian R. Jackson, secrétaire de la Société royale géographique de Londres, et qui traite : *Des Arts et Inventions de la vie sauvage considérés comme une dérivation directe de l'observation de la nature.* Cet écrit a pour but d'attirer tout spécialement l'attention des Ethnologues sur l'origine des arts et des inventions humains, en tant qu'ils peuvent être dus à l'imitation



Digitized by Google

de ce qui se passe parmi les animaux ou même à l'imitation des phénomènes de la nature inorganique.

La séance est levée à onze heures.

---

Procès-verbal de la séance du 27 août 1841.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. W. F. Edwards.

Le procès-verbal de la séance précédente est d'abord lu et adopté.

RÉCEPTION. — Sur la présentation de MM. d'Avezac et Imbert des Mottelettes, est reçu membre ordinaire de la Société :

M. *Isidore Löwenstern*.

CORRESPONDANCE ET DONS. — Le secrétaire communique à la Société deux lettres de remerciements pour le titre de membre élu spontanément : l'une de la part de M. Georges Cecil Renouard, secrétaire de la Société de Géographie de Londres ; la seconde, de la part de M. W. Hodgson, ancien consul des États-Unis à Alger.

Le président offre à la Société, de la part de la Société anglaise pour la protection des aborigènes, quatre numéros de ses publications mensuelles, savoir ceux de janvier, février, avril et juin. Il y ajoute une brochure intitulée : *An address of Christian counsel and caution to emigrants to newly settled colonies.*

Au nom de M. Eugène Sicé, M. d'Avezac fait encore hommage à la Société d'une brochure intitulée : *Mémoire sur la vie, les ouvrages et les travaux apostoliques du père Constant Beschi, de la compagnie de Jésus.*

RÉSOLUTION DU COMITÉ CENTRAL. — Le président fait connaître à la Société que le comité s'est occupé de la dis-

Digitized by Google

cussion d'un réglement intérieur, qui sera plus tard imprimé et distribué aux différents membres.

Lecture. — M. Berthelot lit un mémoire sur les mœurs des habitants de la grande Canarie. D'après Galindo, une révolution politique s'était opérée dans la forme du gouvernement de ce pays peu de temps avant l'invasion des Européens; d'oligarchique il était d'abord devenu monarchique; puis, l'ambition de deux guanartèmes avait amené une guerre civile, dont les événements font bien connaître le caractère national. M. Berthelot parle de la distinction par castes et de la confirmation du droit de noblesse; il donne des détails sur les armes, le costume, les monuments, les mariages, le droit du seigneur, les cérémonies funèbres, etc. Il entre à cette occasion dans des explications assez étendues sur le système religieux des Guanches.

La session devant se clorre avec cette séance, le président proclame que la Société entre en vacances pour deux mois.

La séance est levée à onze heures.

Digitized by Google

Digitized by Google

# DES CARACTÈRES PHYSIOLOGIQUES

DES

# RACES HUMAINES

CONSIDÉRÉS

## DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE.

—

LETTRE A M. AMÉDÉE THIERRY,

auteur de l'*Histoire des Gaulois.*

PAR W. F. EDWARDS,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES, MEMBRE ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS, MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE NAPLES, ETC., ETC.

PARIS, 1829 (1).

---

MONSIEUR,

Dans un voyage que je viens de faire, j'ai eu l'occasion d'observer quelques faits qui peuvent vous intéresser. J'ai parcouru la plupart des pays qui ont rapport à l'histoire que vous venez de publier, et j'ai cherché à vérifier quelques-unes des distinctions que vous établissez parmi les peuples gaulois. C'est le résultat de cet examen, joint à d'autres observations de même nature, relatives à d'autres points de l'histoire, que je vous offre aujourd'hui. Il paraîtra peut-être sin-

(1) La Société ethnologique a cru devoir, dans l'intérêt de la science, réimprimer le mémoire sur les *Caractères physiologiques des races humaines*, dont la première édition est, depuis plusieurs années, entièrement épuisée. Ce travail a d'ailleurs été l'origine de la formation de la Société; il était naturel qu'il ouvrît la série de ses publications.



Digitized by Google

gulier que je prétende appuyer ou infirmer ce que vous déduisez de documents historiques par des observations relatives à l'état actuel des peuples. Quels qu'aient été les Gaulois jadis, et les grandes familles qu'ils pouvaient former alors, qu'y a-t-il de commun entre eux et les peuples qui occupent le même sol aujourd'hui ? Qu'a l'histoire à démêler avec la physiologie ? quelle lumière peut-elle en emprunter ? Il y a long-temps que je pense, et je ne suis pas le seul de cette opinion, qu'elle peut en tirer un grand secours; et si long-temps elle lui a été étrangère, c'est faute d'en avoir étudié les rapports. Il est vrai que jusqu'à l'époque actuelle ni l'une ni l'autre de ces sciences n'a été cultivée de manière à les rapprocher et à ce qu'elles se prêtassent des lumières mutuelles. Votre frère a ouvert la carrière en histoire (1). Il a distingué les divers peuples qui constituaient la nation, et a suivi attentivement les vicissitudes de leur sort. Vous avez adopté sa marche; mais ayant un plus vaste champ à parcourir, et plus de complications à débrouiller, il vous a fallu employer toutes les méthodes de critique. Vous parvenez ainsi, à travers la confusion des temps et des auteurs, à reconnaître plusieurs grandes familles parmi les peuples dont vous écrivez l'histoire. Les caractères par lesquels vous les distinguez sont pris dans la science que vous cultivez. Vous établissez de la sorte des races historiques qui peuvent être tout-à-fait indépendantes de celles qu'avouerait l'histoire naturelle. Vous en avez le droit ;

(1) Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands.

Digitized by Google

car chaque science a ses principes ; mais il se peut aussi qu'en les suivant vous arriviez au même résultat auquel on parvient par l'application d'une autre science. Voyons maintenant quelles données nous fournit l'histoire naturelle pour que nous puissions espérer de nous rencontrer. Il n'y a pas long-temps que l'étude de l'homme en fait partie. Chose étrange, que ce qui devait nous intéresser le plus, parce qu'il nous touche de plus près, ait été le plus négligé ! Cette branche de nos connaissances est si récente, qu'elle a été fondée par un auteur vivant. Le célèbre Blumenbach a reconnu dans le genre humain cinq familles auxquelles, suivant lui, tous les peuples peuvent être rapportés. Il a rendu un grand service en posant ces premières bases. Mais que peut faire ce petit nombre de groupes pour éclairer l'histoire? Ils correspondent à peu près à autant de grandes divisions du monde, et chacun d'eux embrasse et confond trop de nations pour qu'ils soient d'un grand secours. Dans leur vaste étendue, cependant, ces divisions du genre humain ne sont pas sans utilité pour l'historien ; mais cette utilité est très-bornée. Depuis peu, deux naturalistes en ont beaucoup accru le nombre, M. Desmoulins et M. Bory de Saint-Vincent. Vous ne les en blâmerez pas sans doute, si les caractères qu'ils ont indiqués suffisent pour distinguer les peuples, et vous croirez, avec raison, que plus ils auront multiplié leurs divisions, plus ils auront satisfait aux besoins de l'histoire. Peu vous importe s'il faut les appeler du nom d'espèces, de variétés, de sous-variétés ou de races, et dans quel ordre on les classe

Digitized by Google

entre elles ; vous laisserez ces discussions aux naturalistes. Ce qui vous intéresse c'est de savoir si les groupes qui forment le genre humain ont des caractères physiques reconnaissables, et jusqu'à quel point les distinctions que l'histoire établit parmi les peuples peuvent s'accorder avec celles de la nature. Vous voyez que la question est compliquée. Il ne vous suffirait pas qu'il y eût de pareils groupes ; il faudrait aussi que, tels qu'ils existent aujourd'hui, ils eussent toujours été, du moins dans les temps historiques. S'il en était ainsi, on puiserait dans cette nouvelle source de la filiation des peuples, et l'on remonterait à leur origine, malgré les mélanges qui constituent les nations. Voilà l'état de la question dans sa généralité ; elle a déjà été traitée par M. Desmoulins. Mais ce sujet, à cause de sa nouveauté, a besoin d'être repris, et je vous dirai les raisons qui m'ont conduit à penser que l'on pourrait retrouver les anciens peuples dans les modernes. Il est indispensable que j'entre d'abord dans cette discussion, avant d'exposer les observations particulières qui vous intéressent, et celles qui ont trait à d'autres points de l'histoire. Je ne vous dissimulerai pas les difficultés ; elles s'offrent en foule. Quand même les peuples auraient eu des caractères physiques capables de les distinguer, comment supposer qu'ils aient pu les conserver sans altération profonde à travers une longue suite de siècles, durant lesquels ils ont été exposés à tant de causes de changement, dont une seule, si l'on s'en tient à des opinions généralement répandues, suffirait pour les rendre mé-

Digitized by Google

connaissables : l'influence du climat sur ceux qui ont changé de patrie, les progrès de la civilisation ou de la décadence, et le croisement multiplié des races ? Et outre ces causes de changement, combien ont péri par extermination ou ont été expulsés de leur sol natal ? Lorsque nous lisons l'histoire, et que nous ne consultons que l'impression qui nous reste, en comparant les temps anciens et les temps modernes, qu'y trouvons-nous de commun ? Le nom même des nations qui ont paru avec éclat est éteint depuis des siècles ; dans le pays qu'elles ont habité tout a pris un nouvel aspect ; on y parle des langues étrangères ; et si quelque ruine subsiste encore, elle seule nous retrace le souvenir des anciens habitants. En histoire, quand un peuple est conquis, qu'il a perdu son indépendance, qu'il ne forme plus une nation, il a cessé d'exister ; et dans ces révolutions politiques comme dans les bouleversements de l'ancien monde, on croirait que chaque époque désastreuse fait disparaître les races qui avaient subsisté jusque alors. Mais une autre branche des connaissances humaines, née de nos jours, vient rectifier ces fausses impressions. Une comparaison plus approfondie des langues fait souvent découvrir dans celles que l'on parle actuellement les idiomes anciens qui les ont formées, et l'on établit ainsi, dans des pays où sans ces indices on ne l'aurait pas soupçonnée, une connexion non interrompue entre les anciens habitants et les nouveaux.

Mais si les formes du langage laissent des traces dans les idiomes modernes qui décèlent leur antique ori-

Digitized by Google

gine, que penserons-nous des formes du corps? seront-elles moins persistantes? n'aurons-nous rien conservé des traits de nos ancêtres? Auront-ils changé au gré du climat de manière à être méconnaissables? Les mélanges auront-ils tout confondu? la civilisation tout régénéré? la décadence tout dégradé? la force tout exterminé ou expulsé? Voilà les questions qu'il faut examiner succinctement avant d'exposer les observations qui font le sujet de cette lettre. Il fallait d'abord croire ces observations possibles avant de chercher à les faire, et les mêmes raisons qui ont servi à ma conviction peuvent servir à la vôtre.

Nous traiterons ces questions sous des points de vue peut-être nouveaux. Pour apprécier l'influence du climat sur les formes, les proportions du corps, et les autres caractères physiques, nous n'en examinerons pas les résultats sur quelques individus, mais sur les masses en général.

Peu nous importe, pour l'objet qui nous occupe, ce que la nature a pu faire dans quelques cas extraordinaires. Il faut savoir ce qu'elle fait le plus souvent; et nous bornerons nos recherches à ce qu'elle opère dans des temps limités, puisqu'il s'agit d'applications à l'histoire. Pour bien connaître les tendances générales de la nature, il convient de l'étudier sur une grande échelle; voyons d'abord quelle influence exerce le climat sur les êtres vivants qui diffèrent le plus de nous, et qui paraissent les plus susceptibles d'en éprouver des modifications.

Nous confondrons d'abord, comme on le fait souvent,

Digitized by Google

sous l'expression générale d'influence du climat, plusieurs autres causes puissantes qui agissent en même temps, et nous verrons ensuite si nous aurons à nous repentir d'avoir fait cette concession.

Des plantes se couvrent ou se dépouillent de poils et d'épines, leurs feuilles se découpent, leur fleurs se colorent diversement, leurs pétales se multiplient, leurs fruits changent de saveur, et leur taille s'élève ou s'abaisse suivant la terre et le ciel de leur nouvelle patrie. Il en est même qui perdent quelques-uns des caractères de leur genre ou de leur famille, comme lorsque les fleurs deviennent doubles ou pleines.

Elles peuvent donc s'altérer profondément, mais elles conservent presque toujours quelques-uns de leurs traits primitifs qui rappellent leur origine.

Quand même un certain nombre d'entre elles aurait été altéré au point de prendre des caractères spécifiques différents, ce qui n'est pas encore arrivé, la plupart ont beau changer de climats, elles restent tellement semblables à elles-mêmes, que l'œil le moins exercé ne saurait les méconnaître.

En admettant les plantes à déposer en faveur de l'influence du climat, on admet les preuves les plus fortes de la puissance de cette cause; mais on voit, en même temps, combien elle est bornée, puisqu'elle n'atteint pas le plus grand nombre.

Et combien n'en est-il pas qui, transportées dans des régions lointaines, languissent et meurent avec les formes qui leur sont propres! On voit ainsi qu'il est des forces qui tendent à conserver le type originel avec

Digitized by Google

une telle constance, que bien souvent il se rompt plutôt que de se plier aux changements que les agents extérieurs voudraient lui faire subir.

Il ne me convient pas d'avancer des faits de cette nature, qui ne sauraient être le résultat de mes propres observations, sans les appuyer sur des autorités irrécusables. Je les ai soumis à des botanistes distingués qui, outre leurs connaissances profondes de l'état de la science, ont la plupart voyagé, et réunissent ainsi leur expérience personnelle à celle d'autrui. MM. Desfontaines, de Candolle, Mirbel, Bory de Saint-Vincent. Turpin, m'ont donné leur assentiment.

Si des plantes nous passons aux animaux, nous dirons que l'homme ne peut suivre de l'œil, dans leurs migrations, que ceux qu'il transporte avec lui. Voyons d'abord ce que nous savons de positif sur les animaux domestiques. Mais ici nous distinguerons soigneusement les effets du climat de ceux qui proviennent du croisement des races et d'autres causes étrangères.

Nous voyons que le changement le plus prononcé est celui que subit leur fourrure, qui devient plus épaisse ou moins grande, plus fine ou plus rude, et varie de couleur suivant les extrêmes de froid ou de chaud ; ils deviennent plus gras ou plus maigres ; leur progéniture change quelquefois de dimension; mais la voit-on changer de proportions et de formes? Si les formes et les proportions changent, c'est ordinairement par l'augmentation ou la diminution de la graisse ou des sucs qui remplissent le tissu cellulaire. La charpente osseuse ne reste-t-elle pas la même, et

Digitized by Google

si elle s'altère, c'est dans des cas rares, et dans d'autres qui peuvent être regardés comme des maladies.

En subissant les modifications les plus ordinaires que je viens d'indiquer, ils ne perdent pas plus leur type que tel homme lorsqu'il devient chauve, qu'il éprouve quelque changement dans le teint, ou qu'il gagne ou perd de l'embonpoint ; il conserve presque toujours les traits caractéristiques qui le font reconnaître.

Quant aux animaux voyageurs, comme ils recherchent, autant que possible, l'égalité de température, ils ne sauraient guère subir de changements de la part du climat.

On voit des variétés dans des climats divers, et l'on prétend que ces climats en sont cause. Mais on voit dans le même pays, sous le même ciel, une foule de variétés appartenant à la même espèce. Il faut donc qu'il y ait aussi d'autres causes qui les produisent, et à moins que l'observation ne le constate, on ne saurait faire la part du climat. Combien, d'ailleurs, n'est-il pas d'espèces communes à des régions diverses dont les individus sont partout semblables ? Il en est donc une foule qui, par cela même, sont capables de changer de climat sans changer de formes. Je n'ai pas besoin de dire que la généalogie que Buffon a donnée des différentes races du chien est tout-à-fait arbitraire. Il est vrai qu'on y a cru quelque temps, mais on est devenu plus difficile en fait de preuves ; et M. Desmoulins a remarqué que Buffon lui-même avait ruiné son hypo-

Digitized by Google

thèse en opérant, dans la suite, des croisements avec le loup et le renard.

Voilà ce que j'avais à vous dire de plus positif à l'époque où je m'occupais de cette partie de mon sujet. Je croyais être parvenu à un résultat satisfaisant ; mais comme les voyageurs n'avaient pas donné à cet objet toute l'attention qu'il mérite, il manquait à mes preuves cet éclat de vérité qui entraîne de suite la conviction. J'étais dernièrement à l'Académie des Sciences, lorsque le docteur Roulin se présenta pour lire un mémoire sur les changements qu'ont subis les animaux domestiques transportés de l'ancien dans le nouveau continent. Il venait de l'Amérique, où il avait résidé six ans. Je savais combien il était propre à résoudre la question et par ses connaissances et par son talent d'observateur. J'allais donc entendre juger les conclusions que j'avais tirées de données peut-être imparfaites, et vous concevez le vif intérêt avec lequel je l'écoutai. La confirmation fut complète. Les animaux transportés dans le nouveau monde n'ont en général éprouvé que ces légers changements que j'ai indiqués plus haut comme résultat de l'influence du climat. Il est à espérer que l'auteur ne tardera pas à donner au public l'ensemble de ses observations qui sont relatives non seulement à l'action du climat, mais aussi à l'influence de la vie sauvage et au développement de l'instinct.

Ce que nous venons de dire des animaux est à plus forte raison applicable à l'homme. Lorsque du Midi il émigre vers le Nord, son industrie lui fournit des moyens puissants pour se défendre contre l'intempérie de l'air.

Digitized by Google

Il porte, pour ainsi dire, son climat avec lui. Le Lapon, dans sa hutte, se procure la chaleur de la Syrie. Les jeunes filles de la Russie sont précoces, dit-on, comme celles des pays méridionaux.

Que si l'homme savait rafraîchir comme il sait échauffer son atmosphère, il changerait presque impunément de climat, pourvu qu'il menât une vie toute artificielle.

Mais ses passions, qui l'accompagnent, le rendent, la plupart du temps, à la nature, et rompent les combinaisons de son intelligence. Il s'en faut d'ailleurs de beaucoup que les arts mécaniques soient le partage de tous les peuples de la terre. Et même, chez les nations les plus civilisées, une grande portion du peuple est mal pourvue des moyens propres à la garantir des impressions nuisibles de l'air et du ciel.

Malgré ces restrictions, il sera toujours vrai de dire que les hommes, quel que soit leur état social, pourront mieux résister que les autres êtres animés au changement de climat, mais qu'ils ne sauraient entièrement se soustraire à l'influence de cette cause.

Nous voulons en apprécier les résultats, et nous consultons plutôt notre imagination que les faits. Il en est peu cependant de cet ordre qui soient plus multipliés, plus faciles à apprécier dans de certaines limites. Prenons les premiers qui se présentent.

La plupart des pays de l'Europe ont envoyé dans des régions lointaines une partie de leur population, où elle est établie depuis un ou plusieurs siècles; et comme un grand nombre de ces colonies est confin

Digitized by Google

dans des îles où elles sont restées presque sans mélange, on peut y juger de l'influence prolongée du climat. Il y a eu à la vérité un mélange de race plus ou moins étendu avec les esclaves noirs; mais il en est résulté une caste particulière, qui, portant les caractères visibles de son origine, ne peut être confondue avec la population blanche. Celle-ci habite depuis long-temps les régions équatoriales, dans cet extrême de température contre lequel l'industrie de l'homme sait moins le défendre ; et quel en a été le résultat? L'Angleterre, la France, l'Espagne, méconnaissent-elles leurs enfants ? ou si elles les trouvent un peu hâlés, un peu brunis, plus sensibles au plaisir et moins disposés au mouvement, leur voient-elles des traits différents? paraissent-ils à leurs yeux comme une race étrangère ou altérée ? Un colon anglais, français, espagnol, ne porte-t-il pas les caractères propres de la mère-patrie ?

Et si quelqu'un avait le tact assez fin pour les distinguer comme colons, il saisirait des nuances si délicates qu'elles échapperaient à la plupart des hommes, et par là n'auraient aucune importance dans la question qui nous occupe.

Ce sont des observations de cette espèce qui ont d'abord fait une impression profonde sur mon esprit. Elles m'ont donné la preuve que des peuples établis dans des climats différents pouvaient conserver leur type pendant plusieurs siècles.

Mais la vérité n'en est peut-être pas assez évidente, parce que les peuples de la mère-patrie n'ayant pas chacun un type unique, mais plusieurs qui n'ont pas

Digitized by Google

été définis, la comparaison serait difficile et embarrassante. Il se pourrait même que, plus frappé des nuances qui les distinguent que des formes et des proportions qui leur sont communes, on arrivât à une conclusion contraire. Je citerai donc un exemple qui ne laissera pas de doute.

Les traits des juifs sont tellement caractérisés, qu'il est difficile de s'y tromper ; et comme il s'en trouve dans presque tous les pays de l'Europe, il n'est point de figure nationale plus généralement connue et plus reconnaissable. On peut les regarder comme des colonies de même race établies dans ces contrées. Depuis des siècles ils font partie de la population des pays où ils se sont fixés ; et s'ils n'ont point participé aux bienfaits du gouvernement, on ne les a pas privés de la liberté d'habiter le même sol, de respirer le même air, de jouir du même soleil. Comme ils ont conservé leur religion, leurs mœurs et leurs usages, qu'ils ont fait peu d'alliances avec les peuples chez lesquels ils demeuraient, il serait difficile de trouver des conditions plus propres à faire ressortir les effets du climat.

D'abord le climat ne les a pas assimilés aux nations parmi lesquelles ils habitent ; et ce qu'il y a de plus important, c'est qu'ils se ressemblent tous dans des climats divers. Un juif anglais, français, allemand, italien, espagnol, portugais, est toujours un juif par la figure, quelles que soient les nuances qu'il présente ; c'est-à-dire que tous ont les mêmes caractères de formes et de proportions, en un mot tout ce qui constitue essentiellement un type.

Digitized by Google

Ainsi les juifs de ces divers pays se ressemblent beaucoup plus entre eux qu'ils ne ressemblent aux nations parmi lesquelles ils vivent; et le climat, malgré la longue durée de son action, ne leur a guère donné que des diversités de teinte et d'expression, et peut-être d'autres modifications aussi légères.

De ce qu'ils se ressemblent entre eux partout, il ne suit peut-être pas à la rigueur qu'ils étaient anciennement ce qu'ils sont aujourd'hui. Mais si vous voulez vous contenter d'un espace de trois cents ans, je puis vous en donner une preuve irrécusable. A Milan j'ai vu la Cène de Léonard de Vinci; ce chef-d'œuvre, tout dégradé qu'il est par l'injure du temps et l'incurie des habitants, conserve encore distinctement les figures de presque tous les personnages. Les juifs d'aujourd'hui y sont peints trait pour trait. Personne n'a représenté comme ce grand peintre le caractère national, tout en conservant aux individus la plus grande diversité. Vous le concevrez facilement si vous vous rappelez combien il aimait les sciences en général, et surtout l'histoire naturelle. Si vous n'avez pas lu sa vie, écrite par M. Beyle dans son *Histoire de la Peinture en Italie*, lisez-la : aucun auteur ne l'a mieux fait connaître.

Je vous ai donné une date précise et authentique; elle détermine un espace de temps qui peut être considérable comme période historique, mais qui ne l'est pas assez dans la question qui nous occupe.

Quel était le type des juifs à l'époque de leur dispersion? voilà ce qu'il importerait de savoir. On au-

Digitized by Google

rait ainsi une période de plus de mille sept cents ans, pendant laquelle le climat aurait eu le temps d'agir, et nous saurions ce que nous devons en attendre dans un espace qui embrasse à peu près la moitié des temps historiques.

On pourrait se contenter à moins ; mais si vous étiez plus exigeant, et si vous vouliez savoir quel était le type des juifs à une époque plus reculée, je puis vous dire ce qu'il était il y a plus de trois mille ans.

Pour remonter si haut, vous me permettrez de vous dire à quelle occasion je reconnus ce fait ; je ne m'éloignerai guère de mon sujet. Je lisais un ouvrage de M. Prichard sur l'histoire naturelle de l'homme, dans lequel il soutenait une thèse singulière : que les hommes étaient primitivement noirs, et qu'ils devenaient blancs par la civilisation. L'ouvrage est plein d'intérêt, et traité avec un talent remarquable : l'auteur nous montre dans diverses parties du monde une gradation de couleur chez les habitants d'un même pays ; les plus foncées dans les classes inférieures, les plus claires dans les plus riches et les plus puissantes. Vous voyez que ces faits cadrent fort bien avec son hypothèse ; mais vous voyez aussi qu'ils se rapportent tout aussi bien à d'autres faits que nous présentent des peuples dont l'histoire nous est parfaitement connue ; c'est-à-dire des races différentes établies sur le même sol, parmi lesquelles il y a une gradation de puissance et de civilisation : les noirs obéissent aux jaunes ; les uns et les autres soumis, dans des degrés différents, aux blancs ; des nuances intermédiaires résultant du

Digitized by Google

mélange et occupant dans la société des rangs intermédiaires à ceux de leurs parents.

Parmi les faits rapportés par l'auteur, il y en avait un qui attira particulièrement mon attention : il citait un auteur grec qui, en parlant des Égyptiens, dit expressément qu'ils étaient noirs et crépus. J'étais à Londres, avec le docteur Hodgkin, jeune médecin très-instruit, actuellement professeur d'anatomie pathologique à l'hôpital de Guy, et avec le docteur Knox, profondément versé dans l'anatomie comparée, et qui, pendant son séjour en Afrique, avait étudié les races nègres. Je leur parlai de la citation de l'auteur grec ; et il me vint dans l'esprit de la vérifier en ayant recours, non au texte, mais à un monument qui était à notre portée, le tombeau du roi d'Égypte, qui se trouvait alors à Londres, et que vous avez probablement vu à Paris. En ce cas, vous savez qu'une multitude de figures y sont peintes de grandeur naturelle, dont la plupart représentent des personnes du peuple. Leur teint, à la vérité, est d'un brun très-foncé, mais elles n'ont ni la couleur ni les cheveux crépus du nègre. Ces caractères ne se voient que dans un très-petit nombre à part, qui évidemment sont des nègres éthiopiens. A côté se trouvent deux autres petits groupes de nations étrangères, dans l'une desquelles nous reconnûmes d'une manière frappante la nation juive. J'avais vu la veille des juifs qui se promenaient dans les rues de Londres : je croyais voir leurs portraits.

Je ne doute pas que le témoignage de MM. Knox et Hodgkin, et le mien, ne vous paraissent suffisants ; je

Digitized by Google

ne cherchais pas d'autres preuves, lorsque, lisant depuis peu le Voyage de Belzoni en Égypte, je trouvai, à l'endroit où il décrit les figures de ce tombeau, les passages suivants : « On distingue, à l'extrémité de ce cortége, des hommes de trois sortes de nations, qui diffèrent des autres individus, et qui représentent évidemment des Juifs, des Éthiopiens et des Perses (*Voyages en Égypte et en Nubie*, Paris, 1821, pag. 389, t. I); et ailleurs, p. 390 : « On y distingue des Perses, des Juifs et des Éthiopiens; les premiers à leurs costumes, auxquels on les reconnaît toujours dans les tableaux qui représentent leurs guerres avec les Égyptiens; les Juifs sont reconnaissables à *leur physionomie et à leur teint*, et les Éthiopiens à la couleur de leur peau et à leur parure. »

Voici donc un peuple qui subsiste avec le même type pendant une longue suite de siècles, qui embrasse presque toute l'étendue des temps historiques; durant la première moitié de cette période éprouvant des désastres inouïs; durant l'autre moitié dispersé dans des climats divers, persécuté, honni, vilipendé, formant une caste de parias, le rebut du genre humain. On ne saurait guère imaginer une réunion de circonstances plus propres à modifier profondément l'organisation physique d'un peuple; il faut donc que la nature humaine ait une grande force de résistance pour avoir su en triompher.

Ce grand exemple paraît comme une expérience rigoureuse faite dans le dessein de constater l'influence des climats divers sur les formes et les proportions



Digitized by Google

humaines dans toute l'étendue des siècles historiques.

N'en forçons pas cependant les conséquences; tous les peuples ne seraient peut-être pas également aptes à résister de même; mais s'ils ne conservaient pas toujours leur type avec la même constance, admettons du moins que telle est la tendance de la nature, et que s'ils n'étaient exposés qu'à cette seule cause d'altération, une grande partie conserverait les traits caractéristiques de leurs ancêtres dans une longue suite de temps.

Mais que peut faire le climat en comparaison du croisement des races? Or tous les peuples dont nous connaissons l'histoire y ont été plus ou moins soumis; cause d'autant plus puissante qu'agissant sur l'organisation intime, elle préside à la première formation de l'être, et semble devoir toujours en altérer les formes. Si elle agissait sans frein, peut-être qu'elle confondrait tout; mais elle a des bornes : et d'abord il y en a d'évidentes, qu'il suffit de nommer. Les différences de castes et de rangs, dont l'origine remonte souvent à une différence de race, opposent en premier lieu une barrière qu'on franchit souvent par quelques endroits, malgré la sévérité des lois et la force des préjugés, mais qui retient long-temps la multitude. Ces restrictions, tout artificielles qu'elles sont, n'ont pas laissé de durer chez certains peuples depuis qu'ils ont commencé à paraître distinctement sur la scène du monde. Néanmoins, comme toutes les institutions humaines doivent céder au temps, et qu'ailleurs tous les rangs ont été bouleversés, voyons ce qui arriverait

Digitized by Google

dans un état de choses où l'impulsion de la nature ne connaîtrait pas de frein. Or nous établirons ici des principes qui nous serviront de guides dans la suite, et qui dépendent de la proportion numérique des races qui se mêlent et de leur distribution respective sur le même territoire.

D'abord le nombre relatif; supposant que le penchant au mélange soit sans entraves. Ici nous savons à point nommé ce que fait la nature lorsque la disproportion est grande ; le type du très-petit nombre peut disparaître entièrement. Voici dans quelles conditions et après combien de générations le fait a lieu ordinairement. On croise un animal domestique avec un autre d'une race différente ; on croise ensuite le produit de ce mélange avec un individu de l'une de ces races pures. Le nouveau produit se rapproche de celle-ci. On continue les croisements d'après le même principe, jusqu'à ce que le dernier produit rentre dans un des types primitifs ; ce qui arrive en général au bout de la quatrième génération. Ce résultat peut avoir lieu plus tôt ou plus tard ; il peut même, suivant ce que j'ai appris de M. Girou de Buzareingues, se faire attendre jusqu'à la treizième génération et peut-être au-delà ; mais ce fait est rare, et de quelque importance qu'il soit pour la science, nous ne cherchons pas les extrêmes, mais ce qui a lieu communément. D'ailleurs nous avons des renseignements positifs sur ce qui arrive en pareil cas dans les races humaines dont les traces, dans les générations successives, sont les plus reconnaissables ; celles des nègres ou des blancs dis-

Digitized by Google

paraissent dès la quatrième ou la cinquième génération, conformément au résultat général que nous avons indiqué chez les animaux domestiques.

Ce fait paraît d'abord défavorable à la recherche des anciennes races dans les modernes. Oui, sans doute, si l'on se proposait de retrouver tous les éléments qui ont formé une nation, quelque faibles qu'ils aient été; mais lorsqu'il s'agit des grandes masses, remarquez combien l'examen devient plus facile par cette élimination.

Supposons toutefois que le type subsiste à cause des entraves mises au mélange; à plus forte raison, le plus petit nombre n'aura pas altéré les formes du plus grand. Voilà un principe d'une grande importance, dont nous ferons souvent l'application.

Prenons maintenant l'autre cas extrême, où les deux races sont en nombre égal; que faut-il pour qu'elles se confondent en un seul type intermédiaire ?

Il faut que chaque individu de l'une s'unisse à un individu de l'autre ; il faut que chacun ait une grande part dans la fusion des caractères ; car de légères nuances ne défigurent pas un type.

Voilà des conditions impérieusement requises ; croyez-vous qu'elles soient faciles à remplir? Nous ne dirons pas que cet équilibre est impossible ; il est rare que l'on puisse se permettre de pareilles assertions ; mais nous dirons que, tout en supposant la possibilité de cette égalité, nous ne devons jamais nous y attendre.

Car qui peut supposer que chaque individu d'une race s'unisse à un individu de l'autre? De pareilles

Digitized by Google

unions ne sauraient être l'effet du choix, mais de la nécessité ; et quelle nécessité ? Je ne connais que celle d'obéir au desposte le plus absolu et tel qu'il n'en a jamais existé. Admettons cependant qu'elle ait lieu ; le peuple ne sera qu'un vil troupeau ; et pour savoir ce que serait le fruit de son obéissance, examinons ce qui arrive chez d'autres êtres aussi abrutis et également asservis à la volonté d'un maître.

Vous savez que des races différentes d'animaux se croisent suivant la volonté de l'homme, et que le produit des croisements que vous connaissez le mieux participe de l'une et de l'autre souche.

Il forme ainsi un type nouveau, mais intermédiaire, et par cela même distinct et particulier ; car, n'ayant que des ressemblances partielles avec ceux dont il dérive, il ne représente plus ni l'un ni l'autre.

Voilà ce que l'on sait généralement, et l'on ne connaît guère que des faits de cet ordre. Il en est cependant qui démontrent une autre tendance de la nature, qui nous intéresse ici particulièrement. M. Coladon, pharmacien de Genève, pour multiplier les expériences sur les croisements de races et étendre nos idées sur ce sujet, éleva un grand nombre de souris blanches et de souris grises. Il en étudia attentivement les mœurs et trouva le moyen de les faire produire en les croisant. Il commença alors une longue suite d'expériences en accouplant toujours une souris grise à une souris blanche. Quel résultat attendez-vous ? qu'il y ait eu souvent des mélanges ? Non, jamais. Chaque individu des nouveaux produits était ou entièrement

Digitized by Google

gris ou entièrement blanc, avec les autres caractères de la race pure; point de métis, point de bigarrure, rien d'intermédiaire, enfin le type parfait de l'une ou de l'autre variété. Ce cas est extrême, à la vérité : mais le précédent ne l'est pas moins; ainsi les deux procédés sont dans la nature : aucun ne règne inclusivement.

En réfléchissant aux rapports dans lesquels se trouvent les races primitives, voici des conditions qui peuvent faire prévaloir l'un ou l'autre de ces effets. Quand les races diffèrent le plus possible, comme lorsqu'elles ne sont pas de la même espèce, telles que l'âne et le cheval, le chien et le loup ou le renard, leur produit est constamment métis. Si au contraire elles sont très-voisines, elles peuvent ne pas donner naissance à des mélanges, et reproduire les types purs primitifs. Voilà deux principes fondamentaux et féconds en applications. Quelque légitimes qu'elles soient, nous nous en abstiendrons jusqu'à ce que nous ayons fait voir que la même tendance existe chez l'homme. Continuons cependant à pénétrer plus avant dans ce sujet en ne le considérant d'abord que chez les animaux. Je n'ai pas besoin d'appuyer sur ces faits pour les confirmer; comme ils sont authentiques, on est forcé de les admettre malgré leur apparente contradiction.

Que la nature tantôt confonde, tantôt sépare les types, il n'y a rien là que de très-conforme à sa marche ordinaire, puisqu'on voit ses efforts sans cesse conspirer ou se combattre; puisqu'on la voit toujours occupée à produire, conserver et détruire.

Mais ce n'est pas à ces généralités que nous devons

Digitized by Google

nous borner. En examinant les faits de plus près, nous trouvons la plus grande conformité précisément où nous voyons au premier coup d'œil le plus de contraste. Dans le croisement de races très-éloignées, le métis présente un type différent de celui de la mère, malgré certaines conformités. Lorsque deux races voisines reproduisent l'un et l'autre type primitif, la mère donne aussi naissance à un être qui diffère d'elle. Voilà la conformité des faits; mais remarquez que dans ce dernier croisement la mère reproduit un être plus semblable à elle-même que dans le premier; elle s'éloigne donc moins dans ces de la tendance la plus générale de la nature, qui est la propagation des mêmes types. Elle s'y conforme bien plus encore lorsqu'on considère cette tendance sous son véritable point de vue.

Dans les classes inférieures des animaux il n'y a pour ainsi dire qu'un sexe, puisqu'il n'y a pas de distinction parmi les individus quant aux organes de la reproduction, et chaque être donne la vie à un autre parfaitement semblable à lui-même. Il n'y a donc ici qu'un seul type de procréé. Dans les ordres plus élevés deux sexes concourent à la formation de deux individus qui les représentent; ainsi la mère met au jour tantôt l'un fait à son image, tantôt l'autre qui retrace celle du père. Or elle produit deux types très-distincts malgré leurs rapports, et à tel point que le mâle et la femelle d'une même espèce diffèrent souvent plus entre eux que l'un et l'autre ne diffèrent d'individus de même sexe dans des espèces voisines. Cela est si vrai, que le mâle et sa femelle, chez des animaux dont

Digitized by Google

on n'avait pas eu l'occasion d'observer les habitudes, ont fréquemment été classés comme des espèces diverses ; les insectes et les oiseaux surtout en ont fourni des exemples nombreux.

Il est manifeste que les observations de M. Coladon rentrent dans cet ordre de faits, considérés dans leur généralité, puisque la mère produit deux types, dont l'un représente celui de sa propre race, et l'autre les caractères physiques de la race du père. Je pourrais citer d'autres exemples tirés des animaux; mais, comme le résultat des expériences de M. Coladon est plus tranché, je m'en tiens à cet exemple frappant.

Ce qui nous importe davantage, c'est que les mêmes phénomènes arrivent chez l'homme, et, qui plus est, dans les mêmes conditions que j'ai indiquées. Les races humaines qui diffèrent le plus entre elles donnent constamment des métis. C'est ainsi que le mulâtre résulte toujours du mélange des races blanches et noires. L'autre observation de la reproduction des deux types primitifs, lorsque les parents sont de deux variétés voisines, est moins notoire, mais n'en est pas moins vraie. Le fait est commun chez les nations européennes. J'ai eu de fréquentes occasions de le reconnaître. Le phénomène n'est pas constant; mais qu'importe? Le croisement produit tantôt la fusion, tantôt la séparation des types; d'où nous arrivons à cette conclusion fondamentale, que les peuples appartenant à des variétés de races différentes, mais voisines, auraient beau s'allier entre eux de la manière hypothétique que nous avons décrite plus haut, une

Digitized by Google

portion des nouvelles générations conserverait les types primitifs.

Ce qui tend encore à les maintenir est la distribution géographique des peuples de race différente sur le même territoire. Car qui peut admettre une répartition tellement égale qu'il ne s'y forme une multitude de groupes où tantôt l'un, tantôt l'autre, prédomine dans une grande proportion? Cette condition seule suffit pour empêcher l'extinction des types primitifs.

Il en disparaît aussi par extermination; des tribus, des peuplades, peuvent tomber sous le fer ennemi, mais difficilement une nation, et surtout une race entière. Les Guanches ont disparu; ils ont été anéantis principalement par cette cause; mais ils étaient confinés dans de petites îles. Si les Caraïbes ont cessé d'exister de même dans les îles de l'Amérique, leur race subsiste encore sur le continent. Je n'en connais guère d'autres exemples bien avérés; car je n'adopte pas l'opinion généralement répandue parmi mes compatriotes de l'extinction des anciens Bretons sur le territoire conquis par les Saxons. Je m'intéresse beaucoup à cette question, comme vous le verrez dans la suite, et je la discuterai brièvement, de manière à ce que cet exemple serve pour la plupart des autres. Remarquez toutefois que je ne nie pas la possibilité du fait; je ne traite que de sa probabilité. Et souvenez-vous que les Bretons n'étaient pas des sauvages, mais qu'ils avaient un certain degré de civilisation; ce qui change essentiellement les rapports de deux peuples, comme je le ferai voir plus tard.

Digitized by Google

Quel intérêt avaient les Saxons à les expulser ou les exterminer entièrement? Ils firent la conquête de l'Angleterre pour y jouir d'une plus grande aisance; c'était à une époque où les esclaves faisaient une partie considérable des richesses; se seraient-ils privés d'une pareille ressource? ou les Bretons auraient-ils eu un si grand amour de la liberté et un si profond mépris pour la vie, qu'ils aient préféré la mort à l'esclavage lorsqu'ils ne pouvaient s'y soustraire par la fuite? Quelle qu'ait été la valeur naturelle des Bretons ou leur esprit d'indépendance, ils ne paraissent pas avoir eu ce caractère à cette époque : leur supplique aux Romains pour les rappeler à leur défense en fait foi, ainsi que l'alliance des Saxons, qu'ils réclamèrent en désespoir de cause. Une pareille constance n'est pas admissible chez les Bretons, ni à cette époque, ni à aucune autre, ni chez aucune nation. Un petit nombre peut se dévouer, mais non tout un peuple. Les Romains, c'est assez dire, rendaient les armes et se soumettaient à l'esclavage.

Il faudrait une constance d'un autre genre et non moins incroyable pour qu'un peuple exterminât une grande nation. Il faudrait une persévérance de cruauté et de rage qui n'est guère dans la nature humaine. Une fois une pareille proposition a été faite et mise en délibération : ce fut à l'époque de la conquête du nord de la Chine par Gengis-Kan, ou Tchinghis-Khahan, ainsi qu'on l'écrit actuellement d'après l'orthographe primitive. Comme un événement si étrange, et peut-être unique dans tous les siècles, mérite d'être connu

Digitized by Google

dans ses détails, je le rapporterai tel que M. Abel Rémusat vient de le publier. « Au moment où Tchinghis était revenu de son expédition d'Occident, Yeliu-thou-thsaï (1) avait eu occasion de rendre aux peuples de la Chine un service encore plus important. Les greniers se trouvaient vides; on n'avait pas un boisseau de grain ni une pièce d'étoffe. Il fut alors représenté dans le conseil que les Chinois n'étaient d'aucune utilité pour le service de l'état, et qu'en exterminant toute la population des provinces conquises on ferait de ces pays d'excellents pâturages, qui seraient du plus grand secours. Thou-thsaï seul peut-être pouvait faire rejeter cette épouvantable proposition. Il fit remarquer à l'empereur qu'en s'avançant vers le midi de la Chine ses armées auraient besoin d'une infinité de choses qu'il serait aisé de se procurer, si l'on voulait asseoir sur une base équitable les contributions territoriales et les taxes commerciales, l'impôt sur le sel, le fer, le vin, le vinaigre, le produit des montagnes et des lacs; que de cette manière on pourrait tirer par an cinq cent mille onces d'argent, quatre-vingt mille pièces d'étoffes, plus de quarante mille quintaux de grain, en un mot tout ce qui serait nécessaire à l'entretien des troupes. Comment, ajouta-t-il, peut-on dire qu'une telle population ne soit d'aucune utilité pour le service de l'état? » Vous concevez bien que ses raisons prévalurent, quoique les Mongols fussent d'une cruauté atroce.

Une nation, j'entends par là une population très-

(1) *Biographie Universelle* de Michaud, au mot YELIU-THOU-THSAI.

Digitized by Google

nombreuse, peut être dépossédée d'une grande étendue de territoire ; encore ce fait est-il extrêmement rare, et les sauvages seuls en fournissent un exemple : ceux de l'Amérique ont abandonné aux Européens de vastes contrées. Et l'on conçoit en effet que la cohabitation devait être difficile à cause de l'extrême incompatibilité ; car un sauvage ne possède rien, ne sait rien, n'est bon à rien. Mais dans l'histoire de l'ancien continent il n'est pas question de sauvages ; il ne s'agit que de barbares, c'est-à-dire de peuples qui ont un commencement de civilisation.

Les barbares ont de l'industrie. Voilà ce qui s'oppose aux émigrations complètes forcées ou volontaires ; car les chefs qui proposent une expédition de conquête n'ont ni le pouvoir de traîner après eux ni l'influence capable d'attirer une nation toute entière. Dès qu'on possède, on calcule ; et tous ne calculent pas de même.

Si au contraire elle est envahie et vaincue, le vainqueur ne cherche pas à expulser la nation entière ; il veut de l'espace, surtout s'il est nomade, et il en expulse une partie ; mais comme il veut aussi des tributs, des eslaves ou des auxiliaires, il désire de conserver le reste. Ceux-ci se partagent ; les uns, poussés par l'amour de l'indépendance, abandonnent le sol natal ; les autres entrent en composition avec les vainqueurs.

Telles sont les conclusions qu'on peut déduire sinon de l'histoire, du moins de la connaissance de la nature humaine. Je dirai plus, l'histoire en général

Digitized by Google

les confirme. A cause des bouleversements nombreux et considérables qui ont eu lieu chez les peuples nomades de l'Asie, on croirait à peine en retrouver un seul dans sa première patrie. M. Abel Rémusat, en s'occupant des peuples tartares, les y trouve presque tous, quand l'histoire et les langues lui fournissent des renseignements assez clairs pour qu'il puisse les reconnaître.

J'ai déjà dit quelque chose de l'influence de la civilisation en parlant de l'hypothèse de M. Prichard, et j'ai fait voir que les faits qu'il cite à l'appui peuvent s'expliquer plus naturellement par le mélange des races sur le même sol. J'ajouterai que l'influence de la civilisation sur les formes et les proportions des races humaines nous est absolument inconnue.

Il ne faut donc ni prétendre d'une part qu'elle doit leur imprimer un caractère nouveau, ni d'autre part le nier. Il est possible que le passage de l'état sauvage à l'état civilisé produise de pareils effets ; mais cette question ne nous regarde pas, puisqu'il s'agit de temps si reculés et si obscurs qu'ils sortent des limites de l'histoire. La mythologie et la fable ont pu nous en tracer le tableau imaginaire, mais jamais l'histoire ne nous a montré un peuple d'abord dans l'état sauvage, puis inventant ou apprenant les arts. Elle le fera un jour, lorsque les sauvages du nouveau monde auront subi cette révolution, la plus grande que puisse éprouver la société humaine ; mais la postérité seule entendra ces récits dans des temps probablement fort éloignés.

Digitized by Google

Quant aux progrès d'une civilisation avancée chez un peuple dont les caractères physiques seraient déjà changés pour avoir quitté la vie sauvage, ses effets sur les formes et les proportions ne sauraient être que partiels ; car elle est toujours très-irrégulièrement répandue chez une nation, et les classes inférieures, qui sont les plus nombreuses, y participent très-peu. Ce raisonnement vous paraîtra sans doute concluant ; mais j'irai plus loin, en m'appuyant sur l'observation directe : c'est que partout où j'ai déterminé un ou plusieurs types, je les ai trouvés dans tous les rangs de la société, dans les villes et dans les campagnes, depuis le paysan et l'ouvrier sédentaire les plus pauvres et les plus ignorants jusqu'aux personnes de familles anciennes et distinguées par tous les genres d'illustration. Ces différentes classes représentent à coup sûr tous les degrés de civilisation, et cependant le même type subsiste dans toutes. En voilà assez pour prouver qu'il peut se conserver à travers ces modifications de l'état social. Nous n'en demandons pas davantage ; nous n'avons pas besoin de pousser plus loin nos recherches.

Je crois avoir examiné cette partie de mon sujet sous les points de vue les plus importants, et n'avoir rien négligé pour m'assurer de la vérité. La question était compliquée et obscure ; je me suis attaché à la simplifier et à l'éclaircir ; et je ne doute pas que vous ne soyez parvenu avec moi à la conviction que les principaux caractères physiques d'un peuple peuvent se conserver à travers une longue suite de siècles dans une grande partie de la population, malgré l'influence

Digitized by Google

du climat, le mélange des races, les invasions étrangères, et les progrès de la civilisation. Vous n'oublierez pas, j'espère, dans le cours de ces recherches, que nous les avons bornées aux temps historiques, lesquels ne commencent qu'après qu'un peuple a commencé à être civilisé. Nous devons donc nous attendre à retrouver chez les nations modernes, à quelques nuances près et dans une portion plus ou moins grande, les traits qui les distinguaient à l'époque où l'histoire apprend à les connaître. Nous avons vu que si l'accession de nouveaux peuples multiplie les types, elle ne les confond pas; leur nombre s'accroît et par ceux que ces peuples apportent et par ceux qu'ils créent en se mêlant; mais ils laissent subsister les anciens; toutefois en les restreignant à raison de l'extinction que prennent les races intermédiaires. Ainsi les types primitifs et ceux de nouvelle formation subsistent ensemble sans s'exclure chez les peuples plus ou moins civilisés, toutes les fois que chacun d'eux fait une grande partie de la nation. Au contraire, si l'un ou plusieurs d'entre eux ont été peu considérables, il est à présumer que leurs types ont disparu, ou n'ont laissé que de faibles traces. Cependant il est permis de les chercher, puisqu'il y a des causes capables de les conserver; mais si on ne les trouve pas, qu'on n'en soit pas surpris : il serait plus étonnant de les découvrir.

Les principes qui nous ont conduits à ce résultat général serviront aussi à l'appliquer. C'est pourquoi je vous engage à ne pas perdre de vue ce que nous avons dit de la proportion numérique et de la distri-

Digitized by Google

bution géographique des peuples sur le même sol. L'observation donne l'état actuel ; l'histoire fournit les données sur l'état ancien ; la comparaison établit le rapport, lorsque ces peuples se sont trouvés dans les conditions requises pour que leurs types subsistent. Or, comme nous avons vu que cette persistance appartenait surtout aux grandes masses, nous devons être conduits à retrouver principalement les descendants des grandes nations. Cet objet, sans contredit, est aussi le plus digne de nos recherches ; et, bien que les petites fractions étrangères qui s'y sont mêlées dans la suite puissent piquer notre curiosité, n'ayons pas trop de regret si elles nous échappent : il faut savoir se borner. De là naîtra même une sûreté de plus dans nos déterminations ; car la multiplicité des types doit tendre à nous embarrasser et à nous confondre.

Tel est d'abord l'état de notre esprit lorsque nous nous rappelons confusément ce débordement de barbares qui a renversé l'empire romain, et qui a continué assez long-temps après. La longue liste de ces peuples effraie l'imagination. Il semblerait que tout ce vaste territoire dût à peine leur suffire, quand même ils l'auraient occupé seuls. Dans la terreur panique que le lecteur partage avec les nations envahies, il en grossit la multitude et la croit innombrable. Cependant les historiens en ont souvent tenu compte, ou nous ont fourni des renseignements propres à nous donner des idées plus justes ; mais c'est précisément ce qui nous échappe, et ce qu'il faut rappeler. Prenons les principaux exemples ; ils suffiront pour débarrasser

Digitized by Google

notre esprit d'une foule de préoccupations qui l'offusquent. Certes, on n'accusera pas les auteurs grecs et latins, et ceux des pays conquis, d'avoir dissimulé le nombre de leurs ennemis, mais plutôt de l'avoir exagéré pour pallier la honte de leur défaite.

Les Visigoths, les Vandales, les Huns, les Hérules, les Ostrogoths, les Lombards, les Normands, fondent successivement sur l'Italie. Que reste-t-il en Italie de ces essaims de barbares? Ai-je même besoin du dénombrement des Visigoths, des Vandales et des Huns? ils n'ont fait que passer. Si j'ignore quelles étaient les forces des Hérules et des Ostrogoths à leur entrée en Italie, ne me suffit-il pas de savoir que les Hérules, à peine établis, eurent à soutenir contre les Goths une guerre sanglante où ils succombèrent? Et l'on peut juger de l'affaiblissement des vainqueurs par le petit nombre de troupes qu'ils eurent dans la suite à opposer à Bélisaire, après avoir eu le temps de se consolider et de se refaire. D'abord cinquante mille hommes, ils furent réduits ensuite à un corps de sept mille, qui capitula et fut transporté à Constantinople. Sans doute il resta en Italie quelques débris de ces peuples, quoiqu'il n'en soit pas question; mais que pouvaient-ils être ou devenir dans la population d'Italie, quelque réduite qu'on la suppose? Les Lombards, qui ont laissé leur nom à une grande partie de cette contrée, et qui en possédaient plus de la moitié, y sont demeurés. Combien étaient-ils? peut-être cent mille portant les armes (1). Et les Normands, qui s'empare-

(1) Je n'ai trouvé ce nombre que dans l'*Histoire des peuples de l'Italie*,



Digitized by Google

rent de presque tout le midi de l'Italie ? une poignée d'hommes, mais aussi les Amadis et les Roland de l'histoire. La Gaule a changé de domination et de nom sous les Francs : cependant vous savez combien peu l'armée de Clovis était nombreuse ; et plus tard Guillaume le Conquérant subjugua l'Angleterre avec soixante mille hommes. Voilà de grandes et de mémorables conquêtes, qui ont changé l'état des choses et des hommes, mais qui n'ont pas dû produire des changements considérables dans les types des peuples vaincus. Si quelques descendants de ces vainqueurs ont conservé les caractères physiques de leurs ancêtres, il est évident ou qu'ils forment de petits groupes ou qu'ils sont disséminés et comme perdus dans la masse de la population. Beaucoup d'autres conquêtes ressemblent à celles-ci, surtout quand elles ont eu lieu par une seule irruption ; parce qu'en général une nation ne se précipite pas sur une autre, mais une portion souvent très-petite vient subjuguer une nation tout entière.

Tel a été l'état ordinaire des choses dans les temps

par M. Botta. Il est à présumer que cet auteur distingué l'a pris quelque part. Quoi qu'il en soit, il n'en fallait pas tant pour subjuguer toute l'Italie à cette époque de décadence. L'empire d'Orient, qui venait de s'épuiser en efforts pour expulser les Goths, commença l'entreprise avec dix mille hommes, et n'en eut jamais plus de vingt mille à leur opposer. Aussi les Lombards s'établirent dans le nord de l'Italie presque sans obstacles. Les Lombards d'ailleurs n'étaient pas une nation, mais, pour ainsi dire, une peuplade. Ils eurent besoin d'auxiliaires, et l'on voit dans leur historien, Paul Diacre, qu'ils amenèrent avec eux vingt-cinq mille Saxons, qui, les quittant ensuite, furent presque exterminés par les Francs.

Digitized by Google

historiques qui nous sont bien connus, sans qu'il faille entrer en aucune distinction relativement au but de la conquête. Mais combien n'ont pas été faites dans des vues purement politiques, pour acquérir la suprématie, pour dominer sur un peuple, et non pour s'établir sur son territoire et changer de patrie? Tel, vous le savez, a été l'objet constant des Romains en fondant leur empire; et ce n'est pas sans dessein que je les ai cités, ainsi que la plupart des barbares qui ont renversé leur puissance : vous en pressentez l'application.

Il est cependant d'autres conquêtes qui opèrent de grandes mutations : les invasions successives par un même peuple. Leurs flots répétés, quand même ils se suivraient à des intervalles assez considérables et que leur source serait faible, finissent par s'accumuler et former de grandes masses qui subsistent. C'est ainsi que les Saxons se sont emparés de l'Angleterre, et que leur race a pu se perpétuer.

Une autre cause du mélange des peuples, qui frappe moins l'imagination, mais n'en est pas moins réelle, se trouve dans l'eslavage des temps anciens et du moyen âge. Si les eslaves provenaient des guerres que les peuples, non réunis en corps de nation, se sont faites entre eux, les types du pays n'auront pas changé. Il en sera de même s'ils proviennent de peuples voisins lorsqu'ils sont de même race. S'ils dérivaient de sources tout-à-fait étrangères, soit par des expéditions militaires, soit par les importations du commerce, il sera résulté de la multiplicité et de la diversité de ces

Digitized by Google

sources un amas confus, qui rentre dans la partie indéterminable de la population.

Si cependant, car il faut tout prévoir, il y avait eu une telle prédominance dans plusieurs de ces races d'esclaves qu'elles se soient maintenues jusqu'à nos jours, leurs types appartenant à des classes moins nombreuses ne sauraient embarrasser dans la détermination de ceux qui caractérisent la masse de la nation.

Vous pensez bien que je distingue soigneusement les esclaves d'avec les serfs; ceux-ci sont les naturels du pays, le corps du peuple attaché à la glèbe par la main du vainqueur; et si dès lors l'histoire les oublie ou n'en tient plus compte, il est de la nécessité de mon sujet que je ne fasse pas de même. Vous en aurez un exemple manifeste lorsque vous verrez reparaître sur la scène du monde un de ces peuples qu'elle croyait éteints.

Nous avons consulté l'histoire naturelle et l'histoire civile, et il résulte de leur accord que les descendants directs de presque toutes les grandes nations connues dans l'antiquité doivent exister encore aujourd'hui. Remarquez que cette conclusion ne serait pas moins vraie quand même nous n'aurions pas le moyen de les reconnaître; car l'extraction des individus est un fait, leur ressemblance avec leurs ancêtres un autre, qui peuvent être liés dans la nature, mais qu'il ne faut pas confondre dans notre esprit. Ce serait déjà une grande vérité d'établie, encore qu'il fallût s'y borner. Mais ce n'est qu'un premier pas. J'ai constamment supposé jus-

Digitized by Google

qu'ici qu'il y avait des types caractéristiques des peuples anciens ; il le fallait bien; car avant tout il convenait de s'assurer si les types sont transmissibles malgré l'influence des causes perturbatrices que nous avons examinées. Rassurés sur ce point, nous allons nous occuper de l'autre. Et voici un autre avantage qui résule de la manière dont nous avons envisagé notre sujet : si de pareils types ont existé, ils existent encore aujourd'hui, d'après la discussion que nous venons d'établir. Or la marche à suivre est évidente ; il s'agit d'abord de constater par l'observation si chez les peuples qu'on veut étudier il y a un ou plusieurs types distincts. Si l'on en trouve, il faut ensuite chercher les moyens de les rapporter à leur origine. Me voici arrivé au moment où je puis vous rendre compte des observations que j'ai faites, en vous faisant d'abord connaître les fondements sur lesquels elles reposent. Il faut donc que vous sachiez ce qu'il y a d'essentiel dans les caratères physiques pour constituer un type.

Les caractères tirés de la forme et des proportions de la tête et des traits du visage tiennent certainement le premier rang. Vous allez le sentir sans qu'il faille développer les principes de classification en histoire naturelle. A quoi reconnaît-on principalement l'identité d'un homme? Ce n'est ni à sa taille, ni au degré de son embonpoint, ni à la coloration de sa peau, ni à sa chevelure ; mais au visage, c'est-à-dire à la forme de la tête et aux proportions des traits de la face. La vue de cette seule partie du corps suffit pour le faire reconnaître, tandis qu'il serait facilement confondu

Digitized by Google

avec une foule d'autres s'il se présentait sous tout autre aspect.

C'est ainsi que la sculpture représente un individu par un buste. L'identité est parfaitement reconnue. Supposez maintenant qu'on le décrive dans des termes clairs et précis : la description s'appliquera bien à l'individu, mais ne le distinguera pas comme tel. La parole ne saurait rendre les nuances qui constituent l'individualité ; mais la description embrassera tous ceux qui seront formés pour ainsi dire sur le même modèle, c'est-à-dire tous ceux qui se ressemblent le plus possible. On ne saurait, je crois, arriver par un moyen plus rigoureux à déterminer l'identité de race, puisqu'il présente la plus grande approximation aux caractères de l'individualité, en faisant abstraction des nuances que j'ai indiquées, et que je considère, pour ainsi dire, comme fugitives ; car la même personne peut varier à leur égard sans devenir méconnaissable. Je ne néglige pas les modifications relatives à la chevelure, à la coloration de la peau, à la taille, lorsqu'elles sont assez générales ; elles acquièrent alors par cette association une grande valeur ; mais je les regarde toujours comme très-secondaires et absolument impropres à fonder par elles-mêmes des caractères de race, excepté dans les cas extrêmes.

Remarquez que plus j'aurai été exigeant sur l'identité du type, plus mes applications à l'histoire devront inspirer de confiance. Il se peut que la nature, dans la création de races, ait pris plus de latitude ; je n'en doute même pas, puisqu'en suivant de préférence un

Digitized by Google

modèle elle s'en écarte souvent en différentes directions, par des causes même qui nous sont inconnues ; à tel point quelquefois qu'il en résulte les plus grandes déviations, qu'on a désignées par le nom de monstres. Ainsi en limitant étroitement le type, en écartant les ressemblances qui ne réunissent pas tous les caractères essentiels, le nombre des applications diminue, mais leur certitude augmente.

Ce groupe bien déterminé, plus il est grand, plus il donne de confiance aux déductions qui en dérivent. Car on ne pourrait le considérer comme une de ces déviations accidentelles qui ne caractérisent pas un peuple. C'est pourquoi je me suis attaché, dans le récit de ce que j'ai observé, à vous donner une idée de la multiplicité des mêmes impressions.

J'en ai assez dit maintenant pour que vous puissiez me suivre avec confiance et intérêt; car dans ces matières l'intérêt ne peut naître que de l'espoir bien fondé d'arriver à la vérité. Vous m'accompagnerez, pour ainsi dire, dans mon voyage à travers la France, l'Italie, et une partie de la Suisse ; vous assisterez à mes observations ; et ce n'est que lorsqu'elles seront assez multipliées, assez étendues, qu'il s'agira d'en discuter l'application.

A peine arrivé sur les frontières de la Bourgogne, je commençai à démêler un ensemble de formes et de traits qui constituaient un type particulier. Il devenait plus prononcé, et se reproduisait plus souvent à mesure que j'avançais dans le pays. Il se présentait fréquemment le long de la route d'Auxerre à Châlons. J'ar-

Digitized by Google

rivai dans cette ville un jour de marché. Je m'empressai d'y aller pour observer les figures de la population de la campagne aux environs : je fus surpris d'en voir un grand nombre totalement différentes de celles que j'avais vues auparavant. Les unes et les autres présentaient des types tellement distincts qu'ils formaient entre eux un parfait contraste. Ce n'est pas ici le lieu de les décrire ; je le ferai plus tard, lorsqu'il s'agira de discuter leur dénomination historique. Je me gardai bien dans le moment de faire aucune conjecture à cet égard : je les avais vues dans une trop petite étendue de territoire pour les distinguer parmi les peuples qui l'avaient occupé. Je me contentai donc de remarquer les faits et d'en conserver le souvenir, jusqu'à ce que l'occasion se présentât d'en tirer parti.

Le type prédominant et bien caractérisé que j'avais observé jusqu'à Châlons continua à s'offrir fréquemment à mes yeux pendant tout le reste de ma route dans la Bourgogne.

Il ne changea pas de nature dans le Lyonnais, quoiqu'il changeât de teinte.

Il en fut de même dans le Dauphiné. Les mêmes caractères de formes et de proportions, avec une autre nuance de teint, se présentèrent dans la Savoie jusqu'au Mont-Cenis.

Je l'avoue, une si parfaite similitude de traits chez un grand nombre d'individus répandus sur tout le territoire entre Auxerre et les Alpes ne laissa pas de me surprendre, quoique ce fût dans mes principes. Sans doute que toute la population n'était pas jetée dans

Digitized by Google

le même moule, il s'en fallait de beaucoup ; mais ce type était le seul bien caractérisé que je reconnusse alors, excepté le petit groupe que j'avais observé à Châlons.

Si je m'étais fait un autre plan d'observation en attachant plus d'importance à la coloration qu'aux formes et aux proportions, je n'aurais vu que des Bourguignons, des Lyonnais, des Dauphinois et des Savoyards, au lieu de voir un peuple de même race modifié par des nuances de teint, et distribué sur un grand espace compris entre Auxerre et le Mont-Cenis.

Voilà un fait, monsieur, dont vous pouvez déjà tirer parti, quoique je ne m'en serve pas encore.

Ce territoire était occupé, dans les temps les plus anciens, par des Gaulois ; n'importe lesquels. Les Romains, dans la suite, en font la conquête et se mêlent à ce peuple. S'il fallait attribuer le type dont je viens de parler aux descendants des uns ou des autres, vous n'hésiterez pas à le rapporter aux Gaulois ; car le plus petit nombre ne donne pas ses caractères physiques au plus grand. Mais la domination change ; les Bourguignons se substituent aux Romains. Le même raisonnement vous fera tirer la même conclusion, qui subsistera malgré la conquête subséquente des Francs, parce qu'ils se sont trouvés dans de semblables rapports.

Telle sera nécessairement votre opinion. Je ne vous dis pas qu'elle ait été la mienne ; non que j'aie pensé autrement, mais parce que je n'y ai pas pensé du tout. J'étais tellement occupé du matériel de l'observation,

Digitized by Google

que je ne me livrais alors à aucune vue intellectuelle.

L'Italie était devant moi, et me promettait une foule d'objets dignes d'attention. Je ne voulais ni négliger ni examiner exclusivement les productions de l'art des temps anciens et modernes. La plupart des voyageurs ne songent qu'à les visiter, à les contempler, et se contentent des souvenirs que leur présentent quelques débris informes des siècles passés. Mais sur ces décombres mêmes, sur cette poussière de l'antiquité, objets de leur admiration et de leur culte, peut-être les descendants de ceux qui ont élevé ces monuments existent-ils encore, offrant l'image de leurs ancêtres.

Voilà ce que je désirais vérifier, espérant, si je réussissais, trouver non moins d'attraits dans ces recherches que les antiquaires dans les fouilles les plus heureuses.

En passant à Florence, je saisis l'occasion, que me fournissait la galerie ducale, d'étudier le type romain. Je donnai la préférence aux bustes des premiers empereurs, parce qu'ils descendaient d'anciennes familles, et n'étaient pas, comme un assez grand nombre de leurs successeurs, de races étrangères. Ils ont cela de remarquable, que non seulement un certain nombre d'entre eux a des formes et des proportions semblables, mais aussi un caractère tellement prononcé qu'il est difficile de l'oublier ou de le méconnaître.

Vous pouvez vous en former une idée exacte en jetant les yeux sur les bustes d'Auguste, de Sextus Pompée, de Tibère, de Germanicus, de Claude, de Néron, de Titus, que vous verrez au Musée de Paris ou ail-

Digitized by Google

leurs. En voici la détermination précise : le diamètre vertical est court, et par conséquent le visage large ; comme le sommet du crâne est assez aplati et le bord inférieur de la mâchoire presque horizontal, le contour de la tête, vue de face, se rapproche beaucoup d'un véritable carré. Cette configuration est tellement essentielle, que si la tête s'allongeait tout en conservant la réunion des autres traits, quand même elle offrirait le portrait fidèle d'un ancien Romain, il ne serait pas caractéristique. Les parties latérales au-dessus des oreilles sont bombées, le front est bas, le nez véritablement aquilin, c'est-à-dire que la courbure commence vers le haut et finit avant d'arriver à la pointe, en sorte que la base est horizontale. La partie antérieure du menton est arrondie.

Vous reconnaîtrez tous ces caractères dans les bustes ou statues des personnages que je vous ai nommés, et dans d'autres que je n'ai pas indiqués ; mais vous ne les verrez pas dans tous, et cela doit être : un type n'est pas universel chez un peuple.

Celui-ci restait profondément gravé dans ma mémoire, mais je n'en étais pas préoccupé : une multitude d'objets devait attirer mon attention sur la route de Florence à Rome par Pérouge ; et si je pensais quelquefois à trouver les représentants des anciens Romains, ce n'était guère chemin faisant, mais au terme de ce voyage. Ne m'attendant pas à les rencontrer ailleurs, il fallait que la ressemblance fût bien frappante pour les reconnaître sur le Monte-Geralandro, à peine entré sur le territoire du pape ; et je ne cessais de voir le même

Digitized by Google

caractère chez un grand nombe d'individus sur toute la route, à Pérugе, à Spolette, etc., jusqu'à Rome. Nous étions plusieurs en voyage d'une même société, et nous reconnûmes tous la vérité de la ressemblance. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il existe aussi à Rome, malgré le mélange des peuples; d'autres l'ont signalé. Mais il n'est pas nécessaire de le chercher dans un faubourg ou dans quelque coin de Rome où on l'a indiqué : on peut le rencontrer partout, et, qui plus est, chez l'un et l'autre sexe, dans tous les rangs de la société. La ressemblance ne porte pas seulement sur le buste, mais aussi sur la stature; vous savez que les Romains étaient d'une taille médiocre.

Je ne saurais déterminer jusqu'où ce type s'étend au midi. Il disparaît à Naples, ou du moins ne s'y fait pas assez remarquer pour qu'on puisse le compter parmi les figures caractéristiques de la capitale. Il y en a une bien prononcée qui prédomine, mais il n'est pas de mon sujet d'en parler. J'ai quelques raisons de croire que le type que nous avons appelé romain se continue dans la partie supérieure du royaume de Naples, s'il fallait juger par quelques individus qui en provenaient. Quoi qu'il en soit, il est répandu au nord de Rome non seulement du côté de Pérugе, ainsi que je l'ai indiqué, mais encore dans l'autre direction, vers Sienne, Viterbe, et au-delà.

Ces observations, quoique limitées, nous fournissent déjà des renseignements utiles et applicables à l'histoire. Je ne prétends pas, dans cette occasion ni dans aucune autre, que tout un peuple ne soit formé que

Digitized by Google

sur un modèle. La généralité de celui-ci nous suffit. Je dis qu'il est caractéristique des habitants de ces contrées, dans les temps actuels comme dans les temps passés; et en voici la raison : c'est qu'étant le type des empereurs, il l'est aussi d'un grand nombre de soldats et de particuliers représentés sur les bas-reliefs et sur les bustes trouvés dans ce territoire. Que penserons-nous maintenant du peuple romain? Sera-t-il descendu d'Énée et des Troyens, formant une nation étrangère à l'Italie, et renfermée, pour ainsi dire, dans l'enceinte de Rome? Comme ce sont les campagnes qui fournissent leur population aux villes et non les villes aux campagnes, surtout lorsqu'il s'agit d'une grande étendue de pays, Rome aura été peuplée de cette manière; et plusieurs des peuples voisins, et entre autres les Sabins et une grande partie des Étrusques, auront été, comme ils le sont aujourd'hui, de même race. Les peuples qui habitaient le même sol étaient tellement divisés en corps indépendants, et qui différaient par leurs noms et par leurs intérêts, que les historiens les ont presque toujours représentés comme étant d'origine différente. Mais Micali et Niebuhrt (1) ont eu des vues plus justes, et les faits que je présente serviront à confirmer une partie de leurs opinions.

(1) Vous apprendrez avec plaisir qu'on s'occupe d'une traduction de l'Histoire de Rome, sur la deuxième édition, la seule dont l'auteur recommande la lecture, la première étant l'ouvrage de sa jeunesse. Il est temps qu'on fasse connaître les chefs-d'œuvre de l'érudition allemande. M. Guigniaut, dans sa tradition des *Religions de l'antiquité*, par Kreuzer, et M. Laligand, dans celle de l'*Économie politique d'Athènes*, par Bœck, ont donné l'exemple; d'autres, je l'espère, ne tarderont pas à le suivre.

Digitized by Google

Des étrangers peuvent venir chez un peuple, y dominer, l'instruire, en changer le nom et la langue, sans altérer en général ses caractères physiques. Car un petit nombre est capable de dompter la multitude et d'influer sur son esprit ; mais nous avons vu que l'organisation ne cédait pas de même. J'ignore à quel peuple les Étrusques ont dû leur langue, leurs institutions, leurs arts ; s'il était indigène ou étranger ; car il s'en faut que la question soit décidée. Ce qui est manifeste, c'est qu'une partie de la population est semblable à celle des autres peuples que j'ai indiqués. L'histoire nous apprend qu'elle a été mélangée, et l'observation des formes le confirme. Mais je suis loin de l'avoir analysée dans tous ses éléments ; il en est un autre cependant que j'ai reconnu, et que j'ai été long-temps à rapporter à son origine.

Agricola, l'un des peintres distingués de Rome, a fait les portraits des quatre plus grands poètes de l'Italie, le Dante, Pétrarque, le Tasse et l'Arioste. Il avait fait ses études d'après tous les monuments du temps, et il eut la bonté de me montrer la collection de ses dessins. Leur comparaison me fit voir que ceux qui représentaient le Dante devaient être très-ressemblants, parce qu'ils différaient peu entre eux.

D'ailleurs les proportions sont tellement marquées et les traits si prononcés, comme nous pouvons en juger par une description qu'un de ses amis en a donnée, qu'un peintre n'aurait pu les manquer.

Il avait la tête longue, par conséquent peu large, le front haut et développé, le nez recourbé, de manière

Digitized by Google

que la pointe était en bas, et les ailes du nez relevées, le menton proéminent.

Cette figure, bien caractérisée, me fit une profonde impression. Je ne songeais pas cependant à en chercher le type dans la Toscane, lorsque, par un singulier hasard, à peine arrivé sur la frontière par la route de Sienne, je vis plusieurs personnes à Radicofani qui m'en offrirent les premiers exemples, du moins les premiers qui attirèrent fortement mon attention; l'un d'eux surtout était l'image vivante du Dante. A mon premier passage à Florence, j'avais remarqué dans la galerie ducale quelques figures semblables dans les statues et bustes de la famille des Médicis, et dans le monde. Mais je ne m'en étais pas rendu un compte exact, et l'ensemble des traits n'était pas bien distinct dans mon esprit. Comme je fis cette fois un séjour prolongé dans le pays, j'eus l'occasion d'observer que c'était un véritable type chez les Toscans. Nous avons vu qu'il existait du temps du Dante, et j'ajouterai que beaucoup d'hommes célèbres de la république de Florence s'y rapportent. Je l'ai même observé sur quelques statues, bustes et bas-reliefs étrusques.

Je continuai à l'observer à Bologne, à Ferrare, à Padoue, et, sur la route, dans les villages intermédiaires. Non seulement il était fréquent à Venise, mais il y avait toujours existé dans une étendue surprenante. Il est tellement remarquable, que lorsqu'on le voit on ne peut plus s'y méprendre. Je vous en ai donné une idée en vous citant la tête du Dante. Vous allez voir que la ressemblance est quelquefois si forte qu'elle

Digitized by Google

frappe des personnes qui ne reconnaissent pour ainsi dire que l'individualité. J'étais à Venise, dans la galerie de l'école vénitienne, devant un tableau qui représentait un saint du pays; comme je le regardais attentivement, le cicérone me dit de remarquer combien cette tête ressemblait à celle du Dante. Quant à la fréquence avec laquelle ce caractère se reproduisait anciennement, j'eus l'occasion d'en juger au palais du doge, où se trouvent réunis tous les portraits des doges. J'étais étonné de voir combien parmi eux portaient l'empreinte de la même race.

Je rencontrais ce type plus souvent, à mesure que j'avançais dans ma route vers Milan. Il se présentait quelquefois avec une telle exagération qu'il tombait dans la caricature. Un jour je m'arrêtai dans un village pendant deux heures; j'allai à la grande place, où se trouvait rassemblé un grand nombre de paysans. Je ne pouvais me lasser de les examiner, à cause de leur parfaite ressemblance avec un des types que j'avais vus en France. Je me croyais pour ainsi dire tout-à-coup transporté sur la place du marché à Châlons, où je vous ai dit que j'avais vu parmi les paysans un caractère de tête tout-à-fait différent de celui que j'avais observé jusque là dans la Bourgogne. Si là je fus frappé de la différence, je le fus ici de la conformité; et si vous vous rappelez combien je vous ai dit que le caractère en était fortement prononcé, vous reconnaîtrez qu'il n'y avait pas lieu à s'y méprendre. Remarquez dans quelle étendue je l'avais observé en Italie, et avec quelle fréquence, avec quelle netteté; je devais donc re-

Digitized by Google

connaître l'existence d'une race, bien caractérisée et nombreuse, répandue dans tout le nord de l'Italie. N'étais-je pas dans la Gaule cisalpine? N'avais-je pas vu un peuple semblable dans la Gaule, au-delà des Alpes? Pourquoi ne serait-il pas le même suivant l'histoire? Pourquoi pas des Gaulois? Mais pour reconnaître cette identité avec le degré de certitude qui seul pouvait satisfaire l'esprit, il me restait d'autres observations à faire. Il fallait, s'il était possible, voir ce type sur une plus grande étendue de pays, et le suivre pour ainsi dire de proche en proche. A mon retour je devais traverser une partie de la Suisse que des peuples gaulois avaient jadis possédée, je pouvais y trouver l'une ou l'autre race, ou peut-être les deux.

La pente septentrionale du Simplon donne naissance à la vallée du Rhône. Les premiers habitants qu'on rencontre, même au sommet de la montagne, sont des Germains. Ils diffèrent des autres peuples voisins par leur aspect et par leur langue, qui est allemande. Bientôt en avançant dans le Valais la langue change, les traits changent en même temps. Je n'entends plus qu'un dialecte français, et je reconnais partout le même peuple que j'avais vu dans la Savoie avec les mêmes traits et jusqu'au même teint. A mesure que j'approchais de Genève, quelques individus de l'autre type se présentaient parmi cette population. A Genève ils étaient en grand nombre, et tout-à-fait semblables à ceux que j'avais vus dans le nord de l'Italie et à Châlons. Voici donc une population appartenant principalement à deux races, mais parfaitement distinctes et



Digitized by Google

formant, comme je vous l'ai dit ailleurs, un contraste marqué, l'une ayant la tête plus ronde qu'ovale, les traits arrondis, comme je l'expliquerai ailleurs avec détail, et la stature médiocre; l'autre la tête longue, le front large et haut, le nez recourbé, la pointe en bas, et les ailes du nez relevées, le menton fortement prononcé et saillant, la stature élevée. Mais aussi j'eus l'occasion de remarquer ce qui devait aussi résulter de leur présence sur le même sol, toutes les modifications intermédiaires. Je prenais ainsi plaisir à reconnaître dans ces croisements de races les traits qui appartenaient à chacune d'elles, et les dégradations de proportions entre les extrêmes. Je les distinguerai pour le moment par les noms de premier et de second type, suivant l'ordre dans lequel je viens de les désigner. Afin de continuer les mêmes observations sur un nouveau territoire, je me déterminai à passer par la Bresse en me dirigeant sur Mâcon et Châlons. J'espérais lier ainsi, par une chaîne presque continue, la partie de la population qui se rapportait au second type. Sur la grande route, par la Bresse, je trouvai en effet le même mélange quant aux éléments, mais dans des proportions bien différentes : le premier type y dominait au point que je ne voyais pour ainsi dire que des traces de l'autre. Mais près de Mâcon, sur le bord de la rivière, et sur le reste du chemin vers Châlons, par la montagne, celui-ci devenait commun. A Châlons, où heureusement j'arrivai un jour de marché, je me donnai la satisfaction de comparer mes souvenirs avec l'impression actuelle et d'en confirmer la fidélité.

Digitized by Google

Voilà une partie des observations que j'ai faites pendant ce voyage, et qui sont relatives aux peuples dont vous avez tracé l'histoire. J'avais précédemment visité d'autres parties de la France dans une grande étendue; ce que j'ai remarqué alors suppléera à ce qui pouvait me manquer dans cette occasion pour former le parallèle entre les distinctions que vous avez établies et celles que j'ai observées. Vous entrevoyez déjà la conformité qui s'y trouve; mais nous ne pourrons l'admettre qu'après une discussion approfondie. Il en résultera, si je ne me trompe singulièrement, une confirmation aussi forte qu'inattendue des principales bases de votre histoire.

Mais il faut d'abord que je trace les limites de la comparaison pour la Gaule. Comme je n'en ai pas visité les parties les plus méridionales voisines des Pyrénées et de la Méditerranée, où vous placez les Basques et les Ligures, il ne sera pas question de ces peuples.

Dans le reste de la Gaule vous reconnaissez à une époque très-reculée deux grandes familles, différentes entre elles par leur langue, leurs habitudes et leur état social. Elles formaient toute la masse de la population, et, quel qu'ait été leur rapport numérique, l'une et l'autre en faisaient une partie considérable.

Je reconnais dans la population actuelle de l'étendue correspondante de la France deux types prédominants, tellement caractérisés et distincts, qu'il n'est pas possible de les confondre. Si depuis l'époque où vous nous montrez ces deux peuples comme seuls possesseurs du sol, il n'y avait pas eu de mélanges étrangers,

Digitized by Google

on devrait sans hésiter rapporter ces deux types à deux familles gauloises. Mais depuis lors divers peuples ont successivement fait la conquête de la totalité ou de quelques portions du territoire. Comment faire la distinction? Nous avons établi, dans la discussion générale au commencement de cette lettre, un principe qui nous guidera, et dont nous avons déjà fait l'application en passant. Le plus petit nombre ne donne pas son type au plus grand. Or vous connaissez l'extrême disproportion des conquérants établis dans la Gaule relativement à la population gauloise, et cet aperçu nous servira d'abord à confirmer ce premier rapprochement. Des arguments d'une autre nature viendront l'appuyer dans la suite.

De ces deux familles que vous distinguez par les noms de Galls et de Kimris, les premiers devaient être les plus nombreux, puisque vous les présentez comme les plus anciens habitants des Gaules, dont ils occupaient presque toute l'étendue avant l'établissement des Kimris.

De cette première distinction historique entre les deux peuples gaulois, je conclurai que le premier type, qui m'a paru le plus nombreux, appartient aux Galls, et l'autre aux Kimris.

En comparant leur distribution géographique, nous arrivons au même résultat. Vous les représentez comme plus particulièrement groupés en corps de nation dans deux régions diverses : 1° la Gaule orientale, occupée par les Gaulois propres de César, que vous désignez par le nom de Galls ; 2° la Gaule septentrionale, renfermant

Digitized by Google

la Belgique de César et l'Armorique, dont vous réunissez les habitants sous la dénomination générale de Kimris. En considérant d'abord la Gaule orientale d'après votre exposition des faits, il est évident que les Galls devaient y être moins mêlés, puisque les Kimris n'y avaient jamais pénétré par la force des armes. Or c'est en traversant la région de la France qui correspond à la Gaule orientale du nord au midi, c'est-à-dire la Bourgogne, le Lyonnais, le Dauphinois, la Savoie, que j'ai distingué ce type bien caractérisé, auquel nous venons de rapporter le nom de Galls, et si généralement répandu que je n'en avais pas d'abord reconnu d'autre, excepté dans un seul canton. Ce n'est qu'à mon retour que, m'occupant plus spécialement de cet objet, j'ai retrouvé le second type dans d'autres lieux de cette région.

Quoique vous ayez tracé une ligne de démarcation entre les territoires des deux peuples, je m'imagine que vous ne regardez pas la séparation comme tellement absolue qu'il n'y ait jamais eu de mélange. Il y en a eu nécessairement, même d'après vos recherches, puisque vous attribuez la religion des Druides aux Kimris, et vous nous apprenez que les Galls de cette région l'ont adoptée, mais pas exclusivement. Peu importe d'ailleurs que ce mélange ait eu lieu dans une haute antiquité, ou plus tard; il me suffit de savoir qu'ils étaient nombreux et voisins, qu'ils furent réunis ensuite en corps de nation; le laps de temps a dû nécessairement amener des déplacements et des mélanges. Puisque le premier type correspond à la race historique que vous avez désignée sous le nom de Galls, qui

Digitized by Google

sont les Gaulois propres de César, je suivrai votre nomenclature pour que nous puissions mieux nous entendre. Je l'appellerai donc, d'après vous, le type gall. La tête est arrondie de manière à se rapprocher de la forme sphérique; le front est moyen, un peu bombé et fuyant vers les tempes; les yeux sont grands et ouverts; le nez, à partir de la dépression à sa naissance, est à peu près droit, c'est-à-dire qu'il n'a aucune courbure prononcée; l'extrémité en est arrondie, ainsi que le menton; la taille est moyenne. Vous voyez que les traits sont parfaitement en harmonie avec la forme de la tête, et que cette description détaillée est susceptible d'être résumée en peu de mots, comme je l'ai fait plus haut, en disant que *la tête est plus ronde qu'ovale, que les traits sont arrondis* (1), *et la taille moyenne.*

Quant à la région septentrionale de la Gaule, comme siége principal des Kimris, voyez encore la singulière coïncidence. Dans un voyage précédent je parcourus une grande partie du littoral de la Gaule-Belgique de

(1) Vous serez bien aise de savoir jusqu'à quel point cette description s'accorde avec la manière dont M. Desmoulins et M. Bory de Saint-Vincent ont caractérisé les Gaulois en général. Ni l'un ni l'autre n'ont cherché à faire des distinctions parmi ces peuples. Leurs descriptions devraient donc se rapporter au type pur le plus répandu, c'est-à-dire à celui des Galls ou Gaulois propres de César. Or M. Desmoulins dit expressément que la tête est plus ronde qu'ovale, caractère de premier ordre. Sur ce point important il y a conformité parfaite, et sur les autres il ne saurait exister de contradictions, car il n'entre pas dans le détail des traits. M. Bory dit que le front fuit vers les tempes, caractère qui est une conséquence nécessaire de la forme arrondie de la tête. Quoique ces auteurs ne se soient pas attachés à tracer ce type, vous voyez que ce qu'ils disent des formes et des proportions se rapporte à ma description.

Digitized by Google

César, depuis l'embouchure de la Somme jusqu'à celle de la Seine. Eh bien! c'est ici que je distinguai pour la première fois la réunion des traits qui constitue l'autre type, et souvent dans une telle exagération que j'en fus vivement frappé : la tête longue, le front large et élevé, le nez recourbé, la pointe en bas, et les ailes du nez relevées, le menton fortement prononcé et saillant, la stature haute. Comme ce point est fondamental, et le plus intéressant par sa nouveauté et l'étendue de ses applications, il convient de nous y arrêter un peu, afin d'assurer notre marche dans la suite. Bornons-nous pour le moment à la France, en suivant pas à pas le parallèle que nous avons commencé. Il est certain que ce type, que j'ai vu depuis en Bourgogne, ne saurait être celui du peuple étranger qui a laissé son nom à la province, puisqu'il existe dans une grande étendue en Picardie et en Normandie, dont les anciens Bourguignons n'ont jamais approché. D'autre part, il ne peut être celui des Normands-Scandinaves, puisqu'il existe dans la Bourgogne et dans d'autres provinces de la Gaule orientale, où ils ne se sont jamais établis. Ainsi, par la coexistence du même type dans ces deux contrées, les anciens Bourguignons et les Normands s'excluent réciproquement, et nous revenons par une autre voie aux anciens habitants, aux Belges de César, que vous désignez par le nom de Kimris. L'autre race gauloise s'y trouve aussi avec ses traits caractéristiques.

Personne, que je sache, n'a jamais prétendu que les Scandinaves, connus dans le moyen âge sous le nom

Digitized by Google

de Normands, aient détruit ou chassé la population indigène de la Neustrie. Outre les faits que je viens d'exposer, et dont la discussion nous conduit nécessairement à reconnaître les descendants des Gaulois dans les habitants actuels, il est une considération historique qui s'accorde parfaitement avec ce résultat. Les Normands, à peine en possession de la Neustrie et fixés à demeure, adoptent la langue du pays, et la leur disparaît, laissant à peine quelques traces dans la rédaction de leurs lois; ce peuple, d'ailleurs si sévère et même si féroce dans ses expéditions militaires, se montre tout-à-coup dans l'administration des affaires civiles le modèle des peuples du moyen âge. Envahisseurs, ils ravagent; possesseurs, ils conservent et perfectionnent.

J'ignore si une partie de leur postérité subsiste avec leurs caractères physiques; s'il en est ainsi, il en reste probablement très-peu, comme il doit arriver souvent lorsque le peuple conquérant est en très-petit nombre relativement au peuple vaincu. Ce n'est guère que dans les grandes masses, comme nous l'avons exposé en commençant, que nous pouvons espérer de trouver les types anciens, et c'est ce qui nous est arrivé jusqu'ici. Remarquez quels avantages la France nous présente pour le succès de pareilles recherches : sa vaste étendue, sa population, qui dans tous les temps a dû être nombreuse, à cause de la fertilité de son sol et la douceur du climat, moins de mélange avec des peuples étrangers que chez d'autres nations où nous chercherons les mêmes races, enfin, des rensei-

Digitized by Google

gnements historiques plus précis sur la distinction des peuples indigènes. Une seule fois toute la nation gauloise a été engagée dans une lutte violente contre des envahisseurs étrangers, et ceux-ci se proposaient, non la possession exclusive du sol, mais la domination politique. Après la lutte, elle prospéra plus que jamais sous la civilisation romaine. Loin de s'opposer ensuite aux Francs, elle les favorisa, de sorte qu'elle ne perdit pas de sa population et ne reçut qu'un petit accroissement d'une source étrangère. Une pareille réunion de circonstances les plus propres à la conservation des caractères physiques d'un peuple doit inspirer une grande confiance dans les déterminations auxquelles nous sommes parvenus, surtout lorsqu'on se rappelle les précautions prises pour éviter toute erreur dans les caractères tranchants de ces types.

C'est en nous appuyant sur ces bases que nous poursuivrons notre parallèle avec une parfaite sécurité, et sans l'embarras de discuter les titres des divers peuples qui se sont pressés et succédé sur le même sol. Car ces deux races gauloises une fois bien déterminées dans la Gaule par leurs caractères physiques, elles seront faciles à reconnaître dans d'autres pays jadis possédés par leurs ancêtres, si toutefois elles sont encore en assez grand nombre.

Faisons-en de suite l'application à l'Angleterre : le midi de la Grande-Bretagne, dans l'étendue qui correspond à l'Angleterre proprement dite, était, suivant vous, occupé principalement par le même peu-

Digitized by Google

ple qui possédait le nord de la Gaule, et que vous appelez Kimri. Il s'agit maintenant de savoir s'il avait les mêmes caractères physiques. Mais ses descendants n'existeraient plus s'il en fallait croire une opinion répandue en Angleterre. Je n'ai pas besoin de vous rappeler la discussion dans laquelle je suis entré sur ce sujet au commencement de cette lettre; le résultat en est trop conforme aux principes de la nature humaine pour qu'il ne se présente pas de suite à votre esprit. D'ailleurs elle se réduit maintenant à une question de faits fondée sur le témoignage des sens. Or je puis assurer que le même type caractéristique de ce peuple, qui jadis dominait dans le nord de la Gaule, existe en Angleterre, et de plus qu'il est très-répandu sur tout le territoire jadis conquis par les Saxons. Il représente, par conséquent, les anciens Bretons, possesseurs du sol avant la conquête des Saxons, et que vous distinguez par le nom de Kimris. S'il n'est plus question des Bretons dans le territoire occupé par les Saxons, c'est qu'ils n'étaient plus une nation indépendante ni même un peuple ayant une existence civile. Ils étaient donc morts pour l'histoire, surtout de la manière dont on l'écrivait alors; mais ils n'avaient pas péri; ils vivaient encore, et certes dans une proportion où devaient se trouver les restes d'une grande nation, malgré ses désastres. J'ai dit que l'opinion de la destruction et de l'expulsion des Bretons de l'Angleterre proprement dite est une opinion populaire dans le pays. Elle est fondée, à la vérité, sur l'exagération des historiens;

Digitized by Google

mais, pour peu qu'on les lise attentivement, on y trouve l'aveu que les restes de ce peuple furent réduits à une dure servitude. Attachés à la glèbe, ils auront participé à cette émancipation qui, dans le moyen âge, a rendu à la vie politique la masse des peuples de l'Europe occidentale ; émancipation qui fait la gloire de ces temps et le triomphe de la civilisation moderne sur l'ancienne. Recouvrant peu à peu leurs droits sans reprendre leur nom, et s'élevant par les progrès de l'industrie, ils se seront répandus dans tous les rangs de la société. La lenteur de ces progrès et l'obscurité de cette origine perpétuèrent le mépris du vainqueur et la honte du vaincu ; de sorte que tel qui se croit aujourd'hui issu des Saxons ou des Normands est souvent le vrai descendant des Bretons (1).

Pour achever le parallèle, il me reste à parler de la Suisse et du nord de l'Italie. D'après les renseignements historiques, vous regardez les Helvètes comme des Galls ; pour moi, je ne saurais en douter, puisque je reconnais chez les Helvétiens d'aujourd'hui les mêmes caractères qui distinguent cette famille dans la Gaule. Vous ne dites pas qu'ils étaient mêlés de

(1) Nous avons déjà observé que, lorsque deux races habitent le même pays, celle dont la langue prédomine n'est pas toujours la plus nombreuse, surtout lorsqu'il s'agit d'une petite partie de la population qui a conservé un des anciens idiomes dans un coin du territoire. Dans la principauté de Galles, par exemple, où les deux races ont été mêlées, il se peut que le type que nous avons nommé Kimri ne soit pas le plus fréquent, mais au contraire celui des Galls, que vous regardez comme les plus anciens possesseurs de la Grande-Bretagne.

Digitized by Google

Kimris. Il ne m'appartient pas d'assurer qu'ils le furent jadis, mais je puis certifier qu'ils le sont maintenant, et dans une assez grande proportion pour me faire croire qu'ils l'étaient autrefois. Je sais qu'aujourd'hui la Suisse est partagée en deux parties inégales, l'une orientale, où l'on ne parle pour ainsi dire que l'allemand ; l'autre au midi et à l'occident, où l'on ne parle que français, qui est autant la langue du peuple qu'elle l'est en France ; et c'est à bon droit, puisque j'ai reconnu que la population était gauloise à double titre, et par les Galls et par les Kimris.

Sans les discussions précédentes, et les faits que nous sommes parvenus à démêler, comment pourrions-nous reconnaître les Gaulois, dans le nord de l'Italie, parmi les Sicules, les Ligures, les Étrusques, les Venètes, les Romains, les Goths, les Lombards ? Mais nous possédons le fil qui doit nous guider. D'abord, quel qu'ait été l'état antérieur, il est certain, d'après vos recherches et l'accord unanime de tous les historiens, que des peuples gaulois ont prédominé dans le nord de l'Italie entre les Alpes et les Apennins. On les y trouve établis d'une manière permanente après les premières lueurs de l'histoire ; les témoignages les plus authentiques les représentent avec tous les caractères d'une grande nation, depuis ces temps reculés jusqu'à une époque très-avancée de l'histoire romaine. Voilà tout ce qu'il me faut ; je n'ai pas besoin de m'occuper des autres peuples qui s'y sont mêlés depuis, de discuter leur nombre relatif, la nature de leur langue, la durée de leur établissement,

Digitized by Google

il me suffit de savoir que les Gaulois y ont existé en grand nombre. Je connais les traits de leurs compatriotes dans la Gaule transalpine, je les retrouve dans la Gaule cisalpine ; voilà dans sa généralité le premier fait qui nous est commun à l'égard de l'Italie. Mais, puisque vous distinguez les familles, il convient que je les distingue aussi. Dans la Gaule cisalpine, vous reconnaissez, de même que dans la transalpine, des Galls et des Kimris. Or j'ai vu les Kimris non seulement dans les lieux où vous les placez, mais aussi dans d'autres où vous ne les indiquez pas. D'abord, en supposant que dans leurs premiers établissements en Italie les deux familles aient été absolument sans mélange entre elles, fait que l'éloignement et l'obscurité des temps ne permet pas d'assurer, vous les montrez en communauté de guerre contre les Romains, et ces rapports d'alliance et de nécessité ont pu dès lors même opérer des mélanges. La Cispadane, suivant vous, était occupée par les Kimris ; vous les représentez partout comme un peuple excessivement inquiet, faisant toujours des expéditions loitaines et périlleuses. Dès que les Romains ont affaire aux Gaulois d'Italie, vous y distinguez des Kimris. Il devait en être ainsi de prime abord, parce qu'ils étaient, dès l'origine de leur établissement, limitrophes de l'Étrurie ; les Apennins seuls les en séparaient ; faible barrière pour un tel peuple. Ils les avaient probablement franchis plus d'une fois avant d'avoir fait trembler les Romains ; et il est présumable qu'il s'en est établi parmi les Étrusques. Le fait est que je trouve

Digitized by Google

leur type dans le nord de la Toscane, et que l'inspection des monuments me fait voir qu'il y existait dans des temps reculés. Remarquez, d'autre part, que le nord de l'Italie entre les Alpes et les Apennins est une vaste plaine partagée par le Pô. Dans le laps des siècles qui se sont écoulés depuis l'établissement des Kimris, en supposant qu'ils n'aient d'abord occupé que la Cispadane, la guerre, qui opère des bouleversements, et la paix, qui amène une fusion considérable, n'auront-elles pas distribué ce peuple sur une grande étendue de cette plaine? La terreur répandue par l'invasion imminente d'Attila n'a-t-elle pas porté une grande partie de la population à se réfugier dans les îles voisines de l'Adriatique, îles situées à l'embouchure du Pô, siége antique des peuples kimris? Aussi vous devez vous rappeler que j'ai observé leur type, et parmi les portraits des anciens habitants, et dans la population actuelle de Venise.

Il s'en faut de beaucoup que j'aie remarqué le type de l'autre famille avec la même fréquence dans le nord de l'Italie. Il n'y a pas même de comparaison à cet égard. Certes, je ne pouvais tout voir ni tout reconnaître, mais aussi ne dois-je pas omettre de dire ce qui manque à mes observations. Je ne dis pas qu'il n'y soit pas commun, mais seulement que je ne l'ai pas vu assez souvent d'une manière nette et distincte. Il est probablement plus répandu qu'il ne m'a semblé, et j'en juge ainsi d'après une observation singulière que je fis à Milan. Dans la boutique d'un libraire je vis étalé un almanach en une feuille, qu'on appelle

Digitized by Google

*Lunario*, avec une gravure représentant deux personnages un peu grotesques se moquant réciproquement de leurs figures. Or elles étaient les caricatures les plus exactes des types des populations gauloises anciennement établies dans le pays ; les traits caractéristiques étaient précisément ceux qui étaient marqués avec exagération, comme si l'on avait voulu faire ressortir ce qui était essentiellement distinctif; et, pour ne rien laisser à désirer du contraste que les deux types font entre eux, ils sont figurés avec leurs différences de taille, celui qui correspond au Kimri étant d'une haute stature, l'autre, qui représente le Gall, de grandeur moyenne.

Certes, le dessinateur n'a eu en vue ni l'histoire naturelle ni l'antiquité, mais il a tracé en charge des figures qu'il avait souvent devant les yeux, et qui offraient un contraste piquant.

Je remarquerai à cette occasion que lorsque les Romains, dans leurs premières guerres avec ces peuples, parlent de Gaulois d'une stature extraordinaire, il me paraît évident qu'il s'agit de Kimris.

D'abord ils occupaient la Cispadane, et comme les plus voisins ils devaient être les premiers à fondre sur les Romains. La tête du Gaulois gigantesque peinte sur une enseigne dans le Forum, à Rome, était de cette nation (1). Lorsque dans votre histoire les Romains font mention de la taille élevée des Gaulois, ils désignent des peuples que vous avez classés parmi les

(1) Voyez *Histoire des Gaulois*, vol. I, introduction, pag. XLV.

Digitized by Google

Kimris, non à cause de ce caractère dont vous ne faites aucun usage, mais en vous fondant sur toutes les preuves historiques capables d'établir la distinction. Or j'ignorais entièrement ces faits, et cependant de mon côté j'avais reconnu que cette famille gauloise contrastait singulièrement par la taille avec les Galls, qui sont en général de grandeur moyenne. De même que les Romains et les auteurs anciens ont signalé la stature des Gaulois d'Italie, des Belges, des Galates, j'ai remarqué en France, en Angleterre, en Suisse, en Italie, qu'une haute taille accompagne ordinairement le type que d'après vous j'ai désigné du nom de Kimri. Ce caractère physique existait donc dans les temps anciens comme dans les temps modernes, et la coïncidence est d'autant plus remarquable qu'on regarde cette modification du corps comme très-variable. Le fait est non seulement curieux, mais utile, puisqu'il sert à nous expliquer une contradiction apparente entre les récits des anciens historiens et ce que l'on observe ordinairement en France, où la taille est médiocre. On s'est souvent demandé où sont ces Gaulois de haute stature dont parlent les Romains. En rétablissant la distinction que la nature avait établie, mais que l'histoire avait souvent effacée en confondant les deux familles, la contradiction disparaît.

Voilà deux séries de résultats, les vôtres et les miens, qui correspondent d'une manière aussi frappante qu'inattendue. Ils appartiennent à deux sciences différentes; ils proviennent de recherches qui de part et d'au-

Digitized by Google

tre ont été faites d'une manière indépendante; et leur comparaison fait voir entre eux un rapport manifeste. Nous avons donc concouru, chacun de notre côté, au même but ; et cette coïncidence doit fortifier notre conviction d'avoir rencontré la vérité.

Vous avez remarqué dans le cours de mon récit que mes observations ont été faites sans idées préconçues; et ce point pouvait être ici très-important, car un esprit préoccupé, quand il s'agit de ressemblance, est très-susceptible d'illusion. J'avais une sauvegarde contre ce danger; je ne cherchais pas une ressemblance vague, mais précise et essentielle, d'après des formes et des proportions déterminées : or la mesure, quand on sait l'appliquer, est faite pour détruire ou confirmer les opinions.

Les types que j'ai observés parmi les peuples gaulois ne répondent qu'à ceux des familles que vous avez établies d'après des documents historiques; mais comme je n'ai pas visité les pays où vous placez les autres, pour établir des rapports de cette nature entre la physiologie et l'histoire j'aurais trouvé difficilement ailleurs des renseignements nécessaires pour traiter ces questions de la manière dont je les envisage.

Si les observations que j'ai encore à vous communiquer ne touchent plus au sujet que vous avez traité, elles ne laisseront pas, je pense, de vous intéresser, puisqu'elles établissent de nouveaux rapports entre les sciences que nous cultivons. Les peuples dont nous avons parlé jusqu'ici sont répandus sur une grande partie de l'Europe occidentale, qui comprend plus de



Digitized by Google

la moitié de l'Italie, une portion de la Suisse, la France et l'Angleterre.

Ceux dont j'ai maintenant à vous entretenir occupent la partie orientale de l'Europe; ce sont les nations slaves et hongroises. Quoique je n'aie pas visité ces pays, j'ai eu des occasions presque aussi favorables de reconnaître leurs types. Les troupes de l'empereur dans le royaume Lombardo-Vénitien sont presque entièrement composées de Silésiens, de Bohémiens, de Moraves, de Polonais, de Hongrois. Pendant un séjour de plusieurs semaines, je profitai de l'occasion pour étudier ces peuples : M. le baron de Swinburn, commandant de la place, m'accueillit avec beaucoup de politesse et de bienveillance, me donna l'autorisation formelle de visiter tous les quartiers, la liberté d'y faire à ce sujet les observations que je jugerais à propos, de me faire accompagner par un peintre qui pourrait dessiner les portraits des personnes que je désignerais. Cet ordre a été exécuté ponctuellement, et j'ai trouvé toutes les facilités que je pouvais désirer. Je me suis d'abord attaché à observer si chacun de ces peuples présentait une réunion de traits qui les distinguât entre eux. On avait la complaisance de réunir un grand nombre d'individus du même pays et parlant la même langue. Je pouvais ainsi les étudier à mon aise, reconnaître l'ensemble de traits qui prédominait, et comparer de la sorte ces diverses nations. Mais je ne leur trouvai pas une figure nationale distinctive.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que beaucoup d'in-

Digitized by Google

dividus se ressemblaient, quoiqu'ils ne fussent pas du même pays, et je reconnus bientôt le type commun à tous ces peuples. Il est évident que je ne saurais entendre par là que toutes ces populations sont jetées dans le même moule, mais qu'il y a un ensemble de traits caractéristiques qui se reproduit fréquemment dans toutes. Or remarquez que chez elles la langue slave est plus ou moins répandue, modifiée seulement par des différences qui ne constituent pour ainsi dire que des dialectes.

Quoique je ne doutasse pas de cette similitude, reconnue par tous les savants qui se sont occupés de l'analogie des langues, je voulais m'assurer jusqu'à quel point elle avait lieu, en faisant parler ces étrangers entre eux, chacun dans sa langue ; et j'eus la conviction, par mon interprète, qu'ils se comprenaient mutuellement.

Le contour de la tête, vue de face, représente assez bien la figure d'un carré, parce que la hauteur dépasse peu la largeur, que le sommet est sensiblement aplati, et que la direction de la mâchoire est horizontale. Le nez est moins long que la distance de sa base au menton ; il est presque droit à partir de sa dépression à la racine, c'est-à-dire sans courbure décidée ; mais si elle était appréciable, elle serait légèrement concave, de manière que le bout tendrait à se relever ; la partie inférieure est un peu large, et l'extrémité arrondie. Les yeux, un peu enfoncés, sont parfaitement sur la même ligne, et lorsqu'ils ont un caractère particulier, ils sont plus petits que la pro-

Digitized by Google

portion de la tête ne semblerait l'indiquer. Les sourcils, peu fournis, en sont très-rapprochés, surtout à l'angle interne ; ils se dirigent de là souvent obliquement en dehors. La bouche, qui n'est pas saillante, et dont les lèvres ne sont pas épaisses, est beaucoup plus près du nez que du bout du menton. Un caractère singulier qui s'ajoute aux précédents, et qui est très-général, se fait remarquer dans leur peu de barbe, excepté à la lèvre supérieure.

Tel est le type qui se reproduit plus ou moins chez les Polonais, les Silésiens, les Moraves, les Bohémiens et les Hongrois-Slaves. Il est aussi très-commun parmi les Russes. Quoique je n'en aie pas vu dans cette occasion, j'en ai pu juger dans d'autres ; mais surtout je me fie au témoignage d'un seigneur russe, qui a reconnu dans les dessins que je lui ai montrés d'après d'autres peuples slaves les portraits d'une grande partie des paysans russes. Il est sans doute d'autres caractères de tête chez tous ces peuples, et je l'ai bien reconnu par moi-même ; mais il faudrait, pour les déterminer d'après les vues que j'ai exposées, et les considérer dans les rapports qui nous intéressent, être sur les lieux, et y consacrer beaucoup de temps et de soins.

J'ai cependant tiré parti de ces observations pour jeter quelque jour sur un point obscur de l'histoire. L'Allemagne, encore de nos jours, peut être divisée en deux parties sous le rapport des peuples qui l'habitent : l'Allemagne occidentale, occupée par les Germains ; la plus grande partie de l'Allemagne orientale,

Digitized by Google

par les Slaves mêlés de Germains. Aussitôt que l'histoire luit sur ce pays, nous voyons la rivière de l'Elbe séparer les deux peuples. L'Autriche proprement dite, dont tous les habitants ne parlent que l'allemand, se trouve d'une part au-dessous de la Silésie, de la Moravie, de la Bohème ; d'autre part, au-dessus de la Carinthie et de la Carniole. Elle est donc, pour ainsi dire, enclavée dans des pays dont le fond de la population est Slave.

De là il m'a paru probable qu'elle avait été anciennement occupée par des peuples slaves, soit purs, soit mêlés à d'autres, avant la conquête par les Allemands. Car partout ailleurs, dans cette partie orientale, on voit que les Germains ont étendu leur domination sur des peuples étrangers. N'est-il donc pas présumable que les Germains, en se mêlant aux Slaves sur le territoire de l'Autriche proprement dite, en auront effacé la langue comme ils ont fait disparaître dans le nord celle des Borusses, avec cette différence que les monuments de cette langue n'y ont pas péri ?

J'étais curieux de savoir si ma conjecture trouverait un appui dans l'examen des types des Autrichiens. Il y en avait heureusement qui formaient le corps des canonniers. Je demandai à voir des natifs de Vienne et des environs, provenant de famille allemande de père en fils, autant qu'on pouvait le savoir. On eut la complaisance de les réunir, et je reconnus d'abord qu'il y avait parmi eux deux types bien prononcés, l'un véritablement slave, l'autre germain. La forme de la tête suffisait pour les distinguer. Quant aux Au-

Digitized by Google

trichiens, qui présentaient les caractères slaves sans mélange, ils ressemblaient parfaitement aux portraits que j'avais fait dessiner d'après les Slaves des autres nations.

Parmi les peuples slaves, j'ai déjà rangé une partie de la population de la Hongrie. En tant que j'ai pu le constater, il m'a paru qu'une large bande de ce territoire, qui règne sur presque toute la circonférence et s'étend plus ou moins dans l'intérieur, est occupée par des Slaves, c'est-à-dire par un peuple qui a le type que j'ai décrit et qui parle un dialecte slave. Le centre est principalement habité par une nation dont la langue est tout-à-fait différente, qu'elle appelle madgiar, et que nous désignons par le nom de hongrois.

Si cette distribution est exacte, il résulterait de là, sans consulter l'histoire, qu'un peuple étranger est venu s'établir parmi des Slaves. Nous savons qu'avant les irruptions des barbares, il y avait dans ces contrées des Daces, etc.; mais qui étaient-ils? on l'ignore; et pourquoi ne seraient-ils pas de cette race qu'on trouve encore dans le pays, et qui couvre la moitié de l'Europe? Je ne le demande qu'en passant, sans discuter la question, sans examen ultérieur.

Mais quelle est cette nation ou cette réunion de peuples qui occupe principalement le milieu de la Hongrie, qui s'appelle Madgiars, et que nous nommons Hongrois?

Quant à moi, que cette question regarde sous le rapport du type, je m'en suis particulièrement oc-

Digitized by Google

cupé, et je suis arrivé sur ce point à des résultats qui m'ont beaucoup intéressé. Je vous dirai d'abord qu'une grande partie de la population qui passe pour madgiare, ou les descendants des anciens Hongrois, est de race slave. J'ai fait mes observations sur ceux dont le hongrois était la langue maternelle, et j'en ai trouvé beaucoup qui, tout en paraissant Hongrois ou Madgiars par la parole, étaient réellement d'origine slave par les traits. Les anciens Madgiars ne parlaient certainement pas le slave, et je ferai voir qu'ils n'en avaient pas les traits.

Autre preuve en faveur de l'opinion émise plus haut que des peuples slaves possédaient anciennement le pays. Ces Slaves mêlés aux Hongrois en auront adopté la langue ; une partie des Hongrois, par des croisements disproportionnés, suivant les principes que nous avons exposés plus haut, aura perdu son type. Ces Hongrois par leur ascendant politique ont perpétué leur langue ; ces Slaves par la prédominance de leur nombre ont perpétué leurs traits.

J'ai long-temps cherché en vain parmi ces troupes un ensemble de caractères physiques différents de ceux que j'avais observés jusqu'ici, et qui pût se rapporter soit aux anciens Hongrois, soit à quelque autre peuple dont l'histoire nous apprend l'établissement dans le pays. Je me rappelai enfin ce que j'avais vu ailleurs, et ce que j'avais appris d'un savant italien à Milan, qui avait voyagé dans toute la Hongrie. Il avait vu, dans le centre, des Hongrois de petite taille et d'une figure particulière, qu'il regardait comme les

Digitized by Google

descendants des anciens conquérants, soit Huns, soit Madgiars. A Venise, lorsque je visitai les bagnes, on me montra des Hongrois parmi lesquels il y en avait un au-dessous de la taille moyenne, dont l'aspect me fit une vive impression. Je ne pus m'empêcher de m'écrier : Voilà un Hun! Vous me pardonnerez cette exclamation précoce; vous verrez qu'elle n'était pas sans fondement. Ces souvenirs me mirent sur la voie.

Après avoir fait au château de Milan les observations dont je vous ai rendu compte, comme je n'y avais guère vu que des grenadiers ou des soldats de cette stature, je demandai s'il n'y avait pas quelques Hongrois de petite taille. On m'en fit venir un, le seul qu'il y eût; et je reconnus avec une vive satisfaction qu'il avait le même caractère de tête qui m'avait frappé à Venise, moins prononcé à la vérité, mais tel qu'il n'y avait pas à s'y méprendre. On m'indiqua alors la caserne de Saint-François, où je trouverais un assez grand nombre de Hongrois de la taille que je cherchais. Je m'y rendis aussitôt, et l'on eut la bonté de les réunir. L'occasion était favorable pour juger de la fréquence du type. Mon attente ne fut pas déçue, et je vis avec plaisir que le même caractère, plus ou moins pur ou altéré, régnait parmi eux. J'en choisis un, des environs de Debrezem, qui offrait les mêmes formes et proportions que j'avais observées à Venise. Pendant que le peintre était en train, un sous-officier vint demander le soldat. L'ordre me parut extraordinaire; et ayant réussi à la fin à m'en faire expliquer le motif, je trouvai qu'il avait une

Digitized by Google

apparence de raison. On me reprochait d'avoir choisi, pour donner une idée de la figure des Hongrois, l'individu le plus laid et celui qu'on regardait comme une espèce de monstre. Il est vrai qu'il n'était pas beau ; mais il présentait un type pur, et je ne pouvais le laisser échapper. Heureusement j'avais les moyens de me justifier. J'envoyai aux officiers plusieurs portraits de beaux Hongrois que j'avais fait dessiner au château, avec l'indication de leurs noms et du lieu de leur naissance ; j'ajoutai que j'avais choisi celui-ci, parce que je reconnaissais en lui un descendant d'un ancien peuple qui s'était établi parmi eux. Cette raison plut et sembla bonne ; elle l'était en effet, et j'obtins la permission d'achever le portrait.

Vous jugerez, Monsieur, par la description du type, s'il a un caractère prononcé, et s'il n'est pas de nature à laisser de fortes traces, soit dans ses déviations naturelles, soit dans les mélanges par croisement de race.

La tête est assez ronde, le front peu développé, bas et fuyant ; les yeux placés obliquement, de manière que l'angle externe est relevé ; le nez assez court et épaté ; la bouche saillante, et les lèvres épaisses ; le cou très-fort, en sorte que le derrière de la tête paraît aplati en formant presqu'une ligne droite avec la nuque ; la barbe faible et rare, et la taille petite. Vous concevez maintenant que l'exclamation qui m'échappa, quand je vis une pareille figure pour la première fois à Venise, était en partie justifiée par les

Digitized by Google

souvenirs que la laideur de la personne et le nom de la patrie devaient me rappeler.

Cette raison, sans doute, ne suffit pas pour établir l'identité de ce type avec celui des Huns ; mais j'en ai de si fortes, qu'elles ne sauraient laisser le moindre doute. Le portrait que je vous ai tracé est d'après nature ; je n'ai puisé aucun trait dans les livres ; je ne les avais pas même consultés à cette époque. Comparons maintenant avec cette description celles que les anciens nous ont données des Huns, et que M. Desmoulins a pris la peine de réunir.

Voici le portrait d'Attila par Priscus : *Sa taille était courte*, sa poitrine large, sa tête démesurément grande, ses yeux petits, *avec la barbe rare*, le *nez épaté*, le teint noir.

Nous voyons dans Ammien-Marcelin un trait de plus : les Huns vieillissent imberbes ; tous ont les membres épais et robustes, le *cou gros*. La description que Jornandès a faite de ce peuple est presque complète. Les Huns sont *laids*, noirs, *petits;* leurs *yeux* sont petits et *de travers ;* leur *nez écrasé ;* leur *visage sans barbe* ressemble à une tourte difforme (1).

Voilà des descriptions détaillées et précises, qui toutes d'ailleurs s'accordent parfaitement. Comparez-les maintenant avec celle que j'ai donnée d'un des types actuellement existants en Hongrie. Elles pourront être subtituées à la peinture des Huns par les

(1) Cette comparaison bizarre a évidemment rapport au contour, qui n'est pas régulièrement arrondi.

Digitized by Google

anciens historiens ; et la manière dont ils les représentent servirait à nous retracer, à quelques nuances près, une race particulière en Hongrie. Je n'ai pas parlé de leur teint, parce qu'il ne m'a point paru caractéristique, et que les nuances de couleurs, souvent fugaces, se perpétuent difficilement, comme je l'ai indiqué plus haut (1).

Il est donc certain que les anciens Huns avaient essentiellement le même type que les Hongrois que j'ai décrits ; et à moins qu'un autre peuple, ayant les mêmes caractères physiques, ne soit venu s'établir depuis dans le pays, il suit des faits précédents qu'une partie de la population actuelle de la Hongrie est dérivée des Huns.

A l'établissement des Huns, qui eut lieu au cinquième siècle, succéda celui des Madgiars dans le neuvième ; et, pour juger si ces deux peuples avaient les mêmes caractères physiques, il faut avoir recours aux principes que nous avons établis dans la discussion générale au commencement de cette lettre.

Il faut donc savoir jusqu'à quel point le type hun, que nous venons de décrire, règne dans la population actuelle de la Hongrie qui parle la langue madgiare. Mes observations personnelles prouvent qu'il y existe, et m'ont fait présumer qu'il y est très-répandu ; je ne

(1) Les Huns étaient d'un brun foncé, ou d'un jaune enfumé, car c'est ainsi qu'il faut entendre ce qu'on dit de leur teint. Quant à la grosse tête d'Attila, ce trait peut être individuel. Le Hongrois que j'ai vu à Venise avait la tête un peu forte pour sa taille, mais j'ignore si ce caractère est assez général pour faire partie du type.

Digitized by Google

dis pas dans sa pureté, mais plus ou moins altéré ; de manière cependant que les traces en soient très-visibles dans les mélanges. Le témoignage de deux naturalistes distingués m'en donne l'assurance. En passant par Genève, je montrai ma collection de portraits à M. Decandolle, qui s'intéresse beaucoup à cette branche d'histoire naturelle, et qui s'en est toujours occupé dans ses voyages. Après avoir parcouru les dessins qui représentaient les peuples slaves, aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur la figure du petit Hongrois qui m'avait servi de type, il la reconnut et m'apprit qu'elle était commune dans le pays. M. Beudan, comme vous savez, a fait un voyage minéralogique dans la Hongrie, et a porté son attention sur une foule d'autres objets, parmi lesquels il n'a pas négligé la considération des races ; il a aussi reconnu le type que je lui ai montré comme caractéristique des Hongrois propres ou Madgiars. Il ne me fit qu'une observation relativement à la courbure supérieure de la tête, qu'il trouvait trop surbaissée, mais qui n'affecte nullement les caractères essentiels.

Ce type, soit pur, soit altéré, est donc trop répandu pour qu'on l'attribue uniquement aux Huns, d'après les principes que nous avons posés précédemment. Car, quelque nombreux qu'ils aient été d'abord, comme ensuite ils ont inondé l'Europe, s'ils en ont été le fléau, ils ont eux-mêmes beaucoup souffert ; et la chute de leur empire en Hongrie, peu après la mort d'Attila, n'a pas manqué de réduire encore beaucoup leur nombre. On les a même dits exterminés à cette époque ;

Digitized by Google

mais nous savons en général à quoi nous en tenir sur ces exterminations. Il faut donc que leur type ait été perpétué et étendu par les Madgiars au neuvième siècle.

Continuons à puiser à la même source pour y chercher de nouveaux rapports qui nous dévoilent leur origine.

La vive impression que fit sur les nations envahies la figure des Huns ne provenait pas uniquement de son étrange laideur, mais aussi de ce qu'elle était tout-à-fait étrangère à l'Europe, et même aux peuples alors connus de l'Asie. Il n'est donc pas étonnant que des traits aussi fortement prononcés et distinctifs aient été dépeints par les historiens du temps avec la même précision que l'auraient fait des naturalistes modernes. Vous avez été frappé de l'exacte ressemblance du portrait qu'ils ont tracé de ces peuples anciens avec la description que je vous ai donnée d'une partie de la population actuelle de la Hongrie : mais la ressemblance ne se borne pas là ; elle s'étend à d'autres nations très-éloignées et n'est pas moins parfaite.

Vous l'aurez déjà reconnu, quoique vous ne vous occupiez pas spécialement de ces questions. Car qui peut ignorer ce caractère de tête qui appartient à une grande partie du genre humain et qu'on a désigné par le nom de type mongol? L'identité est évidente, et, pour être sentie, n'exige point le tact d'un naturaliste. Je n'ai donc pas besoin d'invoquer le grand nom de Pallas, qui a reconnu, dans la description des Huns par les anciens, les caractères de la race mon-

Digitized by Google

gole, ni de vous citer M. Desmoulins, qui en faisant la même comparaison a jugé de même.

La similitude établie, il faut en tirer parti; et voici d'après quels nouveaux faits et quelles considérations nouvelles.

Vous savez que le type mongol n'appartient pas seulement à la nation de ce nom, mais à une foule d'autres de l'orient de l'Asie. Il y est tellement répandu, que, d'après tous les renseignements que j'ai pu me procurer, il règne dans presque toute la moitié orientale de cette partie du monde. Si vous coupez l'Asie par une ligne verticale qui passe entre les deux péninsules indiennes à l'embouchure du Gange, vous la partagerez en deux parties presque égales; et ces deux moitiés ne contrastent pas plus par leur position que par la configuration des peuples qui les habitent. La moitié orientale présente presque partout une empreinte commune dans la rondeur plus ou moins marquée de la tête, dans le front peu développé et fuyant, le nez épaté, les pommettes saillantes, la bouche un peu avancée, les lèvres assez épaisses, le menton peu fourni de poil, et la taille moyenne ou petite (1).

L'autre moitié, dans sa grande généralité, offre un ensemble de traits qui leur donne un air de famille avec les habitants de l'Europe; ce qui me dispense de les dépeindre.

(1) Pour avoir des caractères communs, tous ces peuples, qui forment ainsi une grande famille, n'en seraient pas moins susceptibles d'être subdivisés en groupes distincts. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce type général n'est pas le seul qu'on observe dans l'Asie orientale.

Digitized by Google

Dans cette division des contrées et des peuples de l'Asie, je ne prétends pas que la ligne imaginaire que nous avons tracée sépare complètement ces deux grandes familles du genre humain. En la dépassant à l'occident, nous trouvons de proche en proche quelques peuples absolument semblables à ceux qui habitent la moitié orientale; et nous en trouvons de pareils à mesure que nous avançons jusqu'aux limites de l'Asie et au-delà. Mais leur nombre est si petit relativement à la masse de la population si différente qui les entoure, ils ressemblent si parfaitement aux habitants de l'est, ils forment une chaîne si peu interrompue avec cette vaste région, que dans notre esprit nous les y rapportons comme à leur berceau. Cette induction, tirée de l'histoire naturelle, est complètement confirmée par les récits historiques et la comparaison des langues, qui font remonter à la même source tous les peuples à figure mongole répandus dans l'Asie occidentale, et au-delà dans les parties limitrophes de l'Europe. Il y a donc certitude que toutes ces irradiations dans l'Asie occidentale et la Russie partent du même foyer. Maintenant que dirons-nous en faisant un pas de plus, et en voyant les mêmes traits généraux chez une partie des habitants de la Hongrie? Cette similitude, d'après l'analogie des faits précédents, ne suffit-elle pas pour leur attribuer la même origine, sans consulter ni leur langue, ni leurs traditions, ni l'histoire? Ce genre d'induction ne peut aller au-delà; il ne saurait nous faire découvrir ni la date de l'émigration de leurs

Digitized by Google

ancêtres, ni les régions qu'ils ont habitées ou parcourues, ni les vicissitudes de leur sort avant leur établissement dans la Hongrie. D'autres sciences pourront seules nous l'apprendre.

Le fond de leur langue, d'après les savants versés dans la linguistique, est finnois; mais le caractère physique des véritables Finnois n'est pas le même : et quand il le serait, n'aurions-nous pas toujours les mêmes raisons pour les rapporter à la même origine éloignée ?

Les comparaisons respectives des traits et des idiomes donnent à la vérité des indications différentes, mais non pas contradictoires. Si la première nous apprend que les ancêtres d'une partie de la population actuelle de la Hongrie sont primitivement venus de l'Asie orientale, la seconde nous démontre qu'ils ont eu des rapports intimes avec les peuples finnois, dont ils ont adopté la langue avant de se fixer en Hongrie.

L'histoire répand-elle quelque lueur sur cette origine et sur ces rapports subséquents? Il n'en serait rien, qu'il faudrait encore les adopter; mais, vous le savez, elle s'est occupée de cette grande question, et par ses propres lumières elle découvre la même origine et les mêmes communications. L'entreprise était difficile et hasardeuse. De Guignes, traitant des peuples de l'Asie orientale, nous montre les Hioung-nou dans leur siége primitif, durant leurs progrès et leur décadence, les suit dans leurs émigrations et leurs rapports avec les peuples finnois, et les reconnaît dans les Huns qui viennent fondre sur la Hongrie.

Digitized by Google

Voilà donc l'histoire qui de son côté nous indique les régions orientales de l'Asie comme le berceau d'un peuple qui s'est établi dans la Hongrie, et les Finnois comme ayant eu des relations intimes avec ses ancêtres. Ainsi elle s'accorde d'une part avec les données de la physiologie quant à leur origine, et avec le résultat de la comparaison des langues quant à leurs relations avec les Finnois.

Si l'histoire, en s'appuyant sur les documents qui lui sont propres, procédait toujours avec certitude dans la recherche de l'origine et de la filiation des peuples, il serait inutile d'avoir recours à d'autres sciences pour l'éclairer. Mais elle ne saurait toujours remonter si haut sans risquer souvent de s'égarer; et si des preuves nouvelles, puisées à des sources étrangères, ne venaient pas fortifier ses conclusions, elles demeureraient souvent douteuses. Les recherches de De Guignes relatives aux Huns sont de cette nature. D'abord elles avaient été adoptées avec confiance; puis, à mesure que la critique historique s'est perfectionnée, elles ont paru incertaines. M. Abel Rémusat, dont l'autorité est du plus grand poids, s'exprime ainsi à l'égard de l'opinion de De Guignes: « On peut assurément la soutenir; mais elle est sujette à d'assez grandes difficultés, et la matière demande de nouveaux éclaircissements (1). »

C'est précisément ce qui donne de l'intérêt à nos recherches. Si De Guignes, partant de la Tartarie

(1) Recherches sur les langues tartares, t. I, p. 258, note 3.



Digitized by Google

orientale, croit toujours reconnaître un même peuple dans ses courses lointaines et ses communications avec les Finnois, et le suit jusque dans la Hongrie; d'autre part, en observant une partie de la population actuelle de la Hongrie, qui parle une langue finnoise, je reconnais, d'après les caractères distinctifs et prononcés de la race, que leurs ancêtres étaient originaires de l'Asie orientale.

Mais je vais plus loin; je trouve que ce type est trop répandu pour l'attribuer uniquement aux descendants des Huns, et qu'il devait leur être commun avec les anciens Madgiars, peuple qui parle une langue finnoise et s'est fixé en Hongrie quatre siècles plus tard. J'établis ainsi une filiation entre les Huns et les Madgiars.

Or, suivant les traditions des Madgiars, leur chef Arpad, qui les conduisit en Hongrie, descendait d'Attila. Ainsi la tradition se trouve confirmée par des considérations tirées des caractères physiques. Ajoutons que les époques où ces deux princes ont vécu sont si rapprochées, que la tradition considérée en elle-même ne peut guère manquer d'être vraie.

Quant au type finnois proprement dit, il est probable qu'il existe aussi dans la même population; mais ce type n'a pas encore été bien dépeint et je n'ai pas eu l'occasion de le reconnaître.

La comparaison des langues pour parvenir à leur classification a donné naissance, dans ces derniers temps, à une science que les Allemands ont fondée, et qu'ils ont nommée *linguistique*. Vous en connaissez

Digitized by Google

l'importance pour la solution d'une foule de questions historiques, et vous vous en êtes servi avec avantage. Le physiologiste doit s'y intéresser aussi, parce qu'elle lui présente de grands problèmes à méditer, et qu'elle lui sert de guide dans la recherche de la filiation des peuples ; et quoique la filiation des langues ne coïncide pas toujours avec la similitude des races, elles s'accordent souvent et dans une grande étendue.

Dans la comparaison des langues on considère presque exclusivement le matériel des mots, dont la réunion forme le vocabulaire ; la manière de les employer, objet de la grammaire ; et le génie des langues, expression qui indique des rapports trop vagues et trop peu approfondis pour que j'entreprenne de les définir.

La prononciation n'a pas été entièrement négligée, mais on ne s'en est pas assez occupé. Comme elle est à quelques égards du domaine de la physiologie, elle pouvait me fournir des considérations liées à mon sujet. Aussi ne l'ai-je pas perdue de vue dans l'étude des peuples ; et j'ai été conduit par là à des remarques qui ne sont peut-être pas sans intérêt.

Parlons de ce qui est bien connu. Un homme fait peut parvenir à parler correctement une langue étrangère, mais il ne réussira pas de même à la prononcer. Il n'emploiera que les mots du pays ; il se conformera à la grammaire, et, qui plus est, à l'usage ; enfin son style sera pur ; mais il ne reproduira pas la pureté des sons. Indigène par la phrase, il paraîtra étranger par

Digitized by Google

l'accent. Tout en se servant des mots et des tournures d'une autre langue, il conservera quelque chose de l'intonation de la sienne, soit en élevant la voix sur une syllabe plutôt que sur une autre, soit en substituant à des sons dont il n'a pas l'habitude ou difficiles à imiter ceux qui lui sont familiers. Ainsi, voulût-il renoncer à sa langue maternelle, ne la parler jamais et même l'oublier, il en conserverait presque toujours des traces ineffaçables dans les inflexions de sa voix; et ce caractère indélébile servirait à trahir son origine s'il voulait la cacher; en sorte que de tous les moyens de reconnaître un étranger, c'est le plus universelet le plus sûr. A ne considérer qu'un homme en particulier, nous voyons que quelque chose de l'accent et de la prononciation survit aux mots et aux locutions de sa langue. En sera-t-il de même d'une nation? A plus forte raison. L'individu peut multiplier à l'infini ses rapports avec ceux dont il veut apprendre l'idiome et se former à l'imitation des sons; mais non pas tout un peuple.

Des étrangers, ordinairement en petit nombre, lui imposent une langue nouvelle, et les communications directes sont trop rares pour qu'il l'apprenne et la transmette entière et parfaite. Elle est mutilée dans les mots, dans les liaisons, dans la prononciation. Sous ce dernier rapport le peuple fait, en adoptant une langue étrangère et vivante, à peu près ce que nous faisons en parlant ou en lisant une langue morte; chacun la prononce à sa manière, et nous sommes alors par la voix aussi complètement Anglais, Français,

Digitized by Google

Allemands, Italiens ou Espagnols, que si nous parlions notre langue maternelle.

Le peuple qui aura changé de langue transmettra donc en partie à ses descendants son accent et sa prononciation primitive; et quoique tout s'altère à la longue, nous ne voyons pas de raison pour qu'il n'en subsiste pas de traces évidentes dans le nouvel idiome pendant des siècles. Ces traces ne sont pas les mêmes partout chez le même peuple; mais partout où il en subsiste elles servent à nous indiquer la même origine.

Je dois au célèbre Mezzofante, que j'ai eu l'occasion de voir à Bologne, un exemple de ce que j'avance, et je me plais à le rappeler ici à plus d'un titre. Vous y verrez d'ailleurs une singulière confirmation de ce que j'ai déduit de sources bien différentes touchant les Bretons d'Angleterre.

S'il est quelque caractère qui distingue l'anglais des autres langues modernes de l'Europe, c'est l'extrême irrégularité de sa prononciation. Ailleurs, quand on peut prononcer les sons fondamentaux, on parvient, à l'aide de quelques règles, à tout prononcer assez correctement, même sans y rien comprendre. En anglais, on ne sait prononcer que quand on sait la langue.

Mezzofante, en me parlant du gallois, y rapporta l'origine de ce caractère particulier de la langue anglaise. Je n'avais pas besoin de lui demander par quelle filière : je savais comme lui que les Anglais ne l'avaient pu emprunter aux Gallois, et que les Bretons, avant

Digitized by Google

l'invasion des Saxons, parlaient la même langue. Ainsi il m'a donné de lui-même, et sans que je la cherchasse, une nouvelle preuve tout-à-fait indépendante des raisons qui m'avaient déjà persuadé que les Bretons n'avaient pas cessé d'exister en Angleterre malgré la conquête des Saxons.

On les avait crus éteints depuis tant de siècles, et il reconnaît leurs descendants pour ainsi dire au son de la voix ; je les ai reconnus à leurs traits ; que manquerait-il à leur identité ?

Il est à regretter que cet homme, qui surpasse tous les autres par sa prodigieuse connaissance des langues, se borne à montrer son savoir et cache sa science. Ce n'est pas à son étonnante mémoire et à une aptitude, pour ainsi dire innée, pour retenir les mots et leur combinaison, qu'il doit la facilité avec laquelle il se rend maître de tous ces idiomes, mais à un esprit éminemment analytique, qui pénètre promptement leur génie et se les approprie. Je tiens de lui qu'il les apprend en étudiant l'esprit plus que la lettre. Que savons-nous du génie des langues ? Presque rien. Mais s'il communiquait au monde le fruit de ses observations, on verrait naître une science nouvelle.

Nous voyons, d'après cette autorité respectable, quelle influence peut exercer sur la prononciation actuelle une langue anciennement éteinte, et que ses modulations, qui semblent si périssables et si fugaces, ont une durée et une fixité que n'ont pas toujours les monuments les plus solides.

Les observations que j'ai eu occasion de faire sur

Digitized by Google

les dialectes de l'Italie vous fourniront un autre exemple.

Le génois (1), le piémontais, le milanais, le brescian sont des dialectes parlés dans le nord de l'Italie sur les lieux mêmes occupés jadis par les Gaulois; mais ces idiomes, quelques différences qu'il y ait entre eux, ont des caractères communs qui les font contraster surtout avec les dialectes du Midi. N'attribuerons-nous pas d'abord ce qu'ils ont ainsi de commun et de caractéristique à ce qui leur est resté de leur langue primitive? Sans remonter à cette source, nous pouvons nous en assurer par une voie plus facile.

Les Gaulois établis des deux côtés des Alpes, en renonçant à leur langue pour adopter le latin, ont dû le modifier plus ou moins de la même manière, d'après les mêmes dispositions naturelles ou acquises, conformément au principe que nous avons établi.

Nous allons les comparer de part et d'autre, d'abord sous le rapport de l'accent, caractère tellement important pour celui qui sait l'apprécier, qu'on dénature singulièrement une langue quand onen change l'accentuation.

Les Français, du moins les Parisiens, prétendent qu'ils n'ont pas d'accent, c'est-à-dire qu'ils n'élèvent pas le ton de la voix plutôt sur une syllabe que sur une autre; car nous n'employons pas ici ce terme dans le sens vague, qu'on lui donne trop souvent, de pro-

(1) Comme, suivant vous, les Gaulois étaient mêlés aux Ligures, je range ici leurs descendants les Génois.

Digitized by Google

nonciation; mais ils ont un véritable accent; seulement il est de bon ton de ne le pas faire trop sentir. Il est en général placé sur la dernière syllabe; les gens du peuple élèvent alors le ton d'une manière très-marquée, et surtout les habitants de la campagne dans presque toute la France. Les vrais Italiens, au contraire, rejettent l'accent sur la pénultième; et la voyelle finale représente ainsi les désinences variables du latin. Les Français, terminant leurs mots là où ils placent l'accent, les ont plus raccourcis; et telle est la tendance de la langue, même dans les paroles où une syllabe finale suit l'accent; car elle est plutôt figurée que prononcée, et c'est à juste titre qu'on l'a appelée muette.

Si les Gaulois transalpins ont donné ce caractère à leur dialecte latin, il en est de même de leurs compatriotes cisalpins, qui l'ont porté peut-être plus loin. La manière dont ils abrégent les mots latins, en mettant l'accent sur la dernière syllabe, faisait mon désespoir en entrant en Italie par le Piémont. Les mots qui d'ailleurs m'étaient très-familiers y sont tellement tronqués, qu'ils disparaissaient sans me laisser le temps de les reconnaître.

Comme l'accent est de toutes les modifications d'une langue celle qu'en général on remarque le moins malgré son importance, nous passerons à d'autres qui présentent des rapports plus manifestes pour tout le monde. Il y a plusieurs sons dans le français qui le distinguent spécialement du véritable italien. De ce nombre est l'*u* français. Vous savez la difficulté que

Digitized by Google

les Italiens du midi ont à le prononcer; c'est qu'il n'existe pas dans leur langue. Il pourrait servir à les faire reconnaître comme jadis le *shiboleth* des Juifs pour distinguer les étrangers. Eh bien! cette prononciation de la Gaule transalpine se reproduit dans la Gaule cisalpine, depuis les Alpes occidentales jusqu'au Mincio, dans les dialectes génois, piémontais, milanais, brescian, etc. Il y a plus; ils ont aussi le son français *eu* représenté par les mêmes lettres, son plus difficile encore pour un Italien que l'*u*. Il est très-commun dans ces idiomes; et il arrive souvent que les mots où il se trouve sont d'ailleurs modifiés de la même manière, comme *feu*, *peu*, *neuf*, etc. Certes, si l'on ne pensait pas à l'origine de ces peuples, on pourrait dire qu'ils ont emprunté les mots et les sons. Mais pourquoi les emprunter s'ils étaient aussi Gaulois? En adoptant le latin, les Gaulois en-deçà et au-delà des Alpes l'ont modifié d'après des dispositions communes, ou, si l'on veut, d'après les mêmes principes.

Une autre particularité de la prononciation française, au moins à l'égard de l'italien, se trouve dans la variété et la fréquence des sons qu'on a appelés voyelles nasales. Les Italiens qui habitent au-dessous des Apennins n'en ont pas. Elles abondent en français; et par analogie nous pouvons nous attendre à les retrouver dans les dialectes de la Gaule cisalpine; elles y sont en effet très-communes.

Les faits que je viens de rapporter ne sont pas les seuls que j'aie recueillis; mais comme ils suffisent

Digitized by Google

pour établir la vérité générale, je n'ai pas besoin de citer les autres.

Je ne puis quitter l'Italie sans vous parler d'une peuplade dont on prétend que les ancêtres ont joué un grand rôle dans l'histoire, et qui vous intéressent particulièrement. Dans les montagnes du Vicentin et du Véronais se trouve une population étrangère. On la regarde comme un reste des Cimbres vaincus par Marius : on l'appelle même de ce nom, ou de celui d'habitants des sept ou des treize communes, suivant la province où elles sont situées. Sous tous les rapports je devais être curieux de les connaître; je me proposai de les visiter, si je le pouvais, ou du moins de me procurer à leur égard tous les renseignements les plus exacts. On dit qu'un prince de Danemarck les a été voir et qu'il les a reconnus pour ses compatriotes. Si réellement ils parlent un dialecte danois et qu'ils soient les descendants des Cimbres de Marius, leur affinité avec les Gaulois que vous appelez Kimris ne pourrait guère subsister; à moins de supposer que déjà du temps de Marius ils avaient changé de langue; et cette supposition, je pense, ne vous conviendrait pas. Avant d'approcher des cantons qu'ils habitent, je m'étais déjà convaincu qu'ils ne pouvaient, même dans cette hypothèse, provenir de la Chersonèse Cimbrique. A Bologne, Mezzofante m'avait fait voir un échantillon de leur langue, l'Oraison dominicale : cet idiome, loin d'être danois, est de l'allemand tellement facile et intelligible, qu'il n'y avait pas un mot que je ne comprisse de suite. Lorsque j'arrivai à Vicence et

Digitized by Google

ensuite à Vérone, la saison n'était nullement favorable à un voyage dans les montagnes. Les glaces, les neiges et les mauvais chemins me l'interdisaient. Le jeune comte Orti de Vérone eut la bonté d'y suppléer en partie, en me faisant chercher dans la ville quelques-uns de ces montagnards qui y viennent fréquemment. J'eus donc la satisfaction de les voir et de les entendre parler; mais si je ne pouvais me permettre de tirer aucune conclusion des traits de leur figure à cause du petit nombre d'individus, je pouvais au moins juger de la nature de leur langue.

Je parlais à l'un d'eux en allemand; il me répondait dans sa langue, et nous nous comprenions parfaitement. Je m'assurai ainsi que leur idiome est de l'allemand, et qu'il n'appartient nullement aux dialectes scandinaves.

Il suffisait donc des considérations tirées de la comparaison des langues pour me convaincre que ces montagnards n'étaient pas un reste des Cimbres de Marius. J'ignorais alors les recherches historiques que le comte Giovanelli venait de publier sur ces prétendus Cimbres. Le comte Orti eut la bonté de me les communiquer, et le docteur Labus dans la suite m'en procura un exemplaire (1). Le comte Giovanelli, conduit par des raisons semblables à celles que je viens d'exposer, et par d'autres que je supprime, chercha, dans les auteurs qui ont écrit à l'époque de la déca-

(1) Dell' origine dei sette e tredici comuni e d'altre popolazioni alemanne abitanti fra l'Adige e la Brenta nel Trentino nel Veronese e nel Vicentino. Memoria del C. Benedetto Giovanelli. Trento, 1828.

Digitized by Google

dence ou de la chute de l'empire romain, les traces d'un peuple allemand qui se serait établi dans ces régions avant l'invasion des Lombards.

Il y trouva des documents authentiques et précis qui font connaître l'événement et en constatent l'époque, les circonstances et la cause. Ennodius, dans son panégyrique de Théodoric, roi des Ostrogoths, en Italie, lui adresse ces paroles (1) :

« Tu as reçu les Allemands dans les confins de » l'Italie et tu les y as fixés sans porter préjudice aux » Romains propriétaires du sol. Ainsi ce peuple s'est » trouvé avoir un roi, à la place de celui qu'il avait » mérité de perdre. Il est devenu le gardien de l'em» pire latin, dont il avait tant de fois envahi les fron» tières; il a été heureux d'avoir fui sa patrie, puis» qu'il en a trouvé une plus riche et plus fertile. »

Une lettre de Théodoric, roi d'Italie, écrite par Cassiodore, et adressée à Clovis, roi des Francs, explique la cause et les circonstances de ces événements (2) :

« Votre main victorieuse a soumis les peuples alle-

(1) Quid quod à te Allemanniæ generalitas intra Italiæ terminos sine detrimento Romanæ possessionis inclusa est, cui evenit habere regem, postquam meruit perdidisse. Facta est Latialis custos imperii, semper nostrorum populatione grassata. Cui feliciter cessit fugisse patriam suam, nam sic adepta est soli nostri opulentiam.

(2) Cassiodori, Var., l. 11-41. Luduino regi Francorum, Romæ Theodoricus rex, etc. Allemannicos populos, causis fortioribus inclinatos, victrici dextrâ subdidistis, etc. Sed motus vestros in fessas reliquias temperate; quia jure gratiæ merentur evadere, quos ad parentum vestrorum defensionem respicitis confugisse. Estote illis remissi qui nostris finibus celantur exterriti, etc. Sufficiat illum regem cum gentis suæ superbiâ cecidisse.

Digitized by Google

» mands abattus par des causes puissantes, etc.; mais » cessez de poursuivre ces restes malheureux, car ils » méritent leur grâce, puisqu'ils ont cherché un asile » sous la protection de vos parents. Soyez clément » pour ceux qui dans leur frayeur se sont cachés » dans nos confins, etc. Qu'il vous suffise que leur » roi soit tombé, et avec lui l'orgueil de son peuple. »

D'après ces renseignements formels, vous voyez que ces prétendus Cimbres sont des Germains du midi appartenant à la confédération des Allemands, dont le nom fut ensuite étendu à tous les peuples de la Germanie. Ainsi disparaît une forte objection qu'on pourrait élever contre la parenté que vous avez reconnue entre les Cimbres et les Kimris.

D'ailleurs mes observations sur les caractères physiques des peuples n'ont aucun rapport avec cette partie de votre histoire et en sont entièrement indépendantes.

En établissant que les types étaient transmissibles; en faisant voir que les peuples que j'ai eu l'occasion d'étudier en avaient de caractéristiques; en remontant ainsi à leur origine dans les temps historiques, et en comparant les résultats de ces recherches avec les données de l'histoire, j'ai rempli les engagements que j'avais pris en commençant cette lettre, ainsi que les indications du titre. J'ai posé les principes; j'en ai fait l'application à des peuples qui occupent la plus grande partie de l'Europe; je n'ai rien négligé pour m'assurer de la vérité; je n'ai tranché ni dogmatisé sur rien; j'y ai mis toute la réserve que devaient inspi-

Digitized by Google

rer et la nouveauté et la difficulté du sujet. Aussi j'ose espérer que vous partagerez ma conviction, et que vous ne serez pas le seul qui y prenne quelque intérêt. J'aurais pu m'étendre davantage en multipliant les preuves ; mais l'évidence n'y gagne pas toujours ; surtout je devais ménager le temps de mes lecteurs. Une si grande variété d'objets attire et partage leur attention, qu'il faut être court si l'on veut être lu. C'est pourquoi j'ai cherché les raisons les plus fortes, en ayant soin que la concision ne nuisît pas à la clarté. Si donc j'ai traité une foule de questions dans un court espace, vous ne me reprocherez pas de les avoir touchées légèrement.

Quant aux applications possibles, elles sont trop nombreuses pour qu'un seul homme puisse y suffire dans l'état actuel de nos connaissances. Je me suis borné à celles dont je pouvais répondre. Les matériaux manquent même pour compléter l'esquisse des peuples de l'Europe. Que de problèmes intéressants à résoudre dans l'étude des peuples germaniques qui s'étendent depuis les Alpes jusque dans la Scandinavie, et auxquels nous devons tant d'éléments de la civilisation moderne ! Quel intérêt doit inspirer une connaissance plus exacte des peuples que l'on commence à nommer Ibères, du nom de leurs ancêtres, et qui sont répandus dans le midi de la France et dans la Péninsule ! Déjà l'examen critique des langues, et les recherches historiques fournissent des documents précieux ; mais la détermination des divers types qui caractérisent chacune de ces familles européennes n'a

Digitized by Google

pas encore été tentée. Ici, comme chez d'autres peuples, il n'y a pas un type unique, mais plusieurs. J'en ai assez vu pour pouvoir l'affirmer avec certitude, mais pas assez pour reconnaître les principaux groupes et les considérer dans leurs rapports avec l'histoire. Le type des Basques mêmes n'est pas décrit ; ce peuple dont un savant d'un nom illustre a fait connaître la haute antiquité et la prédominance dans l'ancienne Ibérie (1), que vous avez fait paraître dans l'histoire, et sur lequel les travaux de M. Fauriel répandront un nouvel éclat.

On peut espérer de voir bientôt remplir ces lacunes ; car ces peuples sont peu éloignés, et touchent presque de toutes parts à la France. Encore faut-il les visiter, les étudier avec soin, ne pas se contenter d'une vue superficielle.

Nous connaissons mieux nos antipodes que nos voisins, les peuples sauvages que les peuples les plus anciennement policés, ceux qui n'ont aucun document historique que les nations qui ont répandu sur elles-mêmes et sur les autres les lumières de l'histoire.

Les savants qui ont fait partie des derniers voyages de découvertes ont donné une attention particulière à ce genre d'observations ; et grâce à leurs travaux, les habitants des îles nombreuses de la mer Pacifique sont maintenant mieux connus que ceux de presque

(1) Prüfung der untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskischen Sprache (Recherches sur les anciens habitants de l'Espagne, au moyen de la langue basque) ; par Guillaume de Humboldt. Berlin, 1821.

Digitized by Google

toutes les autres parties du monde (1). Mais il est sans doute autant de l'intérêt des sciences d'acquérir des notions plus exactes sur les contrées et les nations célèbres de l'ancien continent, que de parcourir les mers, d'explorer les îles et d'étudier les peuplades du nouveau monde.

Deux expéditions de savants sont parties pour l'Égypte et la Grèce.

Si mes souvenirs sont fidèles, le tombeau du roi d'Égypte dont je vous ai déjà parlé offre la preuve de deux types très-distincts chez les anciens Égyptiens : celui qui est à remarquer dans les personnages du peuple, et celui que l'on voit aux figures des grands. On assure que ce dernier, le seul dont on se soit occupé, existe parmi les Kophtes. L'autre sans doute s'y trouve aussi; mais je soumettrai la question aux savants qui peuvent l'examiner sur les lieux. La compa-

(1) M. Lesson, qui a fait partie de l'expédition commandée par le capitaine Duperrey, vient de publier le résultat de ses observations sur les habitants des îles de l'Océan Pacifique et d'une partie de la côte occidentale de l'Amérique. Je puis vous le citer comme un exemple de l'esprit dans lequel des sujets de cette nature doivent être traités; distinction de races chez des peuples qui occupent le même sol, comparaison de langues, de caractères, de mœurs, d'usages, d'industrie, de connaissances; tout y est traité avec discrétion et discernement; et l'on y trouve des indications de rapports avec les peuples du continent de l'Asie, qui semblent devoir conduire un jour, lorsqu'elles seront plus multipliées et plus précises, à des résultats importants, qui suppléeront au silence de l'histoire.

Le capitaine Freycinet prépare un travail sur quelques-uns de ces peuples, qui confirmera ce rapprochement.

M. Denis s'est livré à des recherches très-étendues et très-curieuses sur la poésie des peuples sauvages, qui fourniront des matériaux intéressants pour l'histoire naturelle de l'homme.

Digitized by Google

raison de ces types avec ceux qui se trouvent dans l'Égypte, soit parmi les Kophtes, soit parmi les Fellahs dans la Nubie, dans l'Abyssinie et peut-être dans l'Arabie, dont la population ne me paraît pas non plus formée sur un modèle unique, pourra conduire à la solution de hautes questions.

L'autre expédition, destinée à la Morée, n'aura peut-être pas un espace suffisant pour distinguer avec certitude dans la population actuelle les descendants des Pélages et des Hellènes. Il n'est pas présumable que les premiers aient été exterminés ou expulsés de toutes les parties de la Grèce. Déjà Malte-Brun, soit par ses propres lumières, soit par celles qu'il a empruntées, a cru en reconnaître les traces dans les langues qu'on y parle encore.

Peut-être que dans cette occasion ou dans les relations plus étendues qui auront lieu après le retour de la paix, l'étude approfondie des types, éclairée par une saine critique, rétablira parmi les Grecs modernes l'ancienne distinction des Pélages et des Hellènes, comme nous avons rétabli celle des Galls et des Kimris chez les peuples Gaulois d'aujourd'hui.

En attendant je puis vous fournir des renseignements nouveux sur la population de la Morée, qui viennent confirmer les vues générales que j'ai exposées.

On parle du caractère de la tête grecque sans en avoir des idées bien précises, ou du moins sans les déterminer nettement. Cependant cette précision est indispensable, comme vous allez le voir. Si les mo-



Digitized by Google

numents des arts de la Grèce n'en offraient qu'un seul, il ne faudrait pas d'autre désignation, mais ils présentent des différences remarquables.

La plupart des divinités et des personnages des temps héroïques sont formés sur le même modèle, qui constitue ce qu'on appelle le beau idéal. Les formes et les proportions de la tête et des traits sont tellement régulières, qu'on pourrait les décrire avec une exactitude mathématique. Il suffirait du contour en ovale parfait, du front et du nez si droits, sans dépression sensible entre les deux, pour distinguer le type. L'harmonie est telle, que la présence de ces traits suppose les autres. Mais tel n'est pas le caractère des personnages des temps héroïques. Philosophes, orateurs, guerriers, poètes, presque tous en diffèrent et forment un groupe à part. On ne saurait le confondre avec le premier. Je n'entreprendrai pas de le décrire ici. Il suffit de l'indiquer pour qu'on reconnaisse de suite combien il s'en éloigne. Il se rapproche au contraire beaucoup du genre de figure qu'on rencontre dans d'autres contrées de l'Europe, tandis que le premier ne s'y voit presque jamais.

A ne consulter que les monuments de la Grèce, à cause du contraste que j'ai signalé, on serait d'abord tenté de regarder le type des personnages fabuleux ou héroïques comme idéal. Mais l'imagination enfante plus facilement des monstres que des modèles de beauté, et ce principe seul suffirait pour nous convaincre qu'il a existé dans la Grèce et les pays où sa population s'est répandue, s'il n'y existe pas encore. Cependant

Digitized by Google

on pourrait croire qu'il y a toujours été très-rare, et qu'il doit l'être bien plus aujourd'hui, s'il a pu se conserver.

M. de Stackelberg et M. de Brondsted ont voyagé dans la Morée, et m'ont fait part d'observations qui m'ont inspiré le plus vif intérêt. Ils m'ont assuré que le type des personnages héroïques s'y trouve dans toute sa pureté, et avec cette fréquence qui donne à une partie de la population un caractère distinctif.

Des Valaques se sont établis sur les montagnes de l'Arcadie, et leur langue, mêlée de grec moderne, est en usage dans une partie de la population. Les bergers de ces montagnes sont même désignés par le nom de ce peuple, en sorte qu'on a pu croire, et l'on croit en effet qu'ils ne descendent pas des anciens Arcadiens, mais des Valaques. Vous pensez bien que je ne pouvais admettre cette opinion. M. de Stackelberg a reconnu qu'on trouvait parmi eux beaucoup de figures semblables à celles des véritables Grecs; et M. de Brondsted m'a assuré qu'il avait vu les belles formes du type grec pour le moins aussi souvent chez les bergers d'Arcadie que chez les Maïnotes, qui représentent les anciens Lacédémoniens.

Il s'est donc perpétué, ce type, malgré tant de circonstances défavorables, dans un petit espace si souvent dévasté par le fer, le feu, la famine et la peste, dans une population qui n'a jamais été nombreuse, et qui a été long-temps soumise à des maîtres impitoyables, dont elle a tant de fois excité et subi l'horrible vengeance.

Digitized by Google

Mais les vrais descendants des Grecs sont bien plus nombreux encore qu'il ne paraîtrait d'après cet exposé.

Nous avons vu qu'il existait dans l'ancienne Grèce un autre type que présentaient la plupart des grands hommes des temps historiques. Celui-ci, n'en doutez pas, et j'en atteste ces mêmes monuments, était le plus répandu; il l'est encore aujourd'hui. Ce que j'ai vu de Grecs me le persuade; ce que j'ai entendu dire le confirme. Mais ce témoignage est pour ainsi dire superflu. D'après ce qui précède, c'est une nécessité.

Nul peuple n'a conservé avec plus de fidélité la langue de ses aïeux. Nul peuple n'a conservé plus d'usages, plus de coutumes, plus de souvenir des temps antiques. Au milieu d'eux les murs d'Argos, de Mycène et de Tyrinthe, qui déjà du temps d'Homère étaient d'une haute antiquité, sont encore debout; des Rapsodes parcourent encore le pays, et chantent avec le même accent et les mêmes paroles les événements mémorables; eux-mêmes sont l'image de ceux que ces souvenirs rappellent avec tant de force, et la ressemblance des traits est rehaussée par la similitude des événements (1). S'ils ne représentent pas sous le rapport de la civilisation leurs ancêtres des beaux siècles de la Grèce, ils représentent ceux

(1) Sir W. Gell, que j'ai eu le plaisir de voir à Rome, m'a montré les dessins qu'il a faits de ces murs, véritables murs cyclopéens.

M. Stackelberg va faire paraître sur les costumes des Grecs un ouvrage qui prouvera ce que j'avance. M. de Bröndsted a publié *Voyages et Recherches dans la Grèce. Paris.*

Digitized by Google

qui les ont amenés. La même nature, si elle est également favorisée par les circonstances, sera susceptible des mêmes développements. Si les générations des temps barbares, instruites par les Phéniciens et les Égyptiens, ont perfectionné les arts et les sciences avec une rapidité sans exemple chez les autres nations, pourquoi leurs descendants, environnés de toutes les lumières de l'Europe, ne parviendraient-ils pas à s'éclairer plus rapidement encore?

Après avoir indiqué deux types comme ayant existé et comme existant encore dans la Grèce, ne croyez pas que je me hâte de les rapporter aux deux races historiques de ce pays. Ce n'est pas avec cette précipitation de jugement qu'il convient de traiter ces questions. Ce n'est pas ainsi que j'ai procédé lorsqu'ayant reconnu deux types remarquables parmi les peuples gaulois, il a fallu les rattacher à leurs dénominations historiques. J'avais alors toutes les données requises pour me décider. Ici elles sont insuffisantes; c'est pourquoi je me bornerai à quelques observations qui pourront ne pas être inutiles à ceux qui voudront s'en occuper sur les lieux.

Des deux types que nous avons indiqués, il est certain que le premier est pur; il n'est pas certain que le second le soit. Il se pourrait qu'il fût le résultat d'un mélange du premier avec un autre qui nous est inconnu, parce qu'il ne me semble pas assez uniforme ni assez original. Il conviendrait de le chercher dans toute la Grèce en donnant à ce nom le sens le plus étendu.

Digitized by Google

Un peuple s'y trouve qui n'a pas été assez étudié. Il parle une langue qui lui est propre; on ne sait d'où il vient, ni quand il s'y est établi; du moins je n'ai rien pu apprendre à ce sujet de ceux qui devaient en être le mieux instruits. Les Albanais paraissent être à quelques égards dans la Grèce ce que les Basques sont des deux côtés des Pyrénées, les Bretons en France, les Gallois en Angleterre, et ceux qui parlent la langue erse en Écosse et en Irlande : un reste des anciens habitants. Pourquoi ne les regarderait-on pas comme tels, s'il est vrai qu'on ne trouve pas de trace de leur origine étrangère ni dans leurs traditions, ni dans l'histoire, ni par la comparaison des langues? Pourquoi ne seraient-ils pas les descendants des Pélasges (1)? J'ai vu des Albanais à Venise, et j'en ai fait dessiner; mais je ne me hasarderai pas à exposer les idées qu'ils m'ont suggérées, que je ne sache si j'ai vu le type caractéristique de ce peuple, et si les indications de leur ori-

(1) La diffusion de la langue slave, dans le nord et l'occident de la Grèce, pourrait faire croire à la prédominance du type slave. Mais j'ai eu l'occasion de reconnaître que ce type ne se retrouvait guère ni chez les Croates ni chez les Dalmates. M. Beudant, à qui j'ai communiqué cette observation, m'a dit qu'il avait fait la même remarque. Tout porte donc à croire que les descendants des anciens peuples de la Grèce subsistent encore en grand nombre, même parmi ceux qui n'en parlent plus la langue. Qu'on ne suppose pas cependant que tout Albanais soit de race pure; la langue et l'histoire prouvent le contraire. Suivant vous, des Gaulois se sont anciennement établis dans ce pays. Moi-même j'ai reconnu des Kimris parmi les Dalmates. On ne serait sûr de la détermination du type que si on le retrouvait dans d'autres parties de la Grèce, ou dans des pays jadis possédés par les Pélasges. Il faudrait d'ailleurs que ce type, par croisement avec celui des temps héroïques, pût produire les caractères de tête des personnages des temps historiques.

Digitized by Google

gine que je viens de rapporter sont vraies ou illusoires.

Il est à espérer que les savants envoyés dans les deux pays qui ont été les premiers foyers des lumières de l'Europe ouvriront une nouvelle carrière d'expéditions scientifiques qui rivaliseront avec celles des navigateurs, en ce qui concerne la détermination exacte des variétés des races humaines.

L'Arabie, la Perse et l'Inde réclament une attention particulière. Les résultats importants auxquels on est parvenu depuis peu sur les langues de l'Inde font vivement désirer que les voyageurs et les Européens établis dans le pays s'occupent de la détermination des types parmi les Indiens. Tout porte à croire que la distinction fondamentale des langues que M. Burnouf fils y a signalée s'accordera dans une certaine étendue avec les différences marquées dans les caractères physiques de ces peuples. Elles sont même clairement indiquées dès les premières lueurs de leur histoire, qui nous montre les deux plus anciens peuples de l'Inde formant un contraste par leur couleur et par leur situation géographique. Notre jeune ami Jaquemont, qui est parti pour l'Inde et doit y rester plusieurs années, m'a promis de s'en occuper.

Les descendants des Perses existent encore dans les Parsis ou les Guèbres. La détermination des types de cette partie et du reste de la population et leur comparaison avec ceux de leurs voisins contribueraient sans doute, avec les données que fournit la filiation

Digitized by Google

des langues, à éclairer des points très-obscurs de l'histoire (1).

Je vous ai dit que la population de l'Arabie ne me paraissait pas uniforme. Quel pays offrirait aux amateurs de l'histoire naturelle de l'homme un champ plus curieux? De tous les peuples célèbres de la terre, il est peut-être le seul qui n'ait pas été subjugué; aucun ne s'est répandu plus au dehors et plus au loin; et la parfaite ressemblance de la langue arabe avec celle de plusieurs autres peuples agrandit encore la sphère de ces rapports.

Dans les discussions auxquelles je me suis livré, je me suis renfermé strictement dans mon sujet. J'ai pris les types tels qu'ils sont; j'ai indiqué l'ensemble et la nature des caractères qui les constituent; j'ai considéré leur existence dans une certaine durée limitée, et non dans tous les siècles; je me suis contenté de ce que je pouvais savoir; je n'ai pas été au-

(1) M. Burnouf fils s'occupe d'un travail très-neuf sur les rapports du sanscrit et du zend avec quelques langues de l'Europe. Il a cru reconnaître jusqu'ici que le sanscrit avait l'analogie la plus directe avec le grec, tandis que le zend, modification du sanscrit, se rapprochait davantage des langues germaniques. N'est-ce pas une coïncidence singulière que j'aie lieu de croire, d'après les documents que j'ai eus sous les yeux, que le type du beau idéal grec existe ou a existé dans l'Inde? D'autre part, les figures d'un groupe que j'ai vu dans le tombeau du roi d'Égypte, et que Belzoni regarde comme des Persans, ont la plus grande ressemblance avec l'un des types caractéristiques des peuples Germains. Ce que je viens de dire sur les rapports des caractères physiques n'est qu'un simple aperçu que je présente aux voyageurs pour qu'ils veuillent bien s'en occuper.

L'atlas de Belzoni ne saurait vous donner une idée des caractères de tête des personnages représentés dans le tombeau du roi d'Égypte; ils y sont défigurés.

Digitized by Google

delà. Il est évident que les faits et les considérations que j'ai présentés ne tendent pas à établir leur constance inaltérable; puisque j'ai indiqué des conditions où ils continuent à subsister, et d'autres où ils se dénaturent. Mon sujet ainsi circonscrit laisse, au-delà de ses limites, le champ libre à toutes les opinions.

En donnant à une réunion de caractères bien déterminés la dénomination de type, mot qui a le même sens dans le langage ordinaire et dans l'histoire naturelle, j'évite toute discussion relative au rang qu'occuperait le groupe qu'il caractériserait dans une classification générale, puisqu'il convient également à toutes les distinctions de variété, de race, de famille, d'espèce, de genre et d'autres plus générales encore.

Lorsque je parle de types primitifs, j'emploie des expressions relatives aux autres formes de la population. Ils sont purs ou primitifs lorsqu'il est évident qu'ils ne proviennent pas d'un croisement avec d'autres qu'on y observe. Je n'y attache pas une signification plus étendue.

On les détermine en cherchant les figures qui diffèrent le plus entre elles, et en remarquant si elles se reproduisent assez souvent pour constituer des groupes plus ou moins considérables, suivant l'étendue de la population. Leur présence sur le même sol produit des croisements multipliés, dans lesquels on pourra reconnaître les éléments qui les composent lorsqu'ils sont peu nombreux.

Il est vrai que deux races suffisent pour produire une infinité de nuances intermédiaires. L'observateur

Digitized by Google

qui n'est pas prévenu ne sait où arrêter ses regards; et son esprit, rebuté par des variétés sans cesse renaissantes, croit qu'il n'y a rien de constant, rien de fixe, rien de déterminé, surtout s'il les voit régner dans une grande partie de la population; car il peut arriver, et il arrive en effet souvent, que les races croisées prédominent; et les individus de races pures qui s'y mêlent ne lui paraissent que des diversités de plus qui ajoutent à l'inextricable confusion.

Elle disparaît au contraire, et le chaos se débrouille, si l'on cherche les diversités extrêmes. Quand on les a saisies, on les voit se reproduire fréquemment avec des caractères constants. Les deux groupes qu'elles constituent s'étendent à mesure que les observations se multiplient; et plus les formes qui les distinguent contrastent entre elles, plus on est assuré qu'elles sont primitives. Après être ainsi remonté aux types élémentaires, on parvient au dernier degré de certitude en suivant leurs traces dans la variété de nuances qui résulte de leur fusion.

Nous avons dit que les races croisées pouvaient prédominer. Il se peut aussi que les races pures qui les ont produites se soient mêlées dans des proportions assez constantes pour créer un type intermédiaire, qui serait le plus commun. Il ne faut donc pas s'en laisser imposer par la prédominance d'un type, mais s'assurer par les moyens que je viens d'indiquer s'il n'est pas dérivé.

Je me suis abstenu d'examiner dans cette lettre si les groupes que j'ai distingués par les formes et les

Digitized by Google

proportions du corps avaient aussi des dispositions morales et intellectuelles qui leur fussent propres.

Quoique je n'aie pas négligé cet objet d'observation, et qu'il ne soit pas étranger au but dont je me suis occupé, il n'y est pas tellement lié qu'on ne puisse en faire abstraction. Si j'avais pu satisfaire mes lecteurs en traitant ce sujet brièvement, je n'aurais pas hésité à vous communiquer mes remarques. Mais cette question est d'une autre difficulté que celles que j'ai traitées; sans doute à cause de sa nature, mais surtout à cause de la diversité des points de vue sous lesquels on voudrait l'envisager.

Elle peut cependant être traitée de manière à concilier tous les esprits; car il a été de tous les temps et de tous les lieux d'attribuer certaines dispositions morales, certaines tournures d'esprit, à divers peuples, quelles que soient les causes auxquelles on croie devoir les rapporter. Il faudrait donc, pour simplifier la recherche, la débarrasser de tout examen de ces causes, et se borner à constater si on peut reconnaître un caractère moral particulier à un groupe qu'on aurait distingué par des caractères physiques.

Il ne s'agirait donc que d'une simple coïncidence, et non d'un rapport nécessaire; et chacun l'expliquerait, si elle était établie, comme il le jugerait à propos. Car quelles que soient les causes qui ont déterminé un caractère moral chez un individu ou chez un peuple, il a toujours une certaine durée; et ce rapport ainsi limité, s'il était constaté par l'observation, ne manquerait pas de fournir des résultats utiles

Digitized by Google

et intéressants que personne ne serait disposé à rejeter.

Mais la question, réduite à cette apparente simplicité, ne laisse pas de renfermer des éléments trop nombreux pour que je me permette de l'aborder dans cette occasion.

M'étant proposé de considérer les caractères physiologiques des races humaines dans leurs rapports avec l'histoire, j'ai dû choisir les plus positifs et les plus manifestes. Désirant cimenter cette alliance nouvelle entre cette science et la physiologie, j'ai craint de m'engager dans la considération de rapports vagues et abstraits qui auraient pu l'affaiblir et en compromettre le sort.

Digitized by Google

# ESQUISSE DE L'ÉTAT ACTUEL

DE

# L'ANTHROPOLOGIE

## OU DE L'HISTOIRE NATURELLE DE L'HOMME;

PAR W. F. EDWARDS,

MEMBRE DE L'INSTITUT, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES, MEMBRE ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS, MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE NAPLES, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE, ETC., ETC.

---

Si l'histoire naturelle de l'homme était une science étudiée depuis un grand nombre d'années, il serait inutile de parler de ses progrès; ils seraient généralement connus. Mais l'anthropologie est une science cultivée depuis peu; et comme elle fait partie de la philosophie, il serait convenable de donner une idée sommaire de l'état où elle se trouve.

L'histoire naturelle de l'homme ou l'anthropologie comprend la connaissance de l'homme sous les rapports du physique et du moral. D'un côté elle touche à la physique, de l'autre à la métaphysique ou à la science de l'entendement. Sous le premier point de vue, on concevra comment elle a pu commencer tard, puisque nous avons vu qu'elle touchait à la physiologie, qui est une science toute moderne.

Digitized by Google

Cette science se rapporte à deux chefs principaux : à l'homme considéré d'abord dans sa généralité, puis dans ses variétés.

L'homme, considéré dans sa généralité, est la partie de la science qui est née la première, et cela devait être. On pouvait l'étudier là où l'on se trouvait, tandis que, pour connaître ses variétés, il fallait parcourir le monde. A l'entrée de cette étude se présentent deux hommes de la plus haute réputation : Buffon et Kant. L'un a publié une histoire naturelle de l'homme, l'autre une anthropologie. Le sujet est le même, et quoique les deux ouvrages aient des bases communes, ils ont traité leur sujet d'une manière différente ; l'un s'inclinant un peu plus du côté du physique, et l'autre du côté du moral. Comme naturaliste, Buffon devait s'étendre plus sur le physique ; mais il n'a pas négligé l'intelligence. Il devait savoir, et il savait en effet, que l'homme est composé de corps et d'âme, et que de négliger la dernière, ce serait manquer au caractère le plus distinctif de son être, et auquel il doit son immense supériorité. Il a d'abord choisi dans le physique tous les traits qui distinguent l'homme extérieur, et relativement au moral, il a jeté sur son intelligence un regard si pénétrant, que jamais naturaliste n'est entré si avant dans la connaissance de l'homme spirituel.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce génie si profond et en même temps si hardi, qui n'attendait pas toujours les faits pour se prononcer, a été si modéré dans cet ouvrage, qu'il a évité, pour ainsi dire,

Digitized by Google

toute espèce de système, et que nulle part il n'a été plus vrai.

Ces vérités, il les a d'ailleurs ornées de tous les charmes du style, de façon que ce chef-d'œuvre vivra tant que durera la littérature française.

Un autre esprit non moins illustre lui succède. Embrassant toutes les connaissances humaines, mais entraîné surtout par sa faculté d'abstraction vers la métaphysique, Kant a produit une anthropologie qui penche un peu plus vers les sciences de l'entendement. Cependant il a traité du corps, puisqu'il s'occupe des sens extérieurs, des sens internes, des tempéraments, et qu'il va même jusqu'à juger du moral par le physique. Mais ce qui touche à nos goûts, nos inclinations, nos sympathies, nos passions, notre intelligence, aux altérations même de nos affections et de notre esprit, est traité plus amplement et avec le talent qui distingue ce génie supérieur.

Deux hommes très-éminents entrent ensuite dans la carrière à peu près en même temps et donnent un nouveau caractère à l'anthropologie. Les deux ont un but commun ; ils recherchent les rapports du physique et du moral, mais par des procédés différents. Le premier a eu l'honneur d'appartenir à l'académie des sciences morales et politiques, et les mémoires qu'il a composés sur ce sujet ont illustré ses premiers travaux. La pensée de Cabanis était noble et hardie. D'avoir seulement tenté l'entreprise était une œuvre méritoire, mais de l'avoir exécutée avec le talent qui le distingue, appelle les plus grands éloges. Il a cherché les rapports du phy-

Digitized by Google

sique et du moral dans toute l'organisation de l'homme, dans toutes ses fonctions; mais Gall, qui a traité le même sujet, l'a examiné sous un autre point de vue et l'a circonscrit davantage. Il a pensé que nos affections et notre intelligence dépendaient du système nerveux. Et comme le cerveau est le centre où viennent aboutir les sensations et d'où partent les déterminations, il a cru que les sentiments et l'intelligence devaient être en rapport avec cet organe. Il lui paraissait probable que ces qualités varieraient avec le développement et les modifications du cerveau; que le crâne, se moulant sur cet organe, laisserait voir au dehors les différences dans sa forme et son volume. Il se mit donc à chercher avec un soin extrême les différences que présentaient les têtes suivant les qualités éminentes qui prédomineraient chez elles. Il les marquait attentivement en les vérifiant avec tout le soin possible, ce qui d'ailleurs a été l'objet de sa vie.

Il a eu un habile collaborateur dans Spurzeim, avec le secours duquel il a singulièrement perfectionné l'étude anatomique du cerveau. Pour bien connaître nos penchants et nos facultés intellectuelles, il lui fallait une philosophie, et celle qu'il a adoptée a les plus grands rapports avec celle de l'école écossaise.

Il n'y a pas de doute que l'auteur n'ait fait preuve dans son système d'un grand talent, mais jusqu'ici un très-petit nombre d'hommes d'un mérite éminent ont adopté sa doctrine, et en voici la raison :

Quelle que soit la vérité du système, il y manque les

Digitized by Google

preuves scientifiques. Pour se convaincre de la vérité ou de la fausseté de sa doctrine, on ne saurait se contenter des preuves de l'auteur ou de ses partisans. Il faut toujours recommencer pour soi la vérification, qui est toujours longue et laborieuse, car il y a peu de précision dans les nuances de forme et de disposition, ce qui occasionne souvent un embarras extrême. Il faudrait une longue statistique pour donner la conviction, et jusqu'ici elle n'a pas été faite. Dans toutes les sciences l'exposition de l'auteur est suffisante pour convaincre les plus incrédules, et s'il faut une vérification, on y arrive avec tant de certitude, qu'on sent bientôt qu'il est inutile de la continuer. Ce que je dis ne prouve rien contre la vérité du système, mais fait voir seulement que ce n'est pas encore une science.

Quoi qu'il en soit, il sera toujours vrai que Gall et Spurzeim ont rendu un grand service à la connaissance de l'homme, d'abord par les découvertes qu'ils ont faites dans l'anatomie du cerveau, puis par leur étude des différences de forme et de valeur du cerveau et du crâne. L'attention qu'ils ont donnée à l'analyse de nos facultés, qu'ils ont popularisée dans le monde, contribuera sans doute à mieux faire connaître l'homme moral.

Voilà les principaux auteurs qui aient traité uniquement de l'homme considéré dans sa généralité. S'ils sont en petit nombre, au moins leur réputation est grande.

Nous allons maintenant nous occuper de l'homme considéré dans ses variétés.



Digitized by Google

Nous trouvons également dans le savant qui nous en a donné les premières notions un esprit des plus distingués. Blumenbach s'est proposé de nous faire connaître les grandes variétés de l'espèce humaine. Il s'est efforcé de nous donner des caractères précis et certains pour les reconnaître. Il les a trouvés dans les caractères ostéologiques de la tête. Ainsi il en a distingué cinq variétés principales. La première occupe toute l'Europe et la moitié occidentale de l'Asie. Il leur a donné le nom de race *caucasienne*. La seconde s'étend dans toute l'Asie orientale, à l'est d'une ligne qui séparerait les deux Indes, en coupant le reste du continent.

Toute cette population a des caractères communs, qui sont très-bien représentés par la race *mongole*, voilà pourquoi il en a donné le nom à cette seconde variété. La troisième représente les Malais, qui occupent en partie l'Inde ultérieure, ainsi que presque toutes les îles de cette partie du monde.

La quatrième renferme les *nègres*, ou la plupart des habitants de l'Afrique.

La cinquième comprend les *races américaines*.

On peut de même désigner presque toutes ses variétés par la couleur de leur peau; appeler les premiers la race blonde; les seconds, la race jaune; quant à la troisième, les Malais, ils rentreraient sous ce rapport dans la seconde. Les quatrièmes seraient la race noire, et les cinquièmes la race rouge.

L'auteur s'est borné à donner les caractères physiques bien déterminés de ces grandes divisions. Il faut

Digitized by Google

pouvoir les reconnaître à leur aspect, d'après des caractères, comme on reconnaît les espèces en zoologie. Voilà un point tout-à-fait fondamental; car une description qui n'aurait pas le degré d'exactitude nécessaire pour faire reconnaître la variété ne serait nullement scientifique, elle ne nous apprendrait rien. Voilà une vérité qui semble évidente; et cependant on ne saurait y faire assez d'attention, elle est le pivot sur lequel tourne presque toute cette science.

M. Laurence, dans ses leçons sur l'histoire naturelle de l'homme, a suivi les idées du savant allemand et y a ajouté beaucoup de faits intéressants tirés de l'anatomie et de la physiologie de l'homme. Je ne m'arrêterai pas sur plusieurs auteurs allemands très-estimables qui ont suivi les mêmes errements, sans ajouter beaucoup à ce que Blumenbach avait écrit. Ce sont les auteurs qui forment la première époque de cette science, qui se borne à la connaissance des grandes variétés de l'espèce.

On aura remarqué, par l'idée que j'ai donnée du travail de Blumenbach, que les variétés dans lesquelles il a divisé toute l'espèce humaine sont en petit nombre, et que chacune d'elles occupe pour ainsi dire un continent. Il y aurait donc à peu près autant de variétés principales que de parties du monde. Ce serait les plus grandes divisions dans lesquelles on pourrait partager l'espèce humaine. S'il fallait s'y borner, on voit qu'on n'en saurait tirer un grand parti. Les nations qui appartiennent à chacune de ces variétés sont

Digitized by Google

trop nombreuses pour qu'on n'ait pas besoin de les distinguer.

Cuvier a senti la nécessité de considérer la plupart des variétés de Blumenbach comme formant autant de grandes familles de races distinctes, mais affiliées. Que devait faire cet illustre naturaliste? Les caractères physiques de ces races n'étaient pas connus; les matériaux manquaient; il n'a pu s'en créer.

Il le dit lui-même, l'indifférence des voyageurs sous ce rapport a été incompréhensible. Il n'y a pas de branche de l'histoire naturelle dans la zoologie, la botanique, la minéralogie, la géologie, au progrès de laquelle les voyageurs ne se soient intéressés. Il n'y a pas de coin de la terre connu qu'ils n'aient visité, pour en faire connaître les richesses. Non-seulement ils ont décrit avec précision, mais ils ont figuré tous les êtres dans les trois règnes, depuis ceux qui échappent à la vue jusqu'à ceux d'une taille gigantesque; ils n'ont oublié que celui qui les domine tous. Ils ont presque toujours négligé l'homme, comme s'il était un objet de peu d'importance, et qui n'avait pas droit à notre attention. Dans toutes les régions de la terre ils l'ont presque toujours regardé avec indifférence, et ont rarement daigné nous représenter ses traits. Il est difficile de se rendre compte de cette insouciance; mais ce n'en est pas moins un malheur à déplorer.

Cuvier, ne pouvant donc pas décrire les caractères physiques des races dans lesquelles les grandes familles se sous-divisent, devait avoir recours à d'autres

Digitized by Google

moyens. On peut envisager les races sous les rapports du physique et du moral. Les rapports physiques sont la base de la science, mais les rapports moraux lui appartiennent également. Voilà pourquoi Cuvier a cherché des différences dans ces derniers, et il les a prises dans les langues et dans quelques traits historiques. Il a pu distinguer par ces procédés un assez grand nombre de races qui appartiennent aux deux premières variétés de Blumenbach, les *Caucasiens* et les *Mongols*, qui occupent toute l'Europe et presque tout le continent de l'Asie.

Il s'est peu étendu sur les Malais, et quant aux races de l'Afrique et de l'Amérique, comme leurs langues étaient aussi peu connues que leur histoire, il en dit à peine quelques mots.

Ainsi Cuvier a eu le mérite de sentir qu'il y avait infiniment plus à faire que Blumenbach ne l'avait imaginé, et d'avoir commencé à exécuter son idée par les seuls moyens qu'il avait à sa disposition. La même difficulté s'est présentée dans les travaux de ses successeurs immédiats; de M. Virey, de M. Bory Saint-Vincent et de M. Dumoulin.

M. Virey a composé une histoire naturelle du genre humain, dans laquelle il embrasse les deux parties de l'anthropologie : l'homme, considéré dans sa généralité et dans ses variétés: Dans la première, traitée avec une grande étendue, il a beaucoup ajouté à ce que ses devanciers avaient écrit sur cette matière. Celle qui s'occupe des variétés est plus resserrée; et quoiqu'il ait eu le soin de nous donner quelques figures,

Digitized by Google

il n'a pas beaucoup ajouté au travail de Blumenbach sous le rapport graphique.

Bory de Saint-Vincent nous a donné une classification du genre humain dont il a beaucoup étendu les divisions. Sous ce rapport il a eu raison; mais qu'est-ce que les voyageurs avaient ajouté aux matériaux qui étaient à la disposition de Cuvier? quelques figures des peuples de l'Australie et de la Polynésie, rien de plus. La description *exacte* des figures des races, considérées comme sous-division des grandes variétés, était donc toujours impossible. La même observation s'applique également à la classification et aux travaux de Dumoulin; mais si à cette époque les caractères physiques des races n'ont pas pris d'extension, il n'en est pas de même des caractères moraux tirés de la linguistique et de l'histoire.

La *linguistique*, dont le nom est aussi récent que la science l'est elle-même, a pris naissance en Allemagne; c'est là qu'on étudie le plus généralement les langues, et c'est là qu'on a pu avec le plus de facilité les caractériser pour les distinguer, et les rapprocher pour en déterminer la filiation.

Le *Mithridates* d'Adelung, continué par Vater, est un ouvrage fort considérable et traité avec les connaissances et la profondeur requises pour un sujet si neuf et si étendu. C'est là l'ouvrage fondamental sur cette matière. Quoiqu'il y ait peu d'années qu'il a été publié, les connaissances se sont accrues à cet égard, et M. Balbi, en consultant les érudits, a publié une classification plus complète des langues. Après les con-

Digitized by Google

naissances tirées de la forme, il n'en est pas de plus certaine pour distinguer les races que celles qu'on puise dans la linguistique. Mais il s'en faut de beaucoup qu'on puisse s'y fier aveuglément, car les peuples peuvent changer de langue; on risque donc, d'après ce principe, de les confondre avec ceux dont ils ont adopté l'idiome.

L'histoire a aussi des caractères qui peuvent être certains; mais il est rare qu'elle prenne le soin de leur donner la certitude. Il y a aussi d'autres circonstances auxquelles l'histoire aurait dû penser : je veux parler de l'influence que les races exercent sur l'histoire des nations dont elles font partie. Or, cette idée, qui avait toujours été négligée par les historiens, un auteur de notre temps l'a conçue et l'a mise en œuvre avec un talent aussi remarquable que l'idée était nouvelle. M. Augustin Thierry, dans son histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, a traité ce sujet avec une distinction que le monde a reconnue. Il a su réunir aux charmes du style et à l'intérêt d'un grand sujet historique la compassion profonde qu'inspire l'oppression de deux grands peuples; sentiment qui se perpétue dans tout le cours de son récit.

L'autre idée, qui consiste à déterminer avec exactitude, par l'histoire et la linguistique, les races dont une nation est formée, a été saisie par son frère. Ces idées sont fort différentes et également nouvelles; et l'on peut dire que ces deux frères ont ouvert deux sources de vérités fécondes pour l'histoire.

Je m'écarterai un instant de l'ordre des époques

Digitized by Google

pour suivre la liaison des idées, et j'ajouterai que deux historiens dont notre pays est justement fier ont parcouru la même carrière. L'un, dans son admirable Histoire de France, a montré comment le caractère naturel se continuait depuis les temps anciens jusque dans les temps modernes, et comment en même temps se développaient de nouveaux éléments introduits par des circonstances nouvelles. L'autre, dans un beau travail sur la succession d'Espagne, a fait ressortir l'importance extrême du mélange des races; et dans un mémoire lu récemment à l'Académie, il a recherché la cause des grandes associations en Europe dans le moyen âge, et il a reconnu qu'il fallait la rapporter à un trait caractéristique de la race germanique.

M. Courtet de Lille a écrit un ouvrage sur les rapports des races humaines avec la politique. La matière est assez ample, car nous avons vu qu'en l'appliquant à un seul sujet, un historien célèbre en avait tiré un grand parti. L'auteur sait écrire, et son ouvrage offre un intérêt réel. Il lui est arrivé ce qui arrive souvent en traitant un sujet avec prédilection: de le pousser trop loin.

Sous le titre d'*Esquisse générale de l'Afrique*, M. D'Avezac a publié un résumé des études aussi profondes qu'étendues qu'il a faites sur ce continent. Dans l'espace d'un petit nombre de pages, il a réussi à présenter des résultats généraux sur tous les sujets importants pour la connaissance de l'Afrique. Il a traité successivement de la climatologie, de la végétation, de

Digitized by Google

la distribution des animaux, des classifications ethnologiques, des langues, des religions, de la civilisation et de l'histoire du continent. Cette esquisse, remplie de faits et d'indications neuves, fait vivement désirer la publication d'un grand travail sur ce sujet et dont elle n'est qu'un résumé sommaire.

Le savant docteur Prichard a fait paraître, en 1836, le premier volume de ses *Recherches sur l'histoire physique de l'espèce humaine*. C'est une troisième édition d'un ouvrage publié pour la première fois en 1813. Cependant cette publication est plutôt en réalité un travail nouveau et bien supérieur aux deux éditions qui l'ont précédé.

Comme les recherches historiques ne sauraient nous instruire sur ce sujet, l'auteur a voulu examiner la marche de la nature dans la formation des espèces et des variétés dans le monde organisé, et déterminer s'il a commencé par des origines diverses ou par une seule ; en second lieu, si les variétés physiques qui distinguent une espèce peuvent descendre d'un type primitif ou de plusieurs. Il examine cette question avec beaucoup de détails, en passant par toutes les parties du monde organisé, et conclut que chaque espèce n'a commencé que par une seule souche. Ces considérations occupent le premier livre.

Il examine ensuite si toutes les races des hommes forment une espèce zoologique ou plusieurs, ce qui le conduit à examiner d'abord ce qui détermine l'identité ou la diversité des espèces. Il en prend occasion d'examiner une foule de questions, telles que les lois

Digitized by Google

relatives à l'économie animale, et par conséquent la durée de la vie des différentes races humaines; les phénomènes de la propagation entre différentes races, les considérations pathologiques qui se rapportent aux maladies contagieuses et épidémiques et aux maladies endémiques. Il s'occupe ensuite de la comparaison psychologique des races humaines; ce qui l'engage à examiner les arts nécessaires à la vie, les sentiments humains, etc., les idées relatives à la divinité et à l'homme.

Il passe alors à l'examen des diversités extérieures, et d'abord de la couleur des races humaines, et il agite la question de savoir si ces différences peuvent constituer des distinctions spécifiques. Il poursuit ce sujet par ce qui concerne les variétés de forme et de structure en général, puis il examine les différences qu'offent les crânes, qu'il étudie avec un soin extrême. Il nous présente douze gravures très-bien faites de crânes de races humaines, et parcourt ensuite d'autres particularités relatives à la structure, comme la forme du squelette, etc. On voit quel nombre infini de sujets le savant auteur a traités dans ces généralités, et il s'est donné la peine de les examiner avec une étendue et un talent remarquables. Voici maintenant les conclusions qu'il tire de ces recherches. En premier lieu, des espèces voisines diffèrent l'une de l'autre à l'égard des trois principales lois de l'économie, comme celles qui sont relatives à la durée de la vie, aux périodes de la gestation, et à la reproduction. Les races humaines s'accordent parfaitement sous ces divers rapports. En second lieu, des espèces différentes

Digitized by Google

d'animaux ont des maladies différentes, sont sujettes à des lois pathologiques différentes, tandis que toutes les races humaines sont sujettes aux mêmes maladies. Des espèces distinctes ne s'entre-croisent point, ou tout au plus difficilement. Les espèces congénères et qui se ressemblent le plus sont douées de qualités physiques très-distinctes, et toutes les espèces diffèrent l'une de l'autre sous les rapports de leurs instincts. L'espèce humaine, quelles que soient les différences acquises par la diversité des siècles et des contrées, est néanmoins soumise à des impulsions qui ne sont guère moins constantes que les instincts des animaux. Et en dernier lieu toutes les races humaines sont sujettes à des lois analogues de sensation et d'action, de manière qu'elles doivent appartenir à la même espèce.

Le second volume contient l'histoire naturelle des races africaines, que l'auteur décrit avec beaucoup de détails. Il les a examinées non seulement sous le rapport de leurs caractères physiques, mais aussi à l'égard des distinctions linguistiques, et il les a caractérisées relativement à leur intelligence, à leurs passions et à leurs usages. Le savant auteur a consulté un grand nombre d'historiens, de voyageurs anciens et modernes, pour nous donner une idée convenable de ces peuples.

L'auteur de l'ouvrage publié à Paris, en 1829, sous le titre *des Caractères physiologiques des races humaines considérées dans leurs rapports avec l'histoire*, a traité un sujet important. Il s'est occupé d'abord de plu-

Digitized by Google

sieurs questions qui servent de fondement à l'histoire naturelle de l'homme. Il n'y aurait pas d'ethnologie si les races ne pouvaient pas durer un temps illimité. Il est évident que ce principe est sous-entendu dans tous les ouvrages ethnologiques, mais il est important de le démontrer. L'auteur a fait voir par le fait que des peuples peuvent subsister avec le même type pendant une longue suite de siècles, qui embrasse presque toute l'étendue des temps historiques. Mais quand on considère qu'il y a des races différentes sur le même sol, qui se croisent entre elles, il s'agit de savoir si les races primitives peuvent subsister. Il en examine tous les éléments. D'abord les effets du nombre relatif; entre autre choses il fait voir que lorsque les races sont nombreuses, et qu'elles existent sur le même sol, elles ne peuvent jamais disparaître. Lorsque les races ne sont pas très-différentes et qu'elles appartiennent par exemple à la même grande division, il y a trois produits de leur croisement; d'abord des races intermédiaires, et puis les deux races primitives; de sorte que toujours ces races doivent pouvoir subsister. Il fait voir après, que dans la guerre, la race conquérante et la race conquise continuent presque toujours à exister à côté l'une de l'autre.

Il examine ensuite l'effet de l'esclavage, et conclut de ce qui précède que les descendants directs de presque toutes les grandes nations connus dans l'antiquité doivent subsister encore aujourd'hui.

Traitant des caractères physiques des races, il établit ce principe fondamental, « Que les caractères

Digitized by Google

tirés de la forme et des proportions de la tête et des traits du visage tiennent certainement le premier rang. Et, en effet, à quoi reconnaît-on principalement l'identité d'un homme? Ce n'est ni à sa taille, ni au degré de son embonpoint, ni à la coloration de sa peau, ni à sa chevelure, mais au visage, c'est-à-dire à la forme de la tête, et aux proportions des traits de la face. La sculpture représente l'individu par un buste, et l'identité est parfaitement reconnue. » L'étude du crâne ne peut suppléer celle de la tête et du visage.

On ne peut pas avoir par le crâne une idée de la figure. On ne voit d'abord ni les yeux, ni les cils, ni les sourcils, ni les lèvres, ni les cheveux ; et quant au nez, on ne sait pas, d'après l'os de cette partie, comment est le nez charnu, s'il est retroussé ou s'il est recourbé. Le crâne peut être utile, mais il ne peut jamais servir seul à faire connaître la figure. L'auteur insiste ensuite sur la nécessité de faire des caractères génériques une description précise et complète; ce qui est de la plus grande importance; car si on ne donne pas une idée parfaite de ces caractères, comment peut-on se former une idée de la race?

Il s'attache plus loin à faire connaître un certain nombre de types, et, ce qui est important, il les prend en Europe, où on n'avait jamais cherché à les reconnaître, et par conséquent on ne les avait pas décrits.

Il a voyagé dans plusieurs contrées de l'Europe, et il a distingué la plupart des races de ce continent. Il en a décrit les caractères physiques avec exactitude.

Digitized by Google

Il les a fait dessiner, mais il n'en a pas publié les dessins, pour qu'on puisse juger de la valeur de ces descriptions; et il a appris avec plaisir qu'il avait parfaitement réussi à donner une juste idée de leur type.

Le savant si distingué qui remplit les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, ayant fait un travail nouveau sur l'organisation de la peau, a pensé qu'on pouvait y trouver des caractères propres à distinguer les races. C'est une idée fort heureuse, et qui peut conduire loin dans l'étude de l'espèce humaine.

Nous avons d'ailleurs des travaux spéciaux sur les diverses contrées de l'Amérique, publiés par plusieurs savants.

Ainsi les Américains du nord se sont spécialement occupés des habitants indigènes de leur pays. Ils publient sur ce sujet deux ouvrages avec les dessins coloriés, qui donnent une bonne idée du type des Indiens de l'Amérique septentrionale. Ils ont d'ailleurs donné un ouvrage sur les crânes de l'Amérique du Nord.

La science doit leur savoir gré de conserver au moins les traits des races indigènes, que les progrès de la nation anglo-américaine tendent à en faire entièrement disparaître. Mais on peut espérer qu'une nation aussi grande que celle des États-Unis ne poussera pas jusqu'au bout cette œuvre d'extermination. Jamais cruauté pareille n'a été commise par aucune nation de la terre, et sans doute que les Américains changeront de politique, comme on voit aujourd'hui l'Angleterre employer des mesures efficaces pour conserver

Digitized by Google

et protéger les populations indigènes et barbares soumises à son empire.

Un savant Allemand, le prince de Wied-Neuwied, nous a donné sur le même sujet des détails précieux, avec de magnifiques dessins coloriés de l'Amérique du Nord.

Tandis que dans l'Amérique du Nord on prépare les matériaux précieux pour une histoire naturelle des Indiens de cette nation, un savant français, M. Alcide d'Orbigny, vient de faire paraître un ouvage complet sur l'histoire naturelle de l'homme dans l'Amérique méridionale. Il a passé un grand nombre d'années dans l'Amérique du Sud ; il l'a visitée dans toute son étendue, depuis la Colombie jusqu'aux Araucanas et les Patagons, et depuis le Chili jusqu'au Brésil. Il doit donc connaître parfaitement la géographie et le climat de cette vaste région. Comme naturaliste, il a pu s'occuper de toutes les dispositions du sol, de toutes ses productions, et indiquer les rapports qui existent entre elles. Il a mis le comble à ses recherches par une étude soignée de l'homme, qu'il a examiné sous tous les points de vue.

D'abord il a décrit les diverses races qui habitent cette moitié de l'Amérique, avec une grande exactitude, en donnant avec précision, d'après les habitudes de notre époque, les caractères physiques comme base de la science. Il a ensuite cherché à les distinguer par les autres caractères tirés de la linguistique et de l'histoire. Il a fait connaître leurs dispositions intellectuelles et morales, ainsi que leurs aptitudes pour les arts et métiers.

Digitized by Google

Il les a suivies dans l'histoire du pays, qu'il a étudié avec soin, depuis la conquête jusqu'à nos jours. Il a marqué les progrès de la civilisation parmi eux. Il a étudié les changements occasionnés par les croisements des races avec les Espagnols et les Nègres. Il nous a fourni tous les documents statistiques qui s'y rapportent et qu'il a pu se procurer.

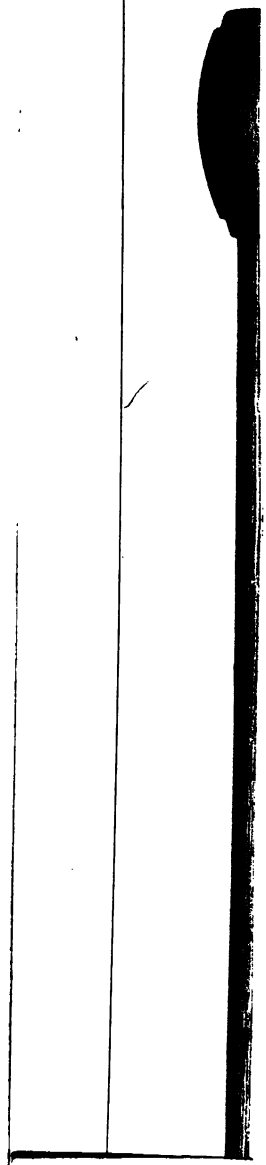
On voit que cette impulsion marquée vers l'étude de l'histoire naturelle de l'homme est développée par les encouragements que le gouvernement y donne. L'administration du Muséum y contribue pour sa part; on a le soin non seulement de nommer des savants pour faire partie de ces expéditions, mais aussi des dessinateurs habiles, expressément chargés de représenter les traits des peuples qu'ils visitent.

Je dirai même qu'il s'est fait à cet égard, dans les habitudes des artistes, une révolution marquée. Un assez grand nombre d'entre eux voyagent maintenant à leurs frais dans diverses contrées. Ils parcourent la Grèce, la Palestine, la Syrie et l'Égypte, pour étudier non seulement les beautés des climats, mais aussi les caractères physiques des peuples.

C'est ainsi qu'un peintre célèbre vient de visiter les régions circompolaires, la patrie des Lapons, dont il a rapporté une multitude de portraits des naturels du pays, peints de grandeur naturelle.

Ainsi l'on peut espérer que dans peu d'années nous aurons les matériaux convenables pour écrire avec exactitude une histoire générale des variétés de l'espèce humaine.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

# MÉMOIRE

# SUR LES GUANCHES

PAR SABIN BERTHELOT,

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE, ETC.

—

EXTRAIT DE LA PREMIÈRE PARTIE DU PREMIER VOLUME (INÉDIT) DE L'HISTOIRE NATURELLE DES ÎLES CANARIES.

---

## INTRODUCTION.

« Ces barbares qui estoient si remplis de vertus naturelles et d'honneste simplicité. »

(*Chronique de la conqueste des Canaries.*)

Durant ces siècles d'agitation et de tourmente qui virent crouler les états les plus puissants, les insulaires des Fortunées, libres et heureux dans leur archipel, purent se réjouir de l'oubli du monde. Le souvenir des expéditions maritimes des Phéniciens et des Carthaginois s'était perdu au milieu du flux et reflux des conquêtes ; les Romains avaient borné leur domination aux colonnes d'Hercule, et l'irruption des Barbares s'était arrêtée devant les flots d'un océan qu'on croyait sans limites. Mais à cette époque de transition qu'on est convenu d'appeler la *Renaissance*, les Fortunées eurent leur tour : on se souvint des îles lointaines auxquelles les poètes de l'antiquité avaient attaché un merveilleux renom, et l'amour des dé-



Digitized by Google

couvertes poussa vers ces contrées fameuses, visitées jadis par les galères de Tyr et de Carthage, explorées ensuite sous l'empire d'Auguste par les envoyés du roi Juba, et connues plus tard des Arabes sous le nom d'Iles Heureuses (*el djézayr el Khalydath*).

Il faut remonter jusqu'au quatorzième siècle pour trouver des documents historiques un peu précis sur les anciens habitants des Canaries. La relation des explorateurs mauritaniens, dont Pline nous a transmis un fragment, ne fait pas mention des indigènes, et si d'après l'Edrisi on peut admettre avec quelque vraisemblance que les Maghrourins partis de Lisbonne au commencement du douzième siècle, ou peut-être auparavant, abordèrent dans cet archipel, on ne saurait tirer de leur récit que des caractères fort vagues sur un peuple qu'ils eurent à peine le temps d'observer. Les naturels qui les retinrent prisonniers possédaient des barques, vivaient réunis dans des maisons et obéissaient à un roi. C'étaient *des hommes de haute stature, de couleur rousse et basanée*, c'est-à-dire plus ou moins bruns, mais indubitablement de race blanche, puisqu'ils portaient les cheveux longs (littéral *non crépus*); *leurs femmes étaient d'une rare beauté*. Ils rencontrèrent là des gens parlant leur langue et conférant dans un autre dialecte avec le prince qui les fit interroger. Le récit des aventuriers arabes ne nous a rien appris de plus; mais à mesure que nous nous rapprochons du siècle des grandes navigations, les renseignements deviennent moins vagues, et déjà en 1341 nous voyons une expédition

Digitized by Google

s'aventurer sur la mer océane, sous les auspices d'Alphonse IV de Portugal, pour aller visiter ces îles célèbres dont on venait de retrouver le chemin (*quæ-rentes ad eas insulas, quas vulgo repertas dicimus*). Les trois navires, dirigés par l'Italien Angelino del' Teghia et le pilote Nicoloso da Recco, étaient équipés de Florentins, de Génois, de Portugais et d'Espagnols. Ces explorateurs visitèrent toutes les îles du groupe et s'arrêtèrent dans celle de Canaria, où ils traitèrent avec les naturels. « Les hommes et les femmes allaient » presque nus (dit la relation); quelques-uns d'entre » eux paraissaient commander aux autres; ils étaient » vêtus de peaux de chèvre peintes de couleur de sa- » fran et de rouge: ces peaux étaient très-fines, douces, » et cousues assez artistement avec des fils de boyau. » A en juger par leurs actions, ils paraissaient avoir » un prince auquel ils témoignaient beaucoup de res- » pect et d'obéissance. Leur langage était fort doux, » la prononciation vive et précipitée comme l'italien. » Le pays offrait un aspect agréable par ses cultures » variées. Les navigateurs y virent beaucoup d'arbres » fruitiers, de jardins potagers, des plantes légumi- » neuses et des céréales. Les maisons, dont ils forcèrent » les portes, étaient solidement bâties en pierres tail- » lées; les murailles paraissaient blanchies à la chaux, » les charpentes d'un bois très-solide. Ils trouvèrent » dans ces édifices des figues sèches et du beau fro- » ment. Ils pénétrèrent aussi dans un temple qui ren- » fermait une idole de pierre représentant un homme » nu avec une boule à la main. Ses parties obscènes

Digitized by Google

» étaient couvertes d'une espèce de tablier en feuilles » de palmier (*femoralibus palmeis*). Ils enlevèrent cette » statue, qu'ils apportèrent à Lisbonne, ainsi que qua- » tre naturels qu'ils avaient retenus de force. Ces in- » sulaires étaient des hommes jeunes, sans barbe, » d'une belle figure, portant aussi des tabliers (*femo-* » *ralia*) faits avec une corde dont ils s'entouraient les » reins et de laquelle pendait un grand nombre de fils » de palmier et de jonc de la longueur d'environ deux » palmes. Ces jeunes gens n'étaient pas circoncis ; ils » avaient des cheveux longs et blonds qui les voilaient » presque jusque au nombril ; ils marchaient nu-pieds. » Leur stature n'excédait pas celle des narrateurs ; ils » avaient les membres robustes, paraissaient coura- » geux, d'une grande intelligence, très-fidèles et pleins » de loyauté. Leur chant était fort doux ; ils dansaient » à la manière française, se montraient toujours gais » et riants, et moins sauvages que bien des Espagnols » (*satis domestici, ultra quam sint multi ex Hispanis*). » Quand on les amena sur les vaisseaux, ils mangèrent » du pain et des figues, mais ils refusèrent absolument » le vin, et ne voulurent boire que de l'eau. Ils man- » geaient aussi du blé et de l'orge à pleines mains, ainsi » que du fromage et de la viande, qu'ils ont chez eux en » abondance et de bonne qualité ; toutefois ils ne possè- » dent ni bœufs, ni chameaux, ni ânes, mais beaucoup » de chèvres, de moutons et cochons sauvages. Bien » qu'ils mangent le grain comme les oiseaux, ils en » font aussi de la farine, dont ils se nourrissent sans » la pétrir. On leur a montré de la monnaie d'or et

Digitized by Google

» d'argent dont ils ignoraient entièrement l'usage. » Le mariage se pratique chez eux, et les femmes ma- » riées portent des tabliers comme les hommes ; mais » les vierges vont toutes nues, sans paraître honteuses » de leur nudité. Ils comptent comme nous, en met- » tant les unités devant les dizaines, ainsi qu'il suit :

| | |
|---|---|
| » *Un*..... Nait. | » *Neuf*.... Alda morava (marava). |
| » *Deux*.. . Smetti. | » *Dix*..... Marava. |
| » *Trois* ... Amelotti. | » *Onze*.... Nait-marava. |
| » *Quatre* .. Acodetti. | » *Douze*... Smatta-marava. |
| » *Cinq*.... Simusetti. | » *Treize*... Amierat-marava. |
| » *Six*..... Sesetti. | » *Quatorze*. Acodat-marava. |
| » *Sept*.... Satti. | » *Quinze* .. Simosat-marava. |
| » *Huit*.... Tamatti. | » *Seize*.... Sesatti-marava. » |

Telle est en analyse la relation qu'on trouve longuement détaillée dans un document fort curieux de la bibliothèque des Magliabechi de Florence, et qui a été publié en 1827 par M. J. Ciampi.

La plupart des navigateurs qui visitèrent les îles Canaries après l'expédition de 1341 y abordèrent accidentellement, et si quelques-uns d'entre eux partirent avec l'intention de visiter ces îles alternativement perdues et retrouvées, leur tentative n'eut pas en Europe un bien grand retentissement. Jusqu'au quinzième siècle les Canaries furent considérées comme des terres vaguement indiquées par les pilotes, et dont la recherche devait exciter l'ardeur des aventuriers de l'époque. Nous lisons en effet dans Gonzalo de Oviedo : « Qu'on resta long-temps sans reprendre la navigation de ces îles, dont on avait fini par oublier la route, jusqu'à

Digitized by Google

d'autres lois; toutefois Azurara, qui put retirer de bons renseignements sur les insulaires qui habitaient encore le pays libre, nous a transmis des notions importantes sur la population et la forme du gouvernement. Le savant Azurara n'ignorait rien de ce qui avait été écrit avant lui. Dans son chapitre des mœurs et coutumes, lorsqu'il fait mention des usages des habitants de Canaria, dont on avait eu connaissance *depuis long-temps par des esclaves du pays*, il veut parler certainement des Canariens amenés à Lisbonne en 1341. Ce qu'il dit des productions de l'île, des figuiers et des dattiers stériles, est bien conforme à la relation du pilote génois Nicoloso da Recco : *Ficus et arbores et palmas datilo steriles.* Le pain, que ces insulaires ne savaient pas pétrir et qu'ils mangeaient en farine, rappelle le passage de la même relation : *Farinam conficiunt, quam et absque panis confectione aliquâ manducant ;* et cette phrase : « Ils n'ont ni or ni argent, et ne connaissent pas la monnaie, » ressemble à celle-ci : *Ostenta sunt eis aurea et argentea numismata, omnino eis incognita.*

Cadamosto, qui aborda ensuite dans le même archipel, ne parla des îles restées indépendantes que sur le rapport de quelques prisonniers chrétiens échappés à l'esclavage. « Les trois îles habitées par les idolâtres, » dit-il, sont plus grandes et beaucoup plus peuplées, » surtout deux, la grande Canarie, qui renferme en» viron neuf mille âmes, et Ténériffe, la plus impor» tante des trois, qu'on dit contenir de quatorze à » quinze mille. Quant à la Palme, c'est une belle

Digitized by Google

» île, à ce qu'il paraît; mais sa population est peu
» considérable. Ténériffe est gouvernée par neuf sei-
» gneurs, appelés *ducs*, qui ne sont pas élus par
» droit de succession ou d'hérédité, mais par celui
» de la force : c'est pour cela qu'ils sont toujours en
» guerre et qu'ils se tuent comme des bêtes. Leurs
» armes sont des pierres et des espèces de javelots
» ou lances d'un bois aussi dur que le fer, et dont la
» pointe est armée d'une corne aiguë et durcie au
» feu. Les uns vont tout nus, hormis quelques-uns,
» qui sont vêtus de peaux de chèvre par devant et
» par derrière. Ils s'enduisent le corps de graisse de
» bouc, mêlée de sucs de certaines herbes, pour se
» défendre du froid, bien qu'il soit peu rigoureux
» dans ces climats méridionaux. Ils ne construisent
» pas de maisons et n'habitent que les grottes des
» montagnes. Ils se nourrissent d'orge, de chair et
» de lait de chèvre, qu'ils ont en abondance. Ils man-
» gent aussi des fruits, mais plus spécialement des
» figues; et comme les chaleurs sont plus fortes dans
» ce pays, ils récoltent leur blé en mars et en avril. Ils
» sont idolâtres et vénèrent le soleil, la lune et di-
» verses autres choses. Ils prennent autant de femmes
» qu'il leur plaît; mais ils ne touchent à leurs épouses
» vierges qu'après qu'elles ont passé une nuit avec
» leur seigneur, ce qu'ils considèrent comme un hon-
» neur insigne. Les habitants des quatre îles conquises,
» à ce qu'on m'a dit, ont fait souvent, à la faveur de
» la nuit, des incursions dans les îles libres, afin
» de s'emparer des naturels et de les envoyer en Es-

Digitized by Google

» pagne pour être vendus comme esclaves. C'est dans » ces entreprises que plusieurs chrétiens ont été faits » prisonniers, et les idolâtres, au lieu de les mettre » à mort, se sont contentés, pour leur prouver leur » mépris, de les employer aux travaux les plus avilis- » sants : ainsi, ils leur ont fait tuer, écorcher et dé- » pecer les chèvres, et remplir d'autres soins encore » plus vils. Il existe chez ces insulaires une coutume » des plus barbares : à l'avènement d'un de leurs » princes, il arrive souvent qu'un de ses sujets se dé- » voue en son honneur. Le peuple se rassemble alors » dans une vallée profonde, et après certaine céré- » monie, accompagnée de quelques paroles, celui qui » s'est offert comme victime se précipite du haut des » rochers qui dominent le vallon. On dit que le nou- » veau prince, sensible à cet acte de dévouement, ne » manque pas de récompenser les parents du mort.

» Ces Canariens sont des gens rusés et alertes, accou- » tumés à courir au milieu de rochers inaccessibles, » et à franchir les précipices les plus dangereux avec » autant de légèreté que les chevreaux ; les sauts » qu'ils font surpassent tout ce qu'on pourrait croire. » Ils lancent une pierre avec une force et une adresse » étonnantes, et ne manquent jamais leur but : la vi- » gueur de leur bras est telle, que quelques coups leur » suffisent pour mettre un bouclier en mille pièces.

» J'ai vu dans l'île de Madère (continue Cadamosto) » un Canarien converti qui pariait de se placer à huit » ou dix pas de distance de trois hommes ayant cha- » cun douze oranges, ainsi que lui, et de leur tirer

Digitized by Google

» les siennes successivement sans manquer un seul
» coup, tandis qu'il parerait avec ses mains toutes
» celles qu'on lui tirerait; mais personne ne voulait
» parier avec lui, parce qu'on savait bien ce dont il
» était capable. Je conclus de là que cette race d'hommes
» est la plus adroite et la plus leste qui soit au monde.
» Hommes et femmes, ils sont dans l'usage de se pein-
» dre le corps avec des sucs d'herbes de diverses cou-
» leurs, verte, rouge et jaune. J'ai visité deux de ces
» îles, dit en terminant le narrateur, celle de Gomère
» et celle de Fer qu'occupent les chrétiens; j'ai abordé
» aussi à Palma, mais sans y débarquer, afin de con-
» tinuer mon voyage. »

André Bernal ou Bernaldez, plus particulièrement connu sous le nom du *curé de los Palacios*, a traité des îles Canaries dans son *Histoire des rois catholiques don Fernando y dona Isabel*. Les chapitres 34, 63, 64, 65, 129 et 134 de cet ouvrage sont ceux qui nous ont fourni le plus de renseignements. On y lit une description succincte du pays conquis, plusieurs notions fort curieuses sur les mœurs et coutumes des anciens habitants et sur leur théogonie. Il est question d'une sculpture en bois, trouvée à Canaria, représentant un groupe d'animaux devant lequel on faisait des libations de lait et d'autres offrandes. L'auteur explique le système de gouvernement de la grande Canarie; il raconte de quelle manière le prince de Galdar fut envoyé en Espagne pour être présenté au roi, puis ramené à Canaria, afin d'engager les naturels à faire leur soumission. Il nous dit

Digitized by Google

comment les malheureux insulaires, embarqués par supercherie à bord des caravelles espagnoles, furent envoyés à Séville, où on leur assigna pour résidence le faubourg de Myahar. Plus tard, lorsqu'on les jugea assez civilisés, et qu'on ne redouta plus leur présence aux îles Canaries, ils furent reconduits dans leur pays. Parmi les précieux renseignements contenus dans le livre de Bernaldez, nous citerons encore une liste de soixante-huit noms de l'ancienne langue, qui se réfèrent aux villages et aux différents lieux habités par les indigènes avant la conquête de l'île.

Lorsque le curé de los Palacios écrivait sa chronique, la domination espagnole étendait sa puissance sur tout l'archipel canarien. Le fief que Bethencout s'était adjugé par droit de conquête avait passé en d'autres mains; Ténériffe, grand Canaria et Palma, ces trois îles qui avaient défendu long-temps leur liberté contre d'injustes agressions, venaient de subir le joug, et Fernandez de Lugo plantait l'étendard de Castille jusque dans les derniers retranchements de ce peuple de braves qui lui avait disputé le terrain pied à pied. Un siècle s'était écoulé depuis cette victoire, quand Fray Alonzo de Espinosa, transporté d'un saint zèle, vint prêcher l'Évangile aux malheureux débris de la nation guanche, et recueillir des anciens pasteurs de Guimar les traditions de leurs aïeux.

L'ouvrage que ce même dominicain fit imprimer à Séville en 1594 est consacré en grande partie à l'*histoire de la miraculeuse apparition de la Vierge de la*

Digitized by Google

*Chandeleur*; cependant il contient aussi le précis des événements de la conquête de Ténériffe, avec des renseignements curieux et authentiques sur les anciens habitants de cette île.

Après les écrivains que nous venons de citer, plusieurs autres suivirent leurs traces; mais ce n'est qu'avec beaucoup de réserve qu'on doit admettre, à titre de renseignements, cette foule d'ouvrages imprimés ou inédits qui, dans le cours des dix-septième et dix-huitième siècles, vinrent grossir les annales d'un peuple que la guerre et l'esclavage avaient décimé. Ces différentes productions ne méritent pas toutes la même confiance, et il n'est pas facile de reconstruire tout un passé avec des matériaux puisés à des sources obscures. Pour arriver à la connaissance de la vérité avec ces éléments hétérogènes, il faut faire la part à chacun des notions traditionnelles qu'il a pu recueillir, de ce qu'il a tiré des archives des premières municipalités (*ayuntamientos*), des registres des conseils généraux (*cabildos*), ou des écrits de ses devanciers; car, à partir de la conquête, et après ceux qui racontèrent ce qu'ils avaient vu, nous n'avons plus pour nous servir de guide que les livres ou les manuscrits de ceux qui compilèrent les auteurs contemporains. Or, ces compilateurs procédèrent tous de la même manière; ils se copièrent successivement sans examen et sans critique.

Il est cependant plusieurs distinctions à faire parmi ces écrivains : nous nommerons d'abord le bachelier don Antonio Viana, auteur d'un poème historique

Digitized by Google

sur les *Antiquités canariennes* (1), dans lequel il traite plus spécialement de la conquête de Ténériffe, sa patrie. Cet ouvrage, qu'on imprima à Séville en 1604, est devenu aussi rare que le manuscrit. Viana puisa la majeure partie de ses renseignements dans le livre du père Espinosa et dans les archives de la famille de son Mécène, don Juan de Ayala, seigneur du Val de Guerra, et noble descendant d'un des compagnons d'armes d'Alonzo de Lugo, l'adelantado de Ténériffe. Nous devons à cet auteur un grand nombre de noms guanches qu'il a sauvés de l'oubli, quelques phrases de l'ancienne langue transmises en rimes, et les traditions des conquérants embellies du charme de la poésie. S'il n'y avait trop de danger pour l'historien à croire un poète sur parole, l'œuvre de Viana pourrait nous fournir les renseignements les plus variés. Cependant, à part ses nombreuses licences, on doit lui tenir compte de ce qu'il a écrit d'après des témoignages authentiques.

« Les Guanches, dit Viana, étaient des gens ver-
» tueux, honnêtes et braves; en eux se trouvaient réu-
» nies les plus belles qualités : magnanimité, adresse
» et courage, formes athlétiques, force d'âme et de
» corps, fierté de caractère, noblesse de maintien,
» physionomie riante, esprit intelligent et dévouement
» patriotique. »

(1) *Antigueedades de las islas Afortunadas de la gran Canaria, en verso suelto y octava rima, dirigido al capitan don Juan de Guerra de Ayala;* por el Bachiller don Antonio de Viana, natural de la ciudad de la Laguna en Ténériffe. Sevilla, 1604.

Digitized by Google

Tenian todos por la mayor parte
Magnanino valor, altivo espiritu,
Valientes fuerzas, ligereza y brio;
Dispuesto talle, cuerpo giganteo:
Rostros alegres, graves y apacibles,
Agudo entendimiento, gran memoria,
Trato muy noble, honesto y agradable,
Y fueron con estremo apasionados
Del amor y provecho de su patria.

Ch. I.

De tels hommes durent nécessairement opposer aux conquérants la résistance la plus opiniâtre. Aussi, dans cette lutte terrible, les échecs qu'ils éprouvèrent, loin d'affaiblir leur audace, semblaient leur prêter de nouvelles forces, et chaque jour d'héroïques actions venaient signaler la dernière phase de cette nation qui allait s'anéantir. La guerre de la conquête fut pour ce peuple guerrier comme un combat à outrance dans lequel il fallut vaincre ou mourir. De là l'intérêt dramatique qui règne dans tout le poème de Viana; mais nous n'envisagerons dans cet ouvrage que l'histoire simplement dite, dégagée des prestiges du merveilleux et de l'enthousiasme poétique. Ainsi, sans prendre à la lettre le portrait de *Bencomo*, en ramenant à leur plus simple expression la physionomie et la tournure du vieux mencey de Ténériffe, on peut en déduire un assez bon type. Malheureusement Viana, s'autorisant d'un conte populaire auquel il était loin sans doute d'ajouter foi, a laissé au héros guanche sa taille gigantesque de sept coudées et ses quatre-vingts dents.

Digitized by Google

« Bencomo, dit le poète, était bel homme, grand » et robuste de corps ; les rides de la vieillesse et les » soucis de la guerre sillonnaient son front chauve, » bien qu'il eût encore de longs cheveux. Il avait » l'air riant, malgré son esprit sauvage et son teint » brun. Son coup d'œil était rapide, ses yeux vifs et » noirs, ornés de grandes paupières et d'épais sour- » cils ; son nez bien fait, quoique à larges narines : » sa moustache, bien fournie, n'ombrageait qu'en par- » tie de grosses lèvres qui laissaient voir une rangée » de dents brillantes d'émail ; sa barbe blanche lui » descendait presque jusqu'à la ceinture, et ses bras » nerveux étaient couverts de cicatrices. Encore leste » et actif, plein de hautes pensées, il était sévère, » modeste, grave, prudent et surtout d'une arrogance » extrême. » (VIANA, chap. III.)

La beauté des femmes guanches sert souvent de texte aux inspirations poétiques du bachelier. Parmi celles dont il dépeint les traits, figurent Dacil, Rosalva et Guacimara. La princesse Dacil, au port noble et gracieux, était fille du mencey Bencomo : « De petits » sourcils dorés, nous dit Viana, se dessinaient sur » son beau front, de longues paupières embellissaient » ses yeux jaloux, et ses joues étaient colorées d'un » vif incarnat. » Rosalva était, selon le poète, une belle blonde au mélancolique regard. Dans Guacimara, au contraire, il nous dépeint « une brune aux yeux » noirs, que la nature avait dotée de l'énergie des » hommes. » Mais dans ces trois portraits, Viana ne nous montre que des variétés de ce type de race au

Digitized by Google

teint plus ou moins blanc, aux longs cheveux, au nez effilé, aux lèvres grosses et courtes :

Nivelada nariz pequeña,
Minero de preciosas margaritas,
Cual de coral cercada de dos labios
Gruesos y cortos de color purpurea.
CH. III.

On aurait tort de croire que l'imagination du poète ait fait tous les frais de ces descriptions; car, bien qu'il ait mis en œuvre les ressources du style pour flatter à sa manière les portraits de ses héros, il est pourtant certains traits caractéristiques empruntés aux traditions qu'il s'est attaché à reproduire, et ce sont ceux-là qu'il nous importait de signaler. Au temps de Viana on gardait encore dans les familles des conquérants tous les souvenirs de la conquête. Plusieurs frères d'armes d'Alonzo de Lugo, l'*Adelantado* de Ténériffe, s'étaient alliés aux filles des princes guanches. Maciot de Bethencourt, qui succéda à son oncle Jean dans le gouvernement des trois premières îles conquises, avait donné l'exemple de ces alliances en épousant la fille du roi de Lancerotte. Après la pacification, les soldats aventuriers suivirent l'exemple de leurs chefs, et se choisirent des compagnes parmi le peuple vaincu. On vit même un ancien mencey de Ténériffe, depuis *don Pedro de Adeje,* contracter mariage avec dona Maria de Lugo, parente du conquérant (1). Le type guanche dut donc se reproduire

(1) Neufs enfants furent les fruits de cette union.



Digitized by Google

chez les enfants qui provinrent de ces alliances; mais il se conserva avec bien plus de pureté dans les tribus qu'on épargna et qui ne se mêlèrent que long-temps après à la population étrangère. Or, le poète Viana, qui vécut vers la fin du seizième siècle, put s'inspirer des souvenirs récents et de la physionomie du peuple qui portait encore tous les caractères de son origine. Après plus de trois cents ans d'une domination étrangère, ces traits nationaux n'ont pu s'effacer; on les retrouve encore dans certains districts, chez les pasteurs des montagnes et parmi les familles agricoles des hautes vallées. Le type africain domine sur la masse de la population et se fait reconnaître de prime abord. Ce sont des hommes au teint hâlé, plus ou moins bruns, à la figure ovale et osseuse, aux traits réguliers, au front saillant et un peu étroit, aux grands yeux vifs, fendus, foncés et quelquefois verdâtres; à la chevelure épaisse, souvent un peu crépue et variant du noir au rouge-brun. Le nez est aquilin sans protubérance, les narines sont dilatées, les lèvres fortes, la bouche est grande, les dents blanches et bien rangées, le corps sec et robuste, les muscles fortement prononcés, et la taille ordinairement au-dessus de la moyenne. Le regard chez ces insulaires ne dément pas leur bon naturel; il est plein d'expression chez les femmes et presque provocateur. Humbles et doux en général, mais très-facilement impressionnables, ces yeux mélancoliques s'animent d'un geste ou d'un mot et décèlent tous les mouvements de l'âme; le visage s'épanouit aux moindres sensations; la joie éclate de toute part;

Digitized by Google

c'est un rire que rien ne peut plus contenir, tous les membres trépignent à la fois et se mettent à l'unisson pour accompagner cette joie du cœur ; ou bien c'est le désespoir qui s'exhale en sanglots, appelant à son aide tout ce qui peut l'alimenter, cherchant des confidents à sa peine et se tourmentant dans son délire. Ainsi, suivant les impressions qu'il reçoit, le sentiment qui agite ce peuple se manifeste au plus haut degré et de la manière la plus expansive ; mais il y a toujours dans ces accès de douleur ou d'allégresse un certain calcul, une pensée arrêtée d'avance pour intéresser en sa faveur, captiver l'auditoire, flatter l'étranger ou plaire à son hôte, car la ruse perce à travers ce fonds de bonhomie et tout cet extérieur de franchise.

Aujourd'hui encore on retrouve dans l'insulaire des Canaries, le port, la figure, les coutumes et les mœurs du peuple indigène. Quelques expressions de l'ancien langage ont prévalu et se sont mêlées au castillan ; plusieurs familles portent des noms guanches dont elles se glorifient ; on rencontre des *Doramas*, des *Beucomo*, des *Magantiga* ; on remarque des luttes, des danses populaires qui ont conservé toutes leurs allures, des usages enfin qui décèlent leur nationalité. Bien que les Canaries ne soient plus ce qu'elles furent sous la domination paternelle des guanartèmes et des menceys, cependant, au milieu de la civilisation moderne et du sein même des progrès de tout genre qui ont façonné le pays aux pratiques européennes, de vieilles coutumes percent encore ; l'ip-

Digitized by Google

novation leur a porté respect, et l'invariable habitude les a perpétuées d'âge en âge comme une tradition des temps passés. L'habitant de la campagne, le pâtre, le laboureur, tout ce peuple aux mœurs agrestes, toujours fidèle aux anciens us, continue la vie d'autrefois ; il torréfie son orge, il le moud lui-même entre ses deux pierres héréditaires placées dans son humble réduit, et préfère au pain du riche le *gofio* de ses aïeux. Le beurre de chèvre se confectionne à Chasna, et dans presque tous les districts du sud de Ténériffe, d'après l'ancien procédé : c'est toujours du lait renfermé dans une outre suspendue que deux personnes placées à distance se renvoient de l'une à l'autre. Les vases qu'on fabrique à Candelaria n'ont varié ni de forme ni de nom ; ce sont encore les *ganigos* des indigènes. Une partie de la population habite encore dans les grottes ; le pâtre excelle toujours au tir de la pierre ; il imite la manière de siffler des anciens chevriers ; il aime ces troupeaux originaires dont il estime la race ; intrépide, infatigable, et non moins leste que ses devanciers, il saisit les chèvres à la course, se sert de la longue lance, et glisse sur ce frêle appui pour s'élancer du haut des montagnes et franchir avec un aplomb étonnant les précipices les plus dangereux. Il témoigne son allégresse par une sorte de rire indéfinissable qui ressemble au cri du bouc et rappelle ces *alaridos* des Guanches que Viana a cités dans ses vers. Les luttes sont encore ce qu'elles furent autrefois ; maintenant c'est le curé et l'alcade qui les président et interposent leur autorité pour

Digitized by Google

mettre fin aux disputes, comme le faisaient jadis le *faycan* et le *guayre*. Le costume est resté le même quant à la forme : la *manta* ou la couverture de laine plissée autour du col est venue remplacer à Ténériffe le *tamarck* des Guanches; la longue blouse rayée et le manteau canarien sont des variantes de la houppelande décrite par les historiens de la conquête; les bas sans dessous de pied tiennent lieu de *hirmas*, et les souliers de cuir brut lacés à la cheville sont les représentants des sandales (*xercos*).

Ainsi le moderne Canarien reproduit à nos yeux l'ancien indigène. Il n'a plus ses croyances; il a oublié son langage, dont il ne prononce plus que quelques mots altérés; mais il conserve sa physionomie, il l'imite encore dans son costume, dans ses habitudes, dans ses manières. Doux, prévenant et patelin, il est comme lui humble, insinuant et rusé, passant de la joie la plus expansive à la tristesse la plus concentrée; hardi jusqu'à la témérité dans le danger le plus imminent, ou méfiant et craintif pour des riens; ami du jeu, du chant et de la danse, passionné pour tous les exercices gymnastiques, brisé aux plus rudes travaux et toujours infatigable; grave dans son maintien, simple dans ses goûts, sentencieux et réservé dans ses paroles; tel est le campagnard des Canaries. Disons-le à l'honneur de ces braves insulaires, leur race tient plus du Guanche que de l'Espagnol. Physionomie, actions et coutumes, tout nous révèle en eux leur ancienne origine. L'hospitalité la plus franche, la vénération pour la vieillesse, le respect et l'a-

Digitized by Google

mour filial, sont des vertus héréditaires que les Canaches ont transmises à leurs neveux. Nous avons vu dans les plus misérables chaumières de pauvres chevriers partager avec l'étranger leur gofio et leur laitage, et ne leur demander en échange que sa bénédiction pour leurs enfants. Du plus loin que l'*Isleño* voit venir son vieux père, il descend de sa mule et s'agenouille pour lui baiser la main. Voilà bien les descendants de *ces barbares qui estoient si remplis de vertus naturelles et d'honneste simplicité*, comme disaient ingénument les chapelains de Bethencourt. Il est consolant pour l'histoire de l'humanité de voir ces mœurs patriarcales se conserver intactes au sein de la société moderne; car ces belles qualités se sont propagées avec le sang d'une race pure. Les conquérants du quinzième siècle, ces hommes fanatiques et impitoyables, qui violèrent les lois les plus sacrées, qui ne procédèrent que par le meurtre et le saccage, pouvaient-ils inspirer des sentiments de vertu et de sagesse, eux qui, foulant aux pieds les droits des nations, ne surent rien respecter, pas même leurs propres serments!

La digression à laquelle nous venons de nous livrer au sujet de l'œuvre de Viana nous a peut-être entraîné trop loin, mais à l'appui des renseignements du poète, il nous importait de faire entrevoir les inductions que l'historien pouvait tirer de l'étude du peuple moderne. Toutefois le livre du bachelier n'est pas le seul qui nous ait fourni de bonnes notions

Digitized by Google

ethnographiques, et nous avons dû recourir au manuscrit de Fray Juan Abrea Galindo, qu'on conserve dans l'île de Palma et dont l'Écossais George Glas publia en 1764 une traduction presque littérale (1). Ce précieux document a beaucoup ajouté à nos connaissances sur les mœurs et coutumes, sur le culte, le langage et l'organisation politique du peuple dont nous allons retracer l'histoire.

Nous aurons aussi plus d'une fois occasion de citer le savant historiographe Nuñez de la Peña, qui naquit à la Laguna, dans l'île de Ténériffe, et publia en 1676 une histoire de la conquête et des antiquités de sa patrie (2).

Mais nous devons rendre hommage à l'illustre Viera, celui des auteurs canariens qui nous a fourni le plus de renseignements ; car nous avons trouvé dans ses intéressantes *Noticias* (3) les principaux éléments de l'histoire que nous écrivons. Loin de cacher ses sympathies pour les malheureux Guanches, Viera fit appel à leur bon droit. Son esprit tolérant s'éclaira au flambeau de la raison et de la saine philosophie ; il se plaça à la hauteur de son siècle, et ne craignit pas de combattre les superstitions et les contes populaires qu'Espinosa, Viana et Nuñez de la Peña avaient

(1) *The history of the discovery and conquest of the Can. isl. etc.*, London, 1764.

(2) *Conquista y antiguedades de las islas de la gran Canarias, etc.*, Madrid, 1676.

(3) *Noticias de la Hist. gen. de las islas de Canarias.* 4 volumes in-4°. Madrid, 1782.

Digitized by Google

pris au sérieux. Historien scrupuleux sur la précision des dates et des citations, Viera a relevé des erreurs importantes : quoique réservé dans ses éloges, il a rendu hommage à ses devanciers et a commenté leurs travaux par une sage critique : *A nadie se elogia con mentira, ni se critica sin verdad,* disait-il lui-même dans un de ses prologues, et cet esprit de justice a constamment guidé sa plume. La plupart des écrivains canariens qui l'avaient précédé n'étaient pas sans reproches : injustes les uns envers les autres, Nuñez de la Peña avait douté de la véracité de Viana tout en le copiant presque mot à mot, et Viana, qui prit à tâche de réfuter Espinosa, redit en vers ce que le moine historien avait écrit si modestement dans la vieille prose; mais Viera fut juste envers tous, et presque toujours impartial.

Aux renseignements puisés dans les divers ouvrages imprimés ou manuscrits que nous venons de citer, nous avons ajouté d'autres notions non moins importantes, et dont nous sommes redevables au zèle d'un des plus savants bibliophiles de notre époque. Nous voulons parler de celles que nous avons tirées de la belle bibliothèque de M. Ternaux-Compans, si riche en documents relatifs aux anciennes possessions de l'Espagne et du Portugal. Nous sommes heureux de pouvoir donner ici un témoignage de notre gratitude à celui qui a bien voulu nous aider dans cette partie de nos travaux. Grâce à l'érudition de M. Ternaux, à ce jugement presque infaillible qui le guide comme par instinct dans les recherches bibliographi-

Digitized by Google

ques, nous avons trouvé, parmi le grand nombre de documents qu'il a mis sous nos yeux, plusieurs renseignements d'un haut intérêt, dont nous aurons soin d'indiquer les sources.

Nous avons recherché, en un mot, toutes les notions que l'histoire avait conservées sur un peuple trop longtemps méconnu : l'étude des auteurs contemporains et de ceux qui ont écrit d'après une tradition récente nous a guidé dans l'appréciation des faits rapportés par les commentateurs d'anciennes chroniques. C'est en nous aidant de ces matériaux que nous espérons remplir notre tâche, et sans nous attacher à réfuter ce qui a été avancé par d'autres, il nous suffira de citer les sources où nous puiserons nos renseignements, toutes les fois qu'ils révéleront quelques faits importants, ou qu'ils contrediront des opinions admises sans examen sur une nation que les conquérants traitèrent en barbares, et dont les vertus héroïques et les mœurs patriarcales méritaient un autre destin.

Digitized by Google

## MOEURS ET COUTUMES.

Les insulaires qui habitaient les îles Canaries avant l'invasion des Européens et l'établissement de leur puissance dans cette partie de l'Atlantique, s'offrirent aux premiers explorateurs avec des mœurs et des usages divers. Privés de toute communication d'une île à l'autre par l'ignorance absolue de l'art de la navigation, sans relations avec le dehors et presque ignorés du monde, leurs tribus isolées étaient gouvernées par des chefs éligibles et indépendants, ou bien obéissaient à des princes héréditaires. Chacun vivait dans sa loi et gardait ses coutumes. Si ces peuples avaient pu faire cause commune, ils auraient opposé sans doute aux Européens une plus longue résistance; mais leurs ennemis tirèrent parti de leur isolement, et dans leurs différentes invasions ils employèrent successivement les populations vaincues à la conquête des îles qui étaient restées indépendantes.

Parcourons d'abord la partie de l'archipel Canarien la plus rapprochée de l'Afrique, et voyons quelles sont les notions recueillies par les historiens sur leurs anciens habitants.

Bontier et Le Verrier nous fournissent plusieurs renseignements sur les naturels de Lancerotte et de Fortaventure. « Ils se battent vaillamment, disent-ils..

Digitized by Google

» Ceux de Lancerotte vont tout nuds, fors un mantel » par-derrière jusqu'au jarret.... Les femmes sont belles » et honnestes, vestues de grandes houppelandes de » cuir traînant jusqu'à terre.... Ils ont grand foison de » villages et de belles maisons. » Nous lisons encore dans la relation française que les Lancerottaines étaient très-fécondes; mais que n'ayant pas de lait au sein pour nourrir leurs enfants, elles les faisaient allaiter par des chèvres. « La plupart d'entre elles ont trois » époux, ajoutent les chapelains, et servent par mois; » et celui qui la doit avoir après la sert tout le mois » que l'autre la tient, et font toujours ainsi à leur » tour. » De manière que dans ce triumvirat de maris, chacun était alternativement le maître absolu et l'humble serviteur de la femme.

Il paraît que le costume du roi de Lancerotte se distinguait par des ornements particuliers, puisque les deux historiens s'expriment en ces termes : « Après » vint Asche au chastel de Rubicon, et se vestit comme » roy... » Nous n'avons rien trouvé pourtant dans leur livre de relatif au costume du prince; mais Viera et Galindo décrivent le bonnet royal : *La corona de pieles caprinas esmaldadas de conchas*, sorte de mitre de peau garnie de coquillages. Jean de Bethencourt, qui prit le titre de roi des Canaries par droit de conquête, adopta en partie cette coiffure, en ornant aussi de coquilles sa toque de baron. C'est ainsi qu'il est représenté dans un vieux portrait de Mancornet, gravé par Palomino.

Ce que les deux chapelains nous racontent de Gua-

Digitized by Google

darfia, qui parvint trois fois à rompre ses chaînes et à se soustraire à ses ennemis, peut nous donner une idée de la force et de l'adresse de ces insulaires. Quant à l'état de civilisation du pays, ils nous apprennent qu'on y cultivait l'orge, que les habitants élevaient des bestiaux et recueillaient les eaux pluviales dans de grandes citernes. La plupart vivaient réunis dans des villages; des édifices solidement construits, que les auteurs de la relation désignent maintes fois sous le nom d'*hostel*, servaient de résidence aux personnages d'un rang distingué. De toutes ces constructions on ne retrouve aujourd'hui que quelques débris épars. Le château de Zonzamas, situé vers la partie centrale de Lancerotte, n'offre plus que des ruines. Ce sont de grands blocs de pierres brutes formant une enceinte circulaire. Leur disposition n'a rien de bien artistique; cependant ces quartiers de rochers sont entassés là dans un certain ordre, et leur assemblage décèle encore quelque chose de monumental.

A Fortaventure on rencontre aussi des vestiges de grandes constructions. Le rempart gigantesque qui traversait l'isthme de *la Pared* d'orient en occident, sur un espace d'environ quatre lieues, divisait le pays en deux principautés : celle de *Maxorata*, au nord, embrassant la majeure partie de l'île, et celle de *Handia*, au sud, qui comprenait toute la presqu'île de ce nom. Ces deux petits états avaient été long-temps en guerre. Les chapelains de Bethencourt désignent plus spécialement le chef de Maxorata comme le *roi sarrasin*, tandis qu'ils appellent l'autre le *roi païen*, c'est-

Digitized by Google

à-dire, d'après leur indication, *celui qui estoit du costé de la Grand'Canare*. Ils ne donnent aucun renseignement sur les mœurs et coutumes des habitants de la presqu'île; mais tout porte à croire que ces péninsulaires formaient un peuple distinct de celui de la grande terre. La nature montagneuse du pays, les cavernes qu'on y voit encore, font présumer que les habitants de cette partie de l'île vivaient en troglodytes, comme les Guanches de la partie occidentale de l'archipel, car il n'existe dans les profondes vallées de Handia aucun vestige d'habitation.

A Fortaventure il y avait des lieux fortifiés dans lesquels les insulaires se défendaient contre leurs ennemis. Bontier et Le Verrier parlent de ces enceintes inexpugnables : « Ils ont les plus forts chasteaux édi- » fiez selon leur manière qu'on puisse trouver nulle » part. » (*Conquest. des Can.* p. 153.)

Les naturels de ces deux îles étaient des hommes bien constitués, forts et courageux; ceux de la partie de Fortaventure qu'on désignait sous le nom de *Maxorata*, se distinguaient par leur haute stature. Ils ignoraient en général l'usage du sel et se nourrissaient de viande boucanée qu'ils faisaient sécher dans leurs maisons.

Les présents étaient chez eux un premier signe de concorde et précédaient toujours le traité de paix. Les princes de Fortaventure observèrent envers Bethencourt cette courtoisie orientale, et, avant de rendre les armes, ils lui envoyèrent un fruit odoriférant qu'ils lui firent offrir comme un gage de bonne foi. La cou-

Digitized by Google

tume de se coucher par terre, en témoignage de respect et de soumission, était commune dans les deux îles.

« Ces peuples, dit Abreu Galindo dans ses Mémoires, étaient humains, sociables et fort joyeux, grands amateurs du chant et de la danse. Leur musique, qu'ils accompagnaient de claquements de mains et de battements de pieds exécutés en mesure, était toute vocale. Ces excès de gaieté qui les animaient dans les grandes réjouissances tenaient évidemment au caractère africain. » Bontier et Le Verrier en citent un exemple au sujet du retour de Bethencourt à Lancerotte, en 1403, et des ménestrels qu'il avait ramenés avec lui : Les habitants de cette île, alors déjà conquise, se pressaient en foule sur le rivage, et manifestaient leur joie en se laissant tomber par terre, criant, s'entre-choquant et se jetant les uns sur les autres pour s'embrasser. Les deux princes de Fortaventure furent admis à la table du baron ; « et tandis » que le seigneur soupoit (disent les historiens), il y » avoit des ménestrés qui jouoyent, de quoi iceux roys » ne pouvoient manger du plaisir qu'ils prenoient à » ouyr lesdits ménestrés. »

Galindo a donné la description d'un des exercices gymnastiques les plus en vogue à Fortaventure. Deux hommes, soutenant une longue lance par ses extrémités, l'élevaient au-dessus de leur tête aussi haut que possible, tandis que leurs compagnons tâchaient de sauter par-dessus. Ces insulaires étaient si lestes et si adroits à ce jeu, qu'ils pouvaient franchir, par bonds

Digitized by Google

successifs, trois lances placées parallèlement à différentes distances.

Querelleurs d'habitude, ils avaient entre eux de fréquents duels. Les champions préféraient dans ces sortes de cas le combat au javelot appelé *tezzeres*. La loi ne pouvait atteindre celui qui se présentait dans la maison de son ennemi en entrant par la porte, alors même qu'il vînt à le tuer ou à le blesser ; mais s'il pénétrait chez lui inopinément en sautant par-dessus le mur, ou en faisant brèche sur les toits pour l'attaquer en traître, il était puni de mort. (*Glas ex Galindo*, op. cit., p. 6 et 7.) Toutefois la loi se montrait moins rigoureuse envers les *Altahas*, qui jouissaient de grands priviléges et occupaient le haut rang dans la hiérarchie sociale. Leur personne était sacrée.

L'auteur des mémoires inédits (Galindo) décrit en ces termes le supplice des criminels : « Le coupable était conduit au bord du rivage, où on le couchait par terre, la tête appuyée sur une pierre plate, puis on la lui écrasait avec un gros galet. L'infamie du supplice retombait sur ses enfants. »

Dans les maladies, ils prenaient le suc de certaines herbes dont l'expérience leur avait prouvé l'efficacité ; mais pour la guérison de douleurs aiguës ils scarifiaient la partie affectée avec des pierres tranchantes, ou bien ils appliquaient le feu, et pansaient ensuite la plaie avec du beurre de chèvre.

Nous savons encore, d'après Galindo, que ces insulaires étaient excellents nageurs et qu'ils se servaient de dards pour harponner le poisson le long de la côte.

Digitized by Google

Ils construisaient leurs maisons en pierre sans ciment; l'entrée en était si étroite, qu'un homme n'y passait qu'avec peine en se courbant. Ces maisons étaient en partie souterraines; de là le nom de *casas hondas* que l'on donne aujourd'hui à celles qui existent encore; mais il paraît qu'ils en avaient aussi avec des cours intérieures dans lesquelles ils renfermaient leurs troupeaux.

L'orge qu'ils récoltaient dans leurs champs, la chair et le lait de leurs troupeaux, formaient la principale nourriture des anciens habitants de ces deux îles. Ils réduisaient le grain en farine après l'avoir torréfié; deux petites pierres volcaniques, raboteuses et taillées en forme de meule, leur servaient de moulin à bras. Ils pétrissaient la farine avec de l'eau ou du lait, quelquefois avec du miel, dans des vases de bois ou d'argile cuite. Cette espèce de *polenta*, qu'ils appelaient *gofio*, était en usage dans toutes les îles.

Ils ne cultivaient que l'orge; les autres céréales leur étaient inconnues. De longs bâtons, garnis à l'une des extrémités avec des cornes de bouc, leur servaient à ouvrir le sillon qui devait recevoir la semence.

Galindo décrivit le costume des habitants de Lancerotte à peu près dans les mêmes termes que les chapelains de Bethencourt, dont il ignora la relation. Le tamarco (*tamarck*), ou manteau de peau de chèvre, était cousu avec des ligaments de cuir aussi fins que le fil. Ce manteau, qu'ils taillaient avec leur *tafiague*, espèce de tranchet d'obsidienne, ne dépassait pas les genoux. L'auteur des mémoires ajoute que les souliers

Digitized by Google

étaient aussi de peau de chèvre, avec le poil tourné en dehors, et qu'ils portaient des bonnets de la même substance, ornés par-devant de trois grandes plumes. Les femmes avaient une coiffure semblable, mais leurs bonnets étaient serrés autour de la tête avec une bande de cuir qu'elles teignaient en rouge. Les hommes laissaient croître leur barbe et leurs moustaches; ils portaient les cheveux longs, et les femmes les laissaient pendre en tresses par-derrière.

Des jaquettes de peau de mouton, qui descendaient jusqu'à mi-cuisse, distinguaient les habitants de Fortaventure de leurs voisins; mais les manches n'arrivaient pas jusqu'aux coudes et laissaient les bras à demi nus. Le bonnet variait aussi, et sa forme était plus conique.

Les traditions historiques recueillies par notre auteur (voy. Viera, *Noticias ex Galindo*, op. cit., tome I, l. II, § XXI, p. 191 et suiv.) nous fournissent quelques notions sur la forme du gouvernement de Lancerotte avant la conquête. L'île était sous la dépendance d'un roi, dont le pouvoir héréditaire devait se transmettre au premier né de ses fils. Ce droit, auquel les femmes ne pouvaient prétendre, passait au second en cas de mort du premier. Les alliances entre frères et sœurs étaient permises parmi les grands. Des castes bien tranchées existaient chez ces insulaires; les *guayres* ou les nobles exerçaient une grande influence et jouissaient de certains priviléges : ils pouvaient contester au prétendant, dans certains cas, le droit de succession. Le reste du peuple était esclave; les grands dis-



Digitized by Google

posaient arbitrairement de son sort. Une physionomie nationale distinguait cette race d'homme; la couleur brune de la peau et des cheveux sont les principaux caractères que lui assignent les historiens.

Si nous rapportons maintenant nos observations sur les populations du groupe occidental de l'Archipel canarien, nous y remarquerons divers degrés de civilisation et des différences dans les mœurs et les usages. Cependant parmi les coutumes que les historiens ont décrites comme spéciales à certaines îles, parce qu'on n'eut pas occasion de les observer dans les autres, plusieurs probablement devaient être plus générales. L'examen comparatif des différentes tribus observées dans leurs circonscriptions maritimes, donne lieu à plus d'un rapprochement, et ce n'est pas seulement de l'étude ethnographique de chaque population isolée et prise en détail, mais plus encore de l'ensemble de cette étude appliquée collectivement à toutes les îles du groupe occidental, que doit ressortir le caractère essentiel et distinctif de la nation guanche.

Bontier et Le Verrier n'ont presque rien dit sur les mœurs et coutumes des naturels de l'île de Fer, les *Beni-Bachir*, dont les Espagnols corrompirent le nom en celui de *Bimbaches* (1). C'est aux ouvrages de ceux qui ont écrit d'après les traditions qu'il faut avoir recours, et tout ce que Viera lui-même rapporte dans ses *Notices* est extrait des manuscrits de Galindo et de

(1) C'est à mon savant confrère M. d'Avezac que je dois l'indication de cette étymologie.

Digitized by Google

Garcia del Castillo. D'après ces historiens, les habitants de cette île étaient de moyenne taille, mais agiles, forts et courageux (*agiles, fuertes y animosos*). Naturellement enclins à la mélancolie, leurs poésies roulaient sur des sujets graves et tristes qu'ils chantaient d'un ton plaintif en dansant en cercle, se tenant par la main, et sautant tous ensemble à divers temps. Les pasteurs *herreños* (1) imitent encore de nos jours cette ronde nationale.

La polygamie n'avait pas lieu chez ces insulaires; ils ne pouvaient non plus choisir leurs épouses dans leur propre famille; mais, bien qu'ils reconnussent une sorte d'aristocratie, les alliances entre les deux castes étaient assez fréquentes. Le prétendant obtenait ordinairement le consentement de la famille par un présent de quelques têtes de bétail.

Le costume de ces insulaires était presque identique avec celui des habitants de Fortaventure; leur manteau de peau de mouton, qu'ils portaient le poil en dehors pendant l'été, leur servait de fourrure en hiver. Ils marchaient armés de longs bâtons, pour s'aider à gravir les rochers. Leurs maisons étaient des édifices circulaires, soutenus par une forte muraille et surmontés d'un toit en rotonde qu'ils consolidaient avec des branches d'arbres recouvertes de feuillage et de paille. Chaque habitation pouvait contenir une famille d'environ vingt personnes; mais, vers le littoral,

(1) Le mot *herreño* est employé aujourd'hui par les habitants des îles Canaries pour désigner un naturel de l'île de Fer.

Digitized by Google

ils avaient établi leurs demeures dans les grottes spacieuses qui servent encore aujourd'hui pour renfermer les troupeaux. De grands tas de fougères, sur lesquels ils étendaient des peaux de chèvres, étaient leurs lits de repos. Lorsqu'ils tombaient malades, ils se couvraient de peaux de mouton afin d'exciter une abondante transpiration, puis ils se frottaient le corps avec du beurre. L'eau de leurs citernes et celle d'une source providentielle qui coulait au pied du fameux *garoë* (1) faisaient leur principale boisson. Toutefois Garcia del Castillo assure qu'ils savaient extraire une liqueur fermentée du fruit du mocan (2).

Leur nourriture consistait en *gofio* et en viandes rôties de chevreau ou mouton. Il est cependant un dicton populaire qui rendrait probable leur goût pour la chair de lézard (*herreño come lagartos*). On sait que ces animaux étaient très-communs dans l'île, et qu'ils y atteignaient presque la grosseur des iguanas d'Amérique, dont les Indiens sont si friands. Mais l'aliment le plus estimé de ces insulaires était la chair des brebis grasses qu'ils appelaient *juhaques*. Ils se réunissaient dans des festins de famille, et se plaçaient autour de trois ou quatre *juhaques* rôties, qu'ils dévoraient en commun à l'époque des *guatatives*, fêtes nationales dont les historiens nous ont laissé ignorer l'anniversaire et le motif. Les coquillages étaient aussi très-goûtés parmi eux, et les amas de patelles, désignés par

(1) Le *garoë* est cet arbre merveilleux dont il est question dans plusieurs ouvrages qui traitent des Canaries.

(2) Visnea mocanera.

Digitized by Google

les modernes Herreños sous le nom de *concheros* ou *lapas*, signalent encore les endroits où leurs devanciers venaient autrefois s'aiguiser l'appétit. Les fruits du figuier étaient aussi une grande ressource pour les anciens habitants de l'île de Fer, et la racine de fougère (*Pteris aquilina*), réduite en farine, remplaçait le gofio dans les temps de disette.

Cette peuplade obéissait à un prince pacifique qui, n'ayant personne à combattre, gouvernait paternellement sa petite principauté, et ne recevait de ses sujets qu'un tribut volontaire, selon la richesse de chacun. Armiche était son nom. Jean de Bethencourt ayant envahi l'île de Fer vers le commencement du quinzième siècle (1404?), emmena Armiche en esclavage avec la majeure partie de ses sujets.

Les habitants de la Gomère différaient peu de ceux de l'île de Fer quant à la taille et à la physionomie; mais ils étaient en général un peu plus bruns. Viera nous apprend toutefois, d'après les renseignements de Galindo, qu'il s'en trouvait aussi beaucoup qui avaient le teint aussi blanc que les Guanches de la partie septentrionale de Ténériffe. Très-affectionnés aux exercices gymnastiques, et moins pacifiques que les *Beni-Bachirs*, les Ghomerites s'acquirent un grand renom par leur force et leur courage. La légèreté et la hardiesse qui les distinguaient, était le fruit de l'éducation guerrière qu'ils recevaient presque en naissant. Dès l'âge le plus tendre, les jeunes enfants devaient faire leurs preuves. Placés à une certaine distance, sans écarter les pieds de l'espace qu'on leur avait

Digitized by Google

gras pâturages qu'arrosaient une multitude de torrents. De superbes forêts ombrageaient les montagnes, et les palmiers croissaient en foule dans leurs riantes vallées. La liqueur fermentée connue sous le nom de *miel de Palma*, que les paysans de la Gomère tirent encore aujourd'hui du dattier, était très-estimée des anciens habitants.

Les Ghomerites étaient subdivisés en quatre tribus qui avaient reconnu une autorité suprême. Amalahuyhé conservait encore cette suprématie vers la fin du quatorzième siècle ; mais à la mort de ce prince, les chefs des tribus se déclarèrent indépendants, et leurs dissensions accélérèrent le succès de la conquête. (Viera, *Noticias*, t. I, p. 195.)

L'ancienne population de Palma appartenait à la grande tribu des *Haouarythes* (*Beni' haourah*), et cette filiation explique l'étymologie du nom primitif de l'île, que le père Abreu Galindo a corrompu en celui de *Benahoave*, et qu'il traduit par *mon pays*. Ces Haouarythes étaient subdivisés en douze tribus secondaires qui obéissaient à leurs chefs respectifs. Des rivalités avaient souvent amené des querelles sanglantes entre ces différents cercles : Echentive, prince d'*Abenguarème*, en était venu aux mains avec Mayantigo, souverain d'*Aridane*, et des attaques à l'improviste avaient eu lieu entre les tribus d'*Hïscaguan* et d'*Acero*. (Gal. mss. lib. III, cap. v, Viera, *Noticias*, t. I, p. 199.) Ces vaillants insulaires surent résister à toutes les invasions jusqu'à la fin du quinzième siècle, et si la plupart des tribus n'opposèrent à don Alonzo le Conquérant

Digitized by Google

qu'une faible résistance, c'est que, séduites par des conditions avantageuses, elles comptèrent trop sur la foi des traités. Unies entre elles pour la défense commune, elles furent long-temps indomptables ; Bethencourt et ses Normands ne purent gagner un pouce de terrain ; plus tard, Guillen Peraza, comte de la Gomère et seigneur de l'île de Fer, qui envahit la Palma avec des forces considérables, fut battu à la première rencontre, et perdit la vie. Lorsque les *Herreños* tentèrent de venger la mort de leur seigneur en pénétrant de vive force dans le territoire d'*Abergua-rème*, le prince Echentive trompa encore toutes leurs prévisions, et la sœur de Guerchagua, le chef de Tigalate, qu'ils amenèrent prisonnière, leur donna un premier exemple de ce que pouvaient la force et le courage chez les femmes de race Guanche. L'Herreño Jacomar ayant voulu la traiter en esclave, la fière insulaire le saisit à la gorge et allait l'étouffer, quand celui-ci sauva sa vie en la poignardant. Mais ce crime ne resta pas impuni. Jacomar, profitant d'une trêve, était retourné à la Palma, et Guerchagua, auquel il racontait un jour sa triste aventure, reconnaissant l'assassin de sa sœur, lui traversa le cœur avec son javelot. (Viera, *ex Galindo*, t. III, p. 149.)

L'histoire fait aussi mention d'une autre femme douée d'une force prodigieuse et non moins résolue que la sœur du chef de Tigalate. Les Espagnols venaient de débarquer à Tazacorte : Guarinfanta se présente et les défie au combat. D'abord forcée de fuir devant le nombre, elle les trompe par sa fausse

Digitized by Google

retraite; mais bientôt revenant sur ses pas, l'intrépide amazone abat celui qui la suit de plus près, et l'emporte comme une proie. Les Espagnols s'acharnent à sa poursuite; déjà Guarinfanta a gagné les bords escarpés d'un ravin, lorsque, entourée par huit combattants, elle tombe brisée de coups, au moment qu'elle allait se précipiter avec son ennemi.

Certes, de pareils traits d'héroïsme témoignent assez de la bravoure de cette nation, et justifient bien l'opinion de l'auteur des *Notices* : « Ils étaient tous » gens de cœur, dit-il ; et les femmes palmaises, douées » la plupart d'un courage viril, s'élevaient au rang » des hommes par leur force et leur audace. »

Ce caractère résolu qui distinguait si éminemment les Haouarythes se retrouve à chaque page dans la relation de Galindo. Le mépris de la mort fondé sur des idées de fatalisme, la résignation dans la souffrance, et le courage poussé jusqu'à la témérité, telles furent les idées stoïques qu'ils opposèrent à la barbarie des conquérants. Citons encore un exemple : Mayantigo, le chef de la tribu d'Aridane, reçoit en combattant une grave blessure, et bientôt la gangrène attaque son bras fracassé. Alors le guerrier, voulant prévenir les ravages du mal, s'arme de son *tafrigue*, et opère lui-même l'amputation par la désarticulation du coude. (Galindo, mss. lib. VIII, cap. v.)

Mais il était des maux contre lesquels ils ne connaissaient point de remèdes, et pour ceux-là ils s'abandonnaient au destin. Bien plus affectés des peines de l'âme que des douleurs du corps et naturellement en-

Digitized by Google

clins à la mélancolie, ils avaient recours à la mort pour terminer leurs souffrances. Dans les cas désespérés, lorsque le malade ou le vieillard pressentait sa fin prochaine, il convoquait ses parents et leur faisait ses adieux en prononçant le fatal « *vaca-guare* » (je veux mourir!). Cette volonté dernière était religieusement observée ; on le transportait dans la grotte sépulcrale, et là, étendu sur un lit de peaux, un vase de lait au chevet de sa couche, le moribond s'éteignait dans son agonie. (Viera, *Noticias*, t. I, p. 181.)

Ce n'est donc pas sans raison que l'auteur des *Notices* appelle les insulaires de la Palma, les *Spartiates des Canaries*. Si en effet, sous certains rapports, leur intrépidité dans les combats, et cet amour de la patrie dont ils donnèrent tant de preuves, les égalaient aux héros de l'ancienne Grèce, nous retrouvons aussi dans leurs mœurs des habitudes qui les rapprocheraient encore davantage des Lacédémoniens. Celui qui savait le plus adroitement piller son voisin, lui enlever ses bestiaux ou lui dérober ses armes, recevait des éloges ; on le proclamait le plus hardi.

Parmi les usages décrits par les historiens, il en est un qui paraît particulier aux Haouarythes de la Palma. Ces insulaires avaient utilisé la semence d'une espèce de chenopodée qu'ils appelaient *amagante* et qu'ils faisaient bouillir dans du lait. Ils se servaient pour manger cette pâtée liquide d'un goupillon de racines de mauves réduites en filaments par la macération. Ils en faisaient aussi avec des racines de fougères qu'ils imbibaient de lait ou qu'ils frottaient avec du

Digitized by Google

beurre pour donner ensuite à sucer aux petits enfants. Ces sortes de biberons sembleraient indiquer que les femmes palmaises, comme celles de Lancerotte et de Fortaventure, ne pouvaient non plus allaiter leurs enfants, et qu'en général, dans ce climat, elles avaient recours pour les nourrir à des moyens artificiels, lorsqu'elles ne les confiaient pas à des chèvres.

Les Haouarythes de la Palma portaient le même costume que les Ghomerites : ils étaient grands et robustes; leur visage n'avait rien de disgracieux; les traits en étaient réguliers, et le prince Mayantigo fut appelé, dit-on, *Morceau du ciel*, à cause de sa belle physionomie. Quant à la couleur de leur teint, il paraîtrait qu'elle était généralement assez blanche, puisqu'un des princes d'Abenguarème avait été surnommé *Azuguahé*, qui signifiait *le brun*, sans doute pour le distinguer des autres. (Galindo, mss. lib. III, c. v.)

Mais hâtons-nous d'arriver aux Guanches de Ténériffe pour connaître à fond ce peuple de braves, car ce fut dans cette île qu'il conserva le plus long-temps son indépendance, et avec elle ses mœurs pastorales et ses vertus guerrières.

Ténériffe offrit aux conquérants une organisation politique à peu près semblable à celle de la Gomère et de la Palma. Suivant la tradition, l'autorité d'un seul avait prévalu d'abord, et *Tinerfe le Grand* fut le dernier prince qui jouit du pouvoir souverain, cent ans environ avant la conquête. Mais à sa mort ses neuf fils se séparèrent le royaume et le divisèrent en autant de principautés indépendantes, auxquelles il

Digitized by Google

faut ajouter une autre fraction du territoire concédée à un bâtard du roi nommé *Aguahuco*. Les enfants légitimes prirent le titre de *mencey* ou seigneur, et Aguahuco (le *bâtard*) reçut celui d'*Achimencey* (fils ou descendant de seigneur).

Toutefois, il paraît que les différentes tribus de Ténériffe reconnurent de tout temps la suprématie du prince de Taharo, un des neuf menceys de l'île. Le titre de *quebehi* (grandeur ou majesté), ajouté à son nom propre, le distinguait des autres. Quebehi Imobach, qui régnait à Oratave en 1464, est le seul désigné, dans un vieux document, sous le nom de Grand : « *el grand rey Imobach de Taoro.* » (Voyez Nuñez de la Peña, l. I, cap. IX, p. 71.) Son fils Quebehi-Bencomo, qui lui succéda, est qualifié de *très-puissant* par l'historien de la conquête (1).

Du reste le nom de *Taharo*, par lequel on désignait le territoire du mencey Bencomo, semble une corruption du mot *Tagoror*, qui signifiait le lieu où l'on se rassemblait pour tenir conseil, rendre la justice et assister aux grandes solennités. Or, la dénomination de *tahoro* ou *tagoror*, particulièrement affectée au domaine du mencey le plus puissant de l'île, indique assez la suprématie que ce prince exerçait sur les autres districts.

Les princes et les nobles de Ténériffe avaient pourtant leur tagoror particulier, où ils siégeaient d'habitude. C'était là qu'ils tenaient conseil, recevaient

(1) En Tahoro Bencomo el potentissimo.

Digitized by Google

leurs vassaux, et réglaient les différends. « Un vieux » *mencey assis à l'entrée de sa grotte, sur son banc de* » *pierre, et présidant son tagoror* (dit l'auteur des » *Notices*), *me rappelle les héros d'Homère.* »

A l'avénement d'un nouveau prince, la cérémonie de l'installation avait lieu dans le tagoror. Des branches de palmiers et d'autres rameaux verts décoraient l'enceinte; le sol était jonché de fleurs, et le peuple accourait en foule de toutes les vallées voisines pour assister à la fête. Le mencey, salué par acclamation, s'asseyait sur une pierre taillée en forme de siége et recouverte de peaux : alors un de ses parents les plus proches lui présentait le *royal humerus*, relique vénérée qui tenait lieu de sceptre, et qu'on conservait dans un étui de cuir. Le mencey le baisait avec respect; puis, l'élevant au-dessus de sa tête, il prononçait en ces termes la formule du serment :

« Je jure, par l'os de celui qui a porté la couronne, » de suivre son exemple et de faire le bonheur de » mes sujets. »

Les chefs, par rang d'âge, prenaient ensuite le sceptre des mains du nouveau prince, et le plaçaient tour à tour sur leurs épaules en disant :

« Nous jurons, par le jour de ton couronnement, » de nous constituer tes défenseurs, ainsi que de ceux » de ta race. » (*Viana*, ch. 1.)

Après le couronnement, le mencey, le front ceint de laurier entremêlé de fleurs, invitait les assistants à prendre part au festin; les danses, les luttes et les jeux terminaient ensuite la cérémonie, et se prolon-

Digitized by Google

geaient pendant la nuit à la clarté des torches et des feux de joie qu'on allumait de toute part. En temps de guerre, on suspendait les hostilités pour que rien ne troublât la fête.

Lorsque le mencey parcourait ses domaines, il était précédé du sigone portant l'*añepa*, espèce de bâton de commandement orné à son extrémité d'une banderole de jonc. Dès qu'on apercevait la royale bannière, on accourait au-devant du prince pour se prosterner à ses pieds. Les plus empressés secouaient la poussière de ses sandales avec la fourrure de leur tamarck, et les baisaient avec respect. Ce témoignage de soumission et de vasselage était de rigueur à l'anniversaire du couronnement, qu'on célébrait toujours en grande pompe. Alors le peuple était admis auprès du mencey et venait lui rendre hommage. « Les uns, dit Espinosa, lui ap-» portaient un tribut de peaux recherchées, les autres » lui offraient des fleurs odoriférantes et des rameaux » de fruits ; les plus riches lui baisaient la main gauche, » les chefs et les nobles la main droite; mais tous s'a-» genouillaient devant lui en lui disant : *Je suis ton* » *vassal !* »

Dans ces fêtes solennelles, l'élite des guerriers défilait devant le prince et témoignait sa joie par de bruyantes acclamations, que Viana rapporte dans les termes suivants, d'après la version du P. Espinosa :

« Vive Bencomo, notre seigneur et notre soutien ! » qu'il vive malgré la rigueur du destin. » (Viana, ch. III.)

C'était dans l'enceinte du tagoror que le mencey ad-

ministrait la justice et présidait le conseil des sigones. Le délinquant, amené devant ses juges, était étendu par terre, et on lui appliquait la bastonnade avec la houlette pastorale du prince, qui avait toujours soin de faire panser ses blessures après l'exécution. Ce châtiment était celui qu'on infligeait ordinairement aux voleurs. (*Noticias*, t. I, p. 184.)

Viana parle des châtiments infligés aux enfants qui insultaient leurs pères, et qu'on condamnait à être lapidés. L'homicide recevait la peine du talion, et ceux qui se rendaient coupables d'adultère étaient enterrés vifs. La jeune fille pervertie expiait ses fautes dans la prison jusqu'à ce qu'un de ses amans se présentât pour l'épouser. (Viana, ch. 1.)

Viera, suivant la version du P. Ab. Galindo, dit que le meurtrier perdait tous ses troupeaux, et qu'on l'envoyait en exil à perpétuité. « Peut-être, ajoute-t-il, » que le législateur, en agissant ainsi, avait voulu » soustraire le coupable à la vengeance des parents du » défunt. »

La loi imposait le plus grand respect pour les femmes: celui qui en rencontrait quelqu'une sur son chemin devait s'arrêter et la laisser passer sans lui adresser la parole. La bigamie n'existait pas parmi les Guanches; mais ceux de Ténériffe pouvaient répudier leur épouse pour en prendre une autre. Viana nie cette loi de répudiation.

C'est à Fray Alonzo de Espinosa que nous sommes redevables des croyances des Guanches sur la distinction des castes. « Au commencement du monde, di-

Digitized by Google

» saient-ils, Dieu créa un certain nombre d'hommes » et de femmes avec de la terre et de l'eau, et leur » répartit les troupeaux nécessaires à leur subsistance. » Plus tard, il en créa d'autres et ne leur donna rien. » Alors ceux-ci ayant réclamé leur part, Dieu leur » répondit : *Servez les autres, et ils vous donneront.* De » là proviennent les maîtres et les serviteurs, c'est-à- » dire les nobles et les roturiers. »

Dans l'ordre de cette hiérarchie, qui divisait la nation en deux corps, le *Quebehi* était le plus haut placé. Le titre de *mencey* ou seigneur s'appliquait au prince dont les chefs de la tribu avaient reconnu l'autorité souveraine, et ce titre était héréditaire. Par celui d'*achimencey* on désignait un personnage d'un rang inférieur, mais issu de famille régnante. Les *sigonès* étaient tous gentilshommes : grands vassaux des menceys, ils commandaient les gens de guerre, et prenaient place au tagoror ou tribunal de justice. Enfin, de même que dans les autres îles, les *achicaxna* ou les roturiers formaient la masse du peuple. Pauvres serfs soumis aux seigneurs, et cultivant les domaines du prince, qui leur en cédait l'usufruit, le travail faisait leur bien-être, et la véritable richesse ne consistait pour eux que dans l'accroissement des troupeaux. (*Noticias*, t. I, p. 155 et 219.)

Toutes les terres, au contraire, appartenaient au mencey, qui les distribuait à ses sujets suivant leur rang et leurs besoins; mais ces concessions n'étaient que temporaires; elles rentraient dans le domaine du prince à la mort des usufruitiers, ou prenaient plus



Digitized by Google

d'extension par l'accroissement des familles. L'impossibilité d'acquérir et de dominer les autres par la fortune contenait l'ambition, et sous ce rapport, cette loi agraire, favorable à la politique des menceys, faisait leur force et leur stabilité.

Les soins du troupeau et le choix des meilleurs herbages étaient pour les Guanches des devoirs importants, aussi y mettaient-ils toute leur science. Ces hardis pasteurs rassemblaient en quelques instants tout le bétail dispersé dans les montagnes; ils le comptaient d'un coup d'œil, et savaient distinguer, entre mille brebis, l'agneau de chaque mère. (*Noticias*, t. I, p. 166.)

Le berger charmait ses loisirs sur la flûte champêtre, chantait ses amours ou les combats de ses pères. (*Notic.* t. I, p. 158.) Les traditions de cette vie pastorale, de cette existence des premiers temps, ont fourni à Viana les plus belles pages de son poème, et l'épisode du prince Zébenzui, qu'il a rapporté d'après la version de Espinosa, est un exemple de cette simplicité de coutumes et de mœurs, qui distinguait les anciens Guanches.

« Zebenzui, que les Espagnols surnommèrent le » *Pauvre Hidalgo*, commandait en despote dans le » district qui s'avance sur la côte septentrionale de » Ténériffe, entre les montagnes d'Anaga et de Te- » gueste. Jeune et audacieux, il poussa la témérité et » l'abus de la force jusqu'aux actions les plus coupa- » bles, opprimant ses vassaux et leur enlevant le fruit » de leurs labeurs. Des rapines sans cesse renouvelées

Digitized by Google

» dans les bergeries du voisinage l'avaient rendu le
» fléau de la contrée, lorsque les pasteurs alarmés ré-
» solurent d'aller implorer le puissant Bencomo pour
» mettre un terme au brigandage dont ils étaient les
» victimes. Mais le vieux mencey, voulant concilier
» l'honneur de sa race avec les devoirs de la justice,
» prit soudain une résolution digne de son caractère.
» Il part de la vallée de Taoro, et s'engage seul
» dans des sentiers peu fréquentés pour traverser en
» quelques heures une distance de sept lieues et sur-
» prendre Zebenzui en flagrant délit. Arrivé brus-
» quement dans la grotte du prince, il le trouve ache-
» vant son repas et dépeçant encore les restes d'un
» chevreau qu'il avait dérobé la veille. A cette ap-
» parition subite Zebenzui reste comme pétrifié : il
» reconnaît le grand Bencomo, que ses vertus et sa
» sagesse ont élevé au rang suprême. « *Quebehi*, lui
» dit-il en se prosternant, ta présence en ces lieux et
» à cette heure me remplit de confusion ; toi, le pre-
» mier parmi les menceys de l'île, dans cette hum-
» ble demeure ! que puis-je t'offrir dans ma misère
» pour me rendre digne de cet honneur? Permets du
» moins que je m'absente quelques instants, et je te
» traiterai bientôt comme tu le mérites en te rendant
» les devoirs de l'hospitalité. » Mais Bencomo le retient
» par le bras au moment qu'il allait franchir le seuil
» de la porte ; et fixant sur lui un regard sévère, il
» lui répond en ces termes : « Reste, Zebenzui, et ne
» va pas voler le bien d'autrui pour m'en faire of-
» frande ; reconnais ton égarement, et souviens-toi

Digitized by Google

» que le prince ne doit pas se nourrir aux dépens de » ses vassaux. Donne-moi de l'eau et du gofio ; c'est » la nourriture du pasteur. »

» Alors Zebenzui, tout confus, lui présente le go- » fio et l'eau, en s'excusant de manquer du sel. Le » mencey le délaie lui-même, et continue ainsi en » savourant ce mets grossier : « O Zebenzui ! si » tu savais apprécier le goût de la farine pétrie par » des mains pures, et que les larmes du pauvre n'ont » pas humectée ! les brebis grasses cuites dans le » lait, les tendres agneaux arrachés violemment du » sein de leurs mères et ravis au berger sans dé- » fense, sans te faire plus riche, misérable prince, te » rendront l'opprobre des tiens et l'exécration de tes » sujets. »

» Le mencey se lève en achevant ces paroles, et s'é- » lançant hors de la grotte, il reprend le chemin de » la montagne et disparaît aussitôt. Zebenzui n'ose » lever les yeux ni faire un pas pour le suivre. Le dis- » cours du noble vieillard avait touché son âme et » disposé son cœur à de meilleurs sentiments... etc. » (Viera, *Noticias*, t. I, p. 215. Viana, ch. x.)

### Industrie.

Le sol de Ténériffe, par sa nature volcanique et ses cavités souterraines, offrit aux premiers habitants un grand nombre de grottes spacieuses dont ils firent leurs demeures habituelles. En hiver, ils préféraient

Digitized by Google

celles qui étaient situées sur le littoral ; mais pendant l'été ils allaient s'établir dans l'intérieur de l'île, sur les berges des grands ravins, pour y respirer l'air frais de la montagne. Les grottes d'hiver qu'on voit encore à Ténériffe ont été la plupart creusées de main d'homme. Les Guanches les taillaient dans le tuf; les plus belles sont celles du district de Guimar, connues sous le nom de *las cuevas de los reyes*. On les trouve à la sortie du bourg, en descendant vers le ravin de Chimisay ; elles sont toutes situées le long de la même berge ; quelques-unes offrent, dans leurs compartiments, plusieurs chambres carrées, dont la principale reçoit le jour par la porte d'entrée; les autres ne devaient servir que de chambres de repos ou de celliers à provisions. Des banquettes taillées dans le massif de la roche ont été ménagées tout le long des soubassements de la première chambre, où l'on voit encore des espèces de niches creusées dans l'épaisseur des parois, et destinées sans doute à y placer des vases d'eau et de lait.

Les Guanches de Ténériffe étaient très-habiles à tresser des cloisons de roseaux ; ils fabriquaient des filets de jonc, des nattes, des paniers et des espèces de havresacs en feuilles de palmier. Leurs autres ustensiles consistaient en vases d'argile ou de bois dur, en aiguilles et hameçons d'os ou d'épine de poisson, en cordes de boyaux, etc. Ils savaient mouler aussi des petits grains cylindriques en terre cuite d'une couleur brune-rougeâtre, qu'ils perçaient d'un trou pour les enfiler ensemble et en faire des colliers. Ils

Digitized by Google

excellaient encore dans le tannage et dans tout ce qui tenait à la préparation des peaux dont ils faisaient usage comme vêtements, chaussures, tapis, couvertures, etc. Quelques auteurs canariens ont assuré aussi qu'ils avaient certaines idées de l'art du dessin et de la peinture. Viera fait mention de plusieurs ornements peints avec de l'ocre rouge et d'autres terres colorantes. (*Pintores que pintaban en piedras bruñidas con almagre, gis, ocre y otras tierras de color*, t. I, p. 158.)

Les Guanches portaient le tamarck et des espèces de guêtres qu'ils appelaient *hairmas*, des bottines de peau ou des sandales à peu près semblables à celles dont les Valenciens font usage en Espagne, et qu'ils ont imitées des Maures.

Les renseignements de Viana sur le costume des femmes se rapportent à ceux des autres historiens de la conquête. On retrouve dans sa description *les longues jupes de fine peau* dont parlent les chapelains de Bethencourt, de même que le tamarck court et serré à la ceinture. C'est ainsi qu'il dépeint celui que portait la princesse Dacil. Le poète historien n'oublie pas non plus les colliers de petites coquilles, entremêlées d'ambre, qui ornaient son cou (ch. III).

Les Guanches tiraient de leurs troupeaux leur principale nourriture, préférant la chair de chevreau à toutes les autres. Celle des lapins sauvages était aussi très-estimée, s'il faut en croire les auteurs canariens. Ils faisaient cuire ces viandes au four, en les renfermant sous terre dans une petite fosse sur

Digitized by Google

laquelle ils allumaient un bûcher. Le gofio se mangeait après la viande, et on le pétrissait avec du lait, du miel de palme ou de mocan. Quelquefois aussi ils n'employaient que l'eau, dans laquelle ils jetaient alors un peu de sel.

Les terres qu'ils cultivaient leur fournissaient le grain nécessaire pour leur gofio. Ils conservaient ce grain dans des silos, et après la récolte commençaient les réjouissances publiques du *Benesmen*.

La méthode en usage à Ténériffe pour faire le beurre était fort simple : une outre, à demi remplie de lait, était suspendue à l'extrémité d'une petite corde, tandis que deux femmes, placées à huit ou dix pas de distance, se la renvoyaient alternativement en la faisant balancer, jusqu'à ce que la partie butyreuse eût acquis le degré de consistance convenable.

Pour fournir à la grande consommation de laitage, les pasteurs ne laissaient prendre aux jeunes chevreaux que fort peu d'aliments, en les empêchant de téter les chèvres mères lorsqu'elles étaient au pâturage.

Les Guanches n'eurent aucune idée de la navigation ; ils ne pensèrent jamais à construire des barques ni des pirogues, et ne s'adonnèrent à la pêche que le long du littoral. Cette industrie, bien que fort peu avancée, dut leur offrir cependant de grandes ressources dans une mer aussi abondante, soit avec des hameçons, avec des dards pour harponner le poisson qu'ils attiraient pendant la nuit près du rivage par l'éclat des flambeaux, soit enfin en empoisonnant les mares que les eaux formaient en se retirant.

Digitized by Google

Art militaire.

Un peuple presque toujours sur la défensive à cause des fréquentes querelles que soulevaient entre eux les chefs de tribus ; des guerriers doués d'un courage à toute épreuve, d'une légèreté sans exemple, d'une force corporelle que les exercices gymnastiques rendaient encore plus puissante, prompts à se soustraire à tous les coups avec cette rapidité de mouvement et cette hardiesse qui leur faisait braver le danger, de pareils hommes ne devaient s'assujettir à aucune tactique régulière, lorsqu'il s'agissait d'entrer en campagne pour avoir raison d'une insulte ou se défendre contre un agresseur. Aussi leurs attaques se faisaient-elles toujours à l'improviste, en poussant de grands cris. L'avantage du lieu pour engager l'action était ce qu'ils recherchaient le plus. Ingénieux en stratagèmes, ils disposaient leurs embuscades, se divisaient en plusieurs bandes pour tomber sur l'ennemi à un signal convenu. En temps de guerre, les tribus confédérées se communiquaient les avis au moyen de feux qu'elles allumaient au sommet des montagnes, et des vedettes placées de loin en loin s'avertissaient par des sifflements qui se faisaient entendre à une grande distance. Les prisonniers étaient respectés, et chaque parti les échangeait contre ceux des siens qui avaient eu le même sort. (*Noticias*, t. I, p. 187.)

Les armes étaient la massue ou *magado ;* la hache, dont un morceau d'obsidienne formait le tranchant ;

Digitized by Google

la lance, de huit à dix pieds de long et faite de bois durci au feu; le javelot, qu'ils lançaient avec une grande adresse; le banot, espèce de dard très-redoutable et disposé de manière qu'une de ses entailles restait dans la blessure à mesure que le manche pénétrait dans les chairs. Ils se servaient aussi comme défense de rondelles en écorce de dragonnier; mais dans le combat, avant d'en venir aux mains avec leurs ennemis, les pierres étaient leur premier moyen d'attaque et leur principale ressource pendant la durée de l'action. Ils combattaient ordinairement presque nus, et ceux qui ne se servaient pas de bouclier avaient coutume de rouler leur tamarck sur le bras gauche pour se garantir des coups qu'on leur portait.

Les luttes et les combats simulés, qui finissaient souvent par devenir très-sanglants, étaient le programme de presque toutes les réjouissances publiques. Les lutteurs se frottaient le corps avec de la graisse, et se roidissaient les membres en embrassant le tronc d'un jeune arbre, afin de se donner de la souplesse et de se disposer à l'action. Avant de commencer le combat, les athlètes demandaient licence au chef des *Sigonès* (ou des *Guayres* si le combat avait lieu à la grande Canarie) (1), puis ils se présentaient dans l'arène accompagnés de leurs parents et amis, qui devaient être spectateurs

(1) L'auteur des *Notices*, t. I, p. 162, décrit ce combat à outrance comme particulier aux habitants de la grande Canarie : il cite le chef des Guayres et le faycan comme les juges du camp; mais Viana (chant I) assure que ces sortes de tournois avaient lieu aussi chez les Guanches de Ténériffe.

Digitized by Google

impassibles. L'arène était ordinairement un petit terre relevé en forme de plateau, d'où les combattants pouvaient être aperçus de toute la multitude. A chaque extrémité de ce champ d'honneur on plaçait deux grandes pierres plates, d'environ deux pieds de large. Après la lutte, les deux champions, armés de plusieurs cailloux, de la longue lance, et de leur hache bien affilée, se portaient à chaque bout de l'arène, et là, sans remuer les pieds de la même place, ils devaient d'abord parer réciproquement les coups de pierre. Il était rare qu'un des deux fût touché dans ce premier essai d'adresse, tant ils mettaient l'un et l'autre de légèreté dans leurs mouvements. Après ce début, ils commençaient à se rapprocher pour s'attaquer avec la lance et la hache. Alors ce n'était plus qu'un combat à outrance, et souvent de graves blessures venaient mettre fin à leur fureur guerrière. Dans ce cas, le chef des Sigonès ou des Guayres interposait son autorité en criant : *Gama! gama!* (assez! assez!) Une lance brisée suffisait parfois pour terminer le combat ; ou bien si aucun accident n'était survenu, et que les champions parussent fatigués, on faisait suspendre l'attaque; leurs amis leur apportaient de l'eau et des vivres; puis, après qu'ils s'étaient rafraîchis, on leur donnait le signal pour recommencer de plus belle.

Digitized by Google

Après avoir décrit les coutumes guerrières de ce peuple célèbre, disons un mot de ses vertus morales, en rapportant, d'après Galindo, les préceptes de cette doctrine si simple et si pure que les Guanches enseignaient à leurs enfants :

« Fuyez celui que ses vices rendent méprisable aux » yeux du monde, si vous ne voulez devenir le scan- » dale et la peste du genre humain.

» Soyez bons, pour qu'on vous aime ; méprisez les » méchants, et méritez l'estime de tous les hommes » de bien qui honorent le pays par leurs vertus et » leur courage. » (Galindo, mss. l. II, ch. III.)

Aussi les princes guanches, doués la plupart d'une grande valeur, et élevés dans ces principes de justice et de haute sagesse, surent s'attirer le respect et l'amour de leurs sujets. Le peuple vénérait le mencey, et après sa mort il conservait pour sa mémoire ces sentiments d'affection dont il lui avait donné des preuves durant sa vie. Son corps, soigneusement embaumé et cousu dans plusieurs peaux, était renfermé dans un sépulcre de genevrier ou de pin qu'on déposait dans une grotte escarpée.

Ce respect pour les morts et le soin que l'on prenait de leur conservation s'étendaient presque sur toutes les classes de la société. Les plus pauvres étaient simplement enveloppés dans leur tamarck ; on les

Digitized by Google

entassait dans des cavernes où l'on trouve encore leurs ossements que le temps a blanchis.

Les Guanches possédèrent le secret des embaumements, et leurs momies, qu'ils appelaient *xaxos*, étaient préparées d'après une méthode analogue à celle des anciens Égyptiens. Suivant la tradition, il existait à Ténériffe une classe d'hommes et de femmes qui exerçaient le métier d'embaumeurs. « Ces gens-là, dit le père » Espinosa, ne jouissaient d'aucune considération ; ils » vivaient isolés; on fuyait leur contact, car on les » regardait comme immondes, n'étant employés qu'à » vider les cadavres. Ceux, au contraire, qui se char- » geaient spécialement d'embaumer le corps avaient » droit au respect de leurs concitoyens. » (*P. Espin.* lib. I, ch. III. p. 27.)

Voici ce que cet auteur rapporte sur la manière d'opérer :

« Le corps du défunt était placé sur un banc de pierre pour procéder d'abord à sa dissection par l'extraction des intestins. On le lavait deux fois par jour avec de l'eau froide mêlée de sel, en ayant soin de bien imbiber les oreilles, les narines, les doigts des mains et des pieds, et toutes les parties délicates; on l'oignait ensuite avec une composition de beurre de chèvre, d'herbes aromatiques, d'écorce de pin pilée, de résine, de poussière de bruyère et de pierre-ponce, et d'autres matières astringentes et dessiccatives, puis on le laissait exposé au soleil pendant quinze jours. Pendant cet intervalle les parents du mort chantaient ses louanges et se livraient à la douleur. Lorsque

Digitized by Google

le corps était bien desséché et qu'il était devenu très-léger, on l'enveloppait dans des peaux de brebis et de chèvres tannées ou crues, suivant son rang, et on lui faisait une marque pour le reconnaître au besoin. Après cette opération, il était porté dans une des grottes sépulcrales destinées à ce pieux usage et situées dans des endroits presque inaccessibles. Les corps qu'on enfermait dans des sépulcres étaient placés debout contre les parois de la grotte ; les autres étaient disposés les uns à côté des autres sur des espèces d'échafaudages en branches de genevrier, de mocan ou d'autres bois incorruptibles. » Quelquefois les momies ne reposaient que sur de simples couches de petites bûches, et c'est ainsi que nous les avons retrouvées nous-mêmes dans une caverne que nous visitâmes durant notre séjour à Ténériffe (1).

Viana, qui a décrit la manière d'embaumer d'après les renseignements d'Espinosa, suppose que la pâte aromatique et astringente qui servait à oindre le corps extérieurement, était aussi introduite dans l'intérieur ; mais il a omis les bains d'eau saline qui rapprochent si essentiellement la méthode des Guanches de celle des Égyptiens, décrite par Hérodote. L'auteur des *Notices* croit que l'ouverture des cadavres se faisait au moyen de pierres tranchantes qu'on tirait de ces obsidiennes désignées sous le nom de *tabona* par les anciens habitants, ce qui rappellerait en quelque sorte *les pierres éthiopiques* employées pour

(1) Voyez *Hist. nat. des îles Can.* t. I, 2e part. *Miscel. Can.* p. 103.

Digitized by Google

ouvrir le corps sur le côté, et dont il est aussi fait mention dans Hérodote. On a observé en effet l'incision pratiquée sur le flanc dans plusieurs momies qui ont été ouvertes.

On lit dans les *Transactions de la Société royale de Londres*, une relation d'un voyageur sur les momies guanches, écrite peu d'années après la conquête. Quelques anciens habitants de Ténériffe voulant lui témoigner leur reconnaissance pour les services qu'il leur avait rendus en sa qualité de médecin (1) et lui donner en même temps une preuve de confiance, lui firent visiter une grotte sépulcrale où étaient ensevelis leurs aïeux. La caverne était située dans le district de Guimar, encore peuplé à cette époque par les Guanches qui avaient été épargnés après la pacification de l'île. Les momies entassées dans cet antre étaient toutes disposées par couches : les chairs, en parfait état de conservation, étaient recouvertes d'une peau aussi sèche que du parchemin. Il y en avait environ trois ou quatre cents, les unes debout, les autres étendues sur des brancards d'un bois aussi dur que le fer. Les pieds et la tête restaient en dehors de l'échafaudage, et deux pierres, placées à l'extrémité, servaient à les soutenir. On voyait à côté de ces momies des vases de terre qui avaient été remplis de lait ou de beurre. Les Guanches qui accompagnèrent le voyageur dans cette visite funèbre lui dirent qu'il

(1) Bergeron, qui a traduit la relation anglaise, d'après le recueil d'Hakluit et de Purchas, nous apprend que le voyageur dont il est ici question était Thomas Nicols, qui visita les Canaries en 1526.

Digitized by Google

existait à Ténériffe plus de vingt grottes où l'on conservait les corps de leurs princes et d'autres personnages de distinction, mais qu'ils ne connaissaient pas eux-mêmes l'entrée de ces catacombes, attendu que le secret en était gardé par des vieillards d'une discrétion à toute épreuve.

Ce n'est plus que de loin en loin qu'on parvient à découvrir de nos jours ces anciennes cavernes dont les Guanches murairent l'entrée avec tant de soin, dans la crainte des profanations. Viera fait mention de la fameuse grotte du *barranco de Herque*, située à Ténériffe, entre Arico et Guimar, qui fut explorée en 1770 et qu'il eut occasion de visiter lui-même. « Elle était très-vaste à l'intérieur, dit-il, bien que son entrée fût fort étroite. Les parois offraient plusieurs niches creusées dans le roc. Plus de mille momies y avaient été déposées.... Je pus admirer pour la première fois l'art avec lequel nos Guanches embaumaient les morts qu'ils voulaient rendre éternels, et j'étais peut-être en présence de ces anciens habitants des Fortunées contemporains du roi Juba (1). »

Au commencement de ce siècle, des Orsellieurs firent la découverte d'une autre caverne située dans un des ravins de la côte, entre les bourgs de Taco ronte et du Sauzal. Ces catacombes ont fourni des momies à presque tous les cabinets d'histoire naturelle de l'Europe. Nous fûmes nous-mêmes assez heureux pour visiter une ancienne grotte sépulcrale, mais cette

(1) Notices, t. I, p. 127.

exploration ne répondit pas entièrement à notre attente (1).

Nos observations sur des momies retirées de diverses cavernes, nous portent à croire qu'il existait chez les Guanches des différences dans la manière d'embaumer, suivant le rang et la richesse des individus. On a trouvé des momies qui avaient jusqu'à six enveloppes, tandis que d'autres n'étaient cousues que dans une seule peau de chèvre. Ces peaux tannées paraissaient avoir été appliquées humides sur le cadavre, car quelques-unes avaient si bien pris les formes de l'individu, qu'après la destruction du corps elles étaient restées moulées comme des cuirasses. Dans les momies d'une classe supérieure, les peaux mortuaires sont très-finement tannées, fort souples, cousues de plusieurs pièces et avec une délicatesse admirable; leur couleur tire au brun-rouge; les bandelettes qui les entourent et les tiennent liées ensemble sont aussi de la même matière; quelquefois un crochet, en corne de chèvre ou en os, est noué à l'extrémité de la bandelette et sert à la fixer autour du corps. On peut de prime-abord distinguer les deux sexes à la position des bras : les hommes les ont étendus le long des cuisses et les femmes les tiennent croisés sur le ventre. Parmi les momies que l'on retira de la grotte de Tacoronte, il s'en trouva une dont le corps avait appartenu à une vieille femme qui avait été disséquée dans une position accroupie, les jambes repliées

(1) Voy. *Hist. nat. des îles Can.* t. I, 2e part. *Miscellan. Can.* p. 108.

Digitized by Google

aux genoux, à la manière des momies péruviennes. La tête était aussi recouverte d'un capuchon et paraissait assez bien conservée; les pommettes des joues étaient très-saillantes, le front étroit et ridé, le nez petit et la bouche très-fendue. En général on retrouve les momies guanches dans un parfait état de conservation; les chairs seulement ont acquis une couleur brune, mais sans une grande altération des formes; les dents sont toujours d'une extrême blancheur; les sourcils existent encore, le visage a conservé ses principaux traits, la tête porte ses cheveux et le menton sa barbe; chez plusieurs individus la chevelure est assez longue, d'un châtain clair tirant sur le roux. Viera dit avoir vu des momies avec des cheveux d'un roux doré. « *He visto algunos esqueletos ó momias de estas Guanchinesas en cuyos craneos se conservaban los cabellos dorados* (1).

On trouve dans les cavernes qui ont servi de catacombes un grand nombre de ces petits grains cylindriques en terre cuite dont les Guanches faisaient des colliers, et qu'on a faussement assimilés aux *quipos* des Péruviens.

### Des Naturels de Canaria.

Le père Abreu Galindo a donné dans ses manuscrits (2) plusieurs traditions historiques sur l'île de

(1) *Noticias*, t. I, p. 127.

(2) Liv. II, chap. VIII, et Viera (ex Galin.), *Noticias*, t. I, liv. II, p. 199.



Digitized by Google

Canaria, que l'on appela la grande Canarie après sa conquête. Cette île avait éprouvé une révolution politique dans la forme de son gouvernement quelques années avant l'invasion des Européens. Pendant longtemps ses populations avaient été divisées en dix tribus indépendantes qui obéissaient à leurs chefs respectifs. *Galdar*, *Telde*, *Aguimez*, *Texeda*, *Aguezata*, *Agaete*, *Tamarazayte*, *Artebirga*, *Artiacar* et *Arucas* sont les noms que l'historien donne à ces dix tribus, et que portent encore aujourd'hui les petites villes ou les bourgades dont le territoire était occupé par les aborigènes.

Une femme douée d'un courage au-dessus de son sexe sut profiter avec habileté de l'empire qu'elle exerçait sur l'esprit de ses compatriotes pour changer tout-à-coup la constitution de l'état. Andamana était son nom ; audacieuse autant que rusée, elle se disait inspirée du ciel. Le peuple la consultait comme un oracle et avait foi en ses prédictions. Andamana décidait à son gré de la paix et de la guerre ; tous les jugements étaient soumis à son approbation. Associant à ses projets ambitieux un de ses plus grands admirateurs, Andamana épousa Gumidafe, vaillant guerrier de la tribu de Galdar, et les Canariens ne tardèrent pas à avoir un maître. Gumidafe, à la tête d'une petite armée recrutée par l'ascendant d'Andamana et que de nouveaux partisans rendirent bientôt plus nombreuse, soumit successivement toutes les tribus de l'île à son obéissance, et remplaça l'oligarchie par le gouvernement d'un seul.

Digitized by Google

Gumidafe et Andamana, proclamés premiers *Guanartemes* de Canaria, fixèrent leur résidence à Galdar, et réunirent autour d'eux les guerriers les plus illustres et en général tous les hommes les plus distingués par leur naissance et le rang qu'ils occupaient. Leur règne fut pacifique ; sa durée est restée inconnue; mais d'après les renseignements que nous fournit l'histoire à partir du règne de leur successeur, il paraît que Gumidafe et sa femme moururent vers la fin du quatorzième siècle.

Leur fils Artemi Semidan, qui les remplaça, avait hérité de la valeur de son père, et ne tarda pas à en donner des preuves en repoussant avec avantage les premières invasions des Européens, car ce fut de son temps que les aventuriers commencèrent leurs pirateries sur les côtes de l'île. Ce prince accrédita parmi eux le nom et le courage des Canariens. Il fut blessé, dit-on, dans le combat d'Arguineguin en 1406, et mourut vers le milieu du quinzième siècle, laissant à deux jeunes princes l'exemple d'une vie qu'il avait entièrement consacrée au service de la patrie.

Tenesor Semidan et Bentaguayre Semidan, fils de l'*Artemi*, furent reconnus comme guanartemes et se partagèrent le gouvernement de l'île. Le premier conserva le pays de Galdar, depuis le bourg de Tamarasayte jusqu'à la vallée appelée aujourd'hui l'*Aldea de San Nicolas*, y compris le district d'Arguineguin et de Tunte ; le second prit possession du pays de Telde et des cantons d'*Argones*, de Candro et d'Agumatz. Ces deux états, bien qu'indépendants, restèrent quelque

Digitized by Google

temps unis d'intérêts. Ils formaient chaque année, par la réunion de l'élite des guerriers et des nobles, une espèce de diète sous le nom de *sabor* ou *tabor*, dans laquelle on traitait des affaires publiques. Le *sabor* se tenait toujours dans l'ancienne principauté de Galdar; il était présidé par le guanarteme de Telde, assisté de ses *guayres* ou conseillers.

Ces traditions en nous faisant connaître les principaux événements qui se rattachent à l'histoire politique de la grande Canarie, nous font aussi apprécier le caractère des principaux chefs de l'île. Nous trouvons en outre dans ces anciennes chroniques plusieurs indications importantes sur les mœurs et coutumes. De même qu'à Ténériffe, ce sont ici des chefs ambitieux et toujours prêts à profiter des dispositions belliqueuses d'un peuple prêt à courir aux armes à la première levée de boucliers; la même hiérarchie existe dans les rangs de la société; d'abord les *guanartemes* au lieu des *menceys*, puis les *guayres* qui remplacent les *sigonès*, et ensuite les *achicaxna* ou les roturiers qui portaient les cheveux courts. Le *sabor* ou *tabor* a une analogie remarquable avec le *tagoror* que présidaient les princes guanches. Comme à Ténériffe, c'était l'assemblée des états et peut-être aussi le lieu où chaque chef rendait la justice. Du reste, nous avons déjà fait observer que l'on désigne aussi sous le nom de *tagoror*, dans la grande Canarie, une enceinte du district de Galdar.

Mais cherchons d'autres renseignements dans les écrits des historiens de la conquête.

Digitized by Google

Noblesse.

Les guerriers de race noble s'élevaient environ à dix mille combattants : « Bethencourt s'adressant à un de ses compagnons d'armes,, disent ses chapelains, et voulant le détourner de l'entreprise qu'il lui proposait de tenter sur la grande Canarie, lui répondit en ces termes : « *Je suis adverty qu'ils sont dix mille gentilshommes, et ne sommes pas gens pour eux* (1). » Azurara ne porte ce nombre qu'à deux cents, mais peut-être que par le titre de chevaliers il n'a voulu désigner que les guayres.

Les nobles, dit Viera, se reconnaissaient à des distinctions particulières et jouissaient de certains priviléges. Ils portaient la barbe et les cheveux longs. Le *faycan* ou le grand prêtre, dont l'autorité balançait celle des princes (2), avait seul le droit de conférer

(1) *Hist. de la prem. desc. et conqueste,* p. 171.

(2) Dans les fragments historiques recueillis par Fr. Pedro de Quesada sur le manuscrit d'André Bernaldes, il est question de l'autorité des faycans, que le chroniqueur appelle *fagzanes*. Nous traduisons littéralement ce singulier passage, qui établit la distinction entre les grands prêtres et les guanartèmes ou *guadartèmes*, d'après l'orthographe du copiste: « Dans la grande Canarie il y avait deux guanartèmes et deux faycans; » les guanartèmes étaient rois, exerçant la suprématie sur le temporel; » l'autorité des faycans s'étendait sur le spirituel, comme celle des évêques. » Ainsi l'un était roi, et l'autre évêque de Galdar; l'un était roi, et l'autre » évêque de Telde. L'île se trouvait donc divisée en deux royaumes; celui » que gouvernait le roi de Telde était plus étendu et comptait un plus » grand nombre d'habitants. — En la gran Canaria havia dos guadarte- » mes é dos fagzanes: los guadartemes eran reyes en lo seglar é en todo » mayores; los fagzanes eran ansi como en lo espiritual como obispos. El

Digitized by Google

la noblesse et d'armer les chevaliers. La loi exigeait que l'aspirant fût reconnu possesseur de terres et de troupeaux, descendant de noble, et en état de porter les armes. Le jour de la cérémonie, il se présentait devant l'assemblée des guayres, les cheveux flottant sur les épaules. Le faycan, interpellant l'assemblée, disait à haute voix : « Vous tous qui m'écoutez, je » vous conjure, au nom d'*Alcorac* (Dieu), de déclarer » si vous avez vu *tel*, fils de *tel*, entrer dans une ber- » gerie pour traire ou tuer des chèvres (1), si vous » l'avez vu préparer lui-même son repas, commettre » des rapines en temps de paix ; s'il s'est montré dé- » loyal ou insolent par paroles ou par actions, surtout » envers les femmes. » Lorsqu'on répondait négativement à toutes ces questions, le faycan faisait approcher le récipiendaire et lui coupait la pointe des cheveux un peu au-dessus des épaules, l'armait du *magado* ou javelot de guerre pour qu'il s'en servît à la défense du prince. Dès cet instant le jeune guerrier pouvait s'asseoir parmi les nobles ; mais s'il se trouvait parmi les assistants un seul témoin qui prouvât qu'il avait manqué à une des conditions exigées

a uno era rey, i el otro obispo de Galdar, i el otro rey de Telde, i el otro obispo de Telde, que eran dos pacialidades é dos reines en toda la isla, a i era mator el rey de Telde de mas gente que el otro..... » (Fragments mss. du P. Quesada, d'après A. Bernal, ch. IV, ch. 6 de l'*Hist. de los reyes catol.*

(1) C'est sans doute cette disposition de la loi qui a fait dire à Aurora : « Les Canariens méprisent les bouchers : ceux qui se vouent à cette profession sont très-mal considérés ; personne ne voudrait les admettre à » sa table. »

Digitized by Google

par la loi, le fayean lui coupait toute la chevelure, et il rentrait dans la classe plébéienne des *achicasna* ou des tondus (1). Il paraît qu'Azurara eut connaissance de ces réceptions chevaleresques par les renseignements des navigateurs portugais, puisqu'il s'exprime en ces termes dans sa *Chronique* : « Lorsque les chevaliers viennent à mourir, les autres se réunissent pour procéder à l'élection de ceux qui doivent remplir les places vacantes, et le choix tombe toujours sur les fils de chevalier, afin d'en compléter le nombre. Ces chevaliers, ajoute Azurara, ne s'allient jamais avec les classes inférieures et appartiennent à la noblesse *la plus pure*. Eux seuls conservent et gardent les traditions des croyances religieuses, dont ils ne divulguent et ne laissent croire aux autres que ce qu'il leur plaît. »

C'était toujours entre les guerriers les plus nobles et les plus vaillants que les guanartèmes de Canaria choisissaient leurs guayres ou conseillers. Chaque prince en avait six auprès de lui qui remplissaient les fonctions de ministres.

### Force et adresse.

Parmi les guayres dont l'histoire a conservé les noms (2), *Adargoma*, aux épaules de rocher, fut

(1) Viera, *Noticias*, t. I, p. 134.

(2) Les guayres de Galdar les plus renommés furent *Adargoma*, *Tazarte*, *Doramas*, *Tijama* et *Gayfa*. Parmi ceux de Telde on cite *Manintára*, *Nenedan*, *Bentagunguet* et *Guenaygua*. (Viera ex Galindo, t. I, p. 293.)

Digitized by Google

un des plus célèbres. Cet Hercule canarien abattait, dit-on, d'un seul coup de pierre la palme qu'il avait prise pour but sur le dattier le plus élevé, et l'on sait la résistance que ces grandes feuilles opposent même à la hache la plus affilée. Il pouvait lutter deux heures consécutives sans se reposer. Nul homme, disent encore les historiens qui nous fournissent ces détails, ne pouvait, de toute la force de ses deux bras, l'empêcher de porter à ses lèvres un vase rempli d'eau sans en verser une seule goutte, ni lui faire vaciller la main tandis qu'il buvait (1).

Dans un combat singulier qu'il soutint contre Gariraygua, un des plus vaillants guerriers de Telde, pour décider la querelle qui s'était soulevée entre les deux principautés de l'île, on raconte qu'il tomba sous son antagoniste au milieu de la chaleur de la lutte; mais en même temps il l'étreignit avec tant de force entre ses bras nerveux, qu'on entendit presque aussitôt le craquement des os, et que le malheureux Gariraygua, prêt à rendre l'âme, se vit forcé de demander quartier. Ce redoutable athlète fut fait prisonnier par l'alferez Sotomayor, au combat de Giniguada, après avoir eu la cuisse traversée par la lance de Juan Rejon, général de l'armée conquérante. Le robuste Adargoma, envoyé à Séville avec d'autres captifs, se fit admirer des Espagnols par sa force extraordinaire.

Guanhaven et Caytafa furent aussi deux guayres

(1) Galindo, *Mss.* lib. II, cap. VIII. (Viera, op. cit.)

Digitized by Google

de Telde d'une intrépidité héroïque. Ces barbares, engagés ensemble dans une lutte, pendant des réjouissances publiques, combattaient depuis long-temps sans qu'il leur fût possible de remporter le moindre avantage l'un sur l'autre, lorsque Guanhaven, irrité de cet assaut sans résultat, dit à son antagoniste : « Tu es vaillant, j'en conviens ; mais serais-tu capable de me suivre ? — Je suis prêt ! » répond Caytafa ; et les deux champions marchent ensemble d'un pied ferme jusqu'au bord d'un affreux précipice. Guanhaven, transporté de fureur, s'élance dans l'abîme : Caytafa, possédé d'une égale exaltation, imite son exemple, et leurs corps vont se briser sur les rochers qui bordent la côte.

Parmi les combats gymnastiques, celui du pugilat était le plus usité à la grande Canarie les jours consacrés aux exercices du corps ; mais de toutes les prouesses la plus audacieuse consistait à gravir des escarpements presque inaccessibles pour y planter d'énormes poteaux de bois qui restaient fixés au rocher comme d'honorables souvenirs. Le P. Abreu Galindo assure avoir vu encore de son temps plusieurs de ces poteaux placés sur les plus hautes crêtes de l'île, et tellement enfoncés dans le roc qu'aucune force humaine n'aurait pu les ébranler (1).

(1) Galindo, *Mss.* lib. II, cap. II.

Digitized by Google

Danses et chants.

La danse était aussi un des exercices favoris de ces insulaires, et celle qu'on connaît en Espagne sous le nom de danse canarienne (*bayle canario*) fut introduite en Andalousie avec les captifs qu'on amena à Séville.

« Les îles Canaries, dit Gomara dans son *Histoire* » *des Indes*, ont fait connaître au monde deux choses » qui leur assurent la célébrité : ces jolis oiseaux si » estimés par leur chant et cette danse canarienne si » variée et si gentille. » Viera nous apprend que les anciens naturels s'accompagnaient parfois avec de petits tambours et des flûtes de roseau; mais lorsque ces instruments leur manquaient, les chants et les battements de mains suivaient la mesure en quatre temps. « La danse canarienne (ajoute-t-il) s'exécutait deux à deux ou plusieurs ensemble, et consistait dans une grande légèreté de pieds accompagnée de mouvements de corps très-expressifs. »

Ce fut probablement cette même danse qui fixa l'attention des explorateurs partis de Lisbonne en 1341. « Leur chant est fort doux, écrivaient-ils en parlant » des naturels de Canaria ; ils dansent presque à la » mode française. » (*Cantant dulciter et fere more gallico tripudiant.*)

Selon Viera, les élégies que les Canariens déclamaient en chantant avaient été traduites en espagnol,

Digitized by Google

et *auraient attendri les cœurs les plus froids* (1). Ces petits poèmes, dans lesquels les guerriers exprimaient leurs amours et leurs infortunes, rappelaient parfois des souvenirs historiques, et ressemblaient beaucoup aux *Zambras* m oresques (2).

### Armes.

Les principales armes des Canariens étaient le *magado* ou *magote* et la lance. Il y avait deux sortes de magado : le premier était le javelot de guerre; le second, qu'on trouve cité par Viana sous le nom de *moca* ou *mocaz*, avait la forme d'une petite massue armée à l'extrémité de deux fortes boules garnies de pierres tranchantes. Ce fut d'un coup de magado, lancé d'une main sûre, que l'intrépide Doramas tua, en combat singulier, l'hidalgo Juan de Hazes monté sur son cheval andalou, et qu'il lui perça le cœur, après lui avoir traversé de part en part sa rondache et sa cotte de maille (3).

La hache, en jaspe verdâtre, faisait partie de l'armure des guerriers. Elle portait une pointe à l'opposé du tranchant, et figurait assez bien celle des anciens Gaulois.

L'usage du bouclier était commun parmi les Ca-

(1) *Noticias*, t. I, p. 181.

(2) « Así como lo hacian los Moros en sus *Zambras*. » Viera, *Noticias*, t. I, ib.

(3) Galindo, *Mss.* lib. III, cap. XXIII. Viera, *Noticias*, t. II, p. 79.

Digitized by Google

nariens. Il avait la forme d'un écusson décoré de dessins de différentes couleurs.

Costume.

Le costume des chefs se distinguait des autres. Dans la relation de Nicosolo da Recco il est question de tabliers (*femoralia*) faits avec une espèce de natte dont ces insulaires s'entouraient les reins et de laquelle pendaient un grand nombre de fils de palmier ou de jonc. Le narrateur, en parlant des Canariens qui furent amenés à Lisbonne, s'exprime en ces termes : « Le tablier du chef est de feuilles de palmier, tandis que les autres le portent en jonc peint en jaune et en rouge. » *Hic femoralia palma habet, reliqui verò juncorum picta croceo et rufo.* Nous retrouvons encore ce même tablier dans les annotations d'André Bernaldez (1), et nous avons vu que cette partie de l'habillement des anciens Canariens avait été décrite par les chapelains de Bethencourt.

Ces insulaires portaient aussi le tamarck. Viera, d'après les renseignements de ses devanciers, parle en outre de bonnets de peau de chèvre faits d'une seule pièce, et qu'on portait le poil en dehors, de manière que les pattes de derrière de l'animal tombaient

(1) « ... En la gran Canaria unas traian bragas de palmas como por pala ellos i ellas, empero no cubrian bien los lugares inhonestos porque no eran cerradas por abajo, salvo una cuerda ceñida por las caderas, i de alli colgaban una hocadura de palmas ripiadas. » Fragm. mss. du P. Quesada, d'après A. Bernal. ch. II. (Cap. LXIII de l'*Hist. de los reyes catol.*)

Digitized by Google

sur les oreilles, tandis que celles de devant se croisaient sur le cou (1). Les femmes faisaient usage de jupes courtes; leurs cheveux étaient tressés avec des joncs en couleur et attachés par derrière.

A ces ornements extérieurs, les Canariens ajoutaient une espèce de tatouage qui représentait différents dessins. Bontier et le Verrier ont les premiers signalé ce fait : « *La plus grande partie d'eux*, disent-ils, *portent devises sur leur chair de diverses manières, chacun selon sa plaisance* (2), » et Viera n'a pas omis cette particularité (3).

### Habitations et Monuments.

Les Canariens, comme les Guanches de Ténériffe et les naturels des autres îles, eurent en général une grande prédilection pour les grottes; mais ils se distinguèrent aussi dans l'art des constructions civiles, et surpassèrent dans ce genre les habitants de Lancerotte et de Fortaventure, leurs plus proches voisins. Il existe encore dans l'île quelques-unes de leurs maisons, principalement dans le ravin d'Arguineguin, où l'on retrouve les restes de la petite ville citée par les chapelains de Bethencourt. Ces habitations sont placées sur plusieurs rangs au-

(1) ... Las monteras de pellicos de aquellos cabritillos que desollaban sin romper, y cuyas garras unas caian sobre las orejas, y otras se afianzaban al cuello.» *Noticias*, t. I, p. 149.

(2) *Hist. de la prem. descouv. et conqueste*, p. 127.

(3 « Su cutis adornado de diferentes dibuxos y figuras impresas.» (*Noticias*, t. I, p. 149.)

Digitized by Google

tour d'un grand cirque, au milieu duquel on voit les ruines d'un édifice plus considérable que les autres, et présentant devant la porte d'entrée un énorme banc demi-circulaire, avec son dossier, le tout en pierres sèches, ce qui a fait présumer que cette maison avait été la résidence d'un chef et que le conseil des guayres s'assemblait dans cet endroit. De longues et fortes solives en laurier (*barbusano*), bois presque incorruptible, recouvrent encore quelques-unes de ces habitations, dont la forme est elliptique et qui offrent intérieurement trois alcôves pratiquées dans l'épaisseur de la muraille, qui a de huit à neuf pieds de largeur. Ces alcôves paraissent avoir été destinées à recevoir des lits. Le foyer est placé près de la porte d'entrée, qui fait face à l'alcôve du fond. La muraille est sans ciment, en pierres brutes et très-grosses à l'extérieur, mais parfaitement taillées et alignées à l'intérieur. Ces pierres blanches sont aussi bien unies que pourrait le faire le meilleur de nos maçons. Les navigateurs d'Alphonse IV, qui visitèrent un village canarien pendant l'exploration de 1341, furent étonnés de l'art qui avait présidé à la construction de ces édifices : « *Hi verò intrantes domos eas videre ex lapidibus quadris compositas mirabili artificio, et lignis ingentibus ac pulcherrimis tectas,* » dit la relation que nous avons traduite (1). D'après le même document, il paraît que les portes qui fermaient ces habitations étaient des plus solides, puisque les aventuriers furent

(1) Voyez notre introduction. *Hist. nat. des îles Can.* (Ethnog.)

Digitized by Google

obligés de les briser à coups de pierre pour pouvoir passer outre : « *Et cùm ostia clausa invenissent, cupientes introrsùm videre, lapidibus infringere ostia cœpere...* » La description de l'intérieur est tout-à-fait d'accord avec ce que nous avons vu nous-mêmes : « *Les maisons étaient toutes fort belles* (ajoute le narrateur), *couvertes de très-beau bois, et d'une telle propreté en dedans qu'on eût dit qu'elles étaient blanchies avec du gypse.* »

La petite ville d'Arguineguin pouvait contenir environ quatre cents maisons de la forme indiquée plus haut; mais dans la partie occidentale de Canaria et non loin du bourg d'Agaeta, nous avons visité deux autres édifices parfaitement conservés et qui nous ont offert quelques différences dans leur mode de construction. L'extérieur est plutôt carré qu'elliptique, bien que l'intérieur soit semblable aux édifices d'Arguineguin. Ces deux maisons sont habitées aujourd'hui par de pauvres familles ; le toit s'est conservé intact depuis plus de trois siècles, et la charpente qui le soutient ne paraît pas devoir s'ébranler de sitôt. Les grandes solives sont d'un beau poli, et l'équarissage semblerait avoir été fait avec un instrument tranchant. Le plafond est formé de traverses que croisent avec régularité de petites pièces de bois.

On retrouve dans l'intérieur de l'île quelques monuments qu'on prétend avoir été destinés à l'ancien culte. Le premier est situé à deux lieues environ de Telde, au sommet d'une montagne volcanique désignée sous le nom des Quatre-Portes (*risco de las cuatro Puertas*). C'est une grotte spacieuse, ouverte dans le

Digitized by Google

rocher, longue de quatre-vingts pieds et large de quarante. On y entre par quatre grandes ouvertures de quatorze pieds de haut, larges de plus de six, et séparées entre elles par des piliers dont la largeur varie depuis sept jusqu'à neuf pieds. Devant chaque pilier, sur une esplanade taillée dans le roc et servant comme de péristyle à la grotte, l'on voit des espèces de niches, les unes rondes et les autres carrées, qui paraissent avoir été destinées à renfermer des objets du culte. Ces niches sont à plus de cinq pieds du sol. Plus loin, le rocher a été entamé sur un espace circulaire de onze pieds de diamètre. Un autre cirque, beaucoup plus grand, existe sur le revers de la montagne, du côté du sud. Le sol dans cet endroit est creusé en sillon demi-circulaire de huit pouces de longueur sur dix de profondeur. Deux autres fossés, beaucoup plus larges, ont été pratiqués dans la même enceinte.

Don Pedro del Castillo a donné, à sa manière, la description d'une grotte assez semblable à celle des Quatre-Portes, que Viera appelle le couvent des vestales de Canaria (*convento de las harimaguadas que eran como unas virgenes vestales*). Cette caverne est située sur les rochers escarpés du ravin de Valeron. « Son entrée présente un grand portique qui communique dans une vaste salle où l'on aperçoit de chaque côté des petites cellules placées les unes au-dessus des autres, ayant chacune une fenêtre du côté du ravin. Sur le devant de la grotte, on voit deux grosses tours avec un escalier intérieur. Les filles des nobles

Digitized by Google

étaient élevées dans ces sortes de séminaires jusqu'à l'âge de vingt ans, et en sortaient alors pour se marier (1). »

La demeure de l'ancien guanartème de Galdar, dont l'évêque don Christoval de la Camara nous a transmis quelques renseignements, était, à ce qu'il paraît, un édifice fort remarquable. C'est sur son emplacement qu'on a bâti la belle église de Galdar.

Les Canariens avaient encore, pour les exigences du culte, des monuments en pierre sur les sommets vénérés de Tirma et d'Umiaya; les traditions historiques nous apprennent en outre que l'enceinte murée dans laquelle un capitaine de l'armée conquérante se réfugia, était destinée aux exécutions.

### Ressources alimentaires.

Les habitants de la grande Canarie, comme ceux des autres parties de l'archipel, retiraient de grandes ressources de leurs troupeaux; mais ils se livraient aussi avec ardeur à l'agriculture. Bien avant la conquête, la bande septentrionale de l'île présentait un aspect des plus riants, et les navigateurs d'Alphonse IV trouvèrent là d'abondantes provisions : *des figues sèches aussi bonnes que celles de Césènes, du blé beaucoup*

(1) « La entrada es un grande arco, al que sigue un largo salon, y a uno y otro lado se ven con perfecta simetria ciertas celdillas, ó aposentos, colocados unos sobre otros, cada qual con su ventana al barranco. Están en la misma entrada dos torreones, à los quales se sube por dentro. Las hijas de los nobles se educaban en estos seminarios hasta los viente años, de donde no salian sino para casarse. (D. P. del Cast. cap. xx.)



Digitized by Google

*plus blanc et plus beau que le nôtre, de l'orge et plusieurs autres céréales* (1). La mer fournissait aussi aux Canariens d'excellents poissons, dont ils savaient s'emparer d'après le procédé que nous avons décrit; cependant, au rapport des historiens, ces insulaires préféraient la viande à toute autre nourriture. Viera cite les petits cochons rôtis, dont ils étaient si friands, les grillades de chair de chèvre frottées de graisse de porc et saupoudrées de gofio, les *tamarononas* ou fritures au beurre de chair de brebis, enfin la viande de petits chiens châtrés qu'ils estimaient par dessus tout (2). Le même auteur assure que les Canariens ne buvaient que de l'eau, et cette assertion semblerait confirmée par la narration du pilote Da Recco, dont Viera pourtant n'eut jamais connaissance : « *Vinum omninò renuunt, aquam potantes.* »

Mariages et droit du seigneur.

Dans l'île de Canaria, la loi n'accordait aux hommes qu'une seule femme; toutefois elle leur donnait la faculté de la répudier, et le cas de stérilité chez l'épouse était toujours un motif de divorce. Les Canariens n'avaient aucun penchant pour les femmes

(1) « Circumdantes verò insulam invenere eam longè meliùs à septentrione, quàm ab austro cultam, videntes ibidem casas plurimas, ficus et arbores palmas et hortos et caules et olera... ficus siccas in sportulis palmeis bonas, uti Cesenates cernimus et frumentum longè pulchrius nostro... »

(2) *Noticias*, t. I, p. 137.

Digitized by Google

maigres et d'un tempérament délicat; un petit ventre, selon eux, ne pouvait produire un enfant robuste (1). Aussi dès qu'une jeune fille était fiancée, les parents la tenaient renfermée pendant trente jours pour la nourrir avec du lait, du gofio, de la viande et d'autres mets très-substantiels, afin qu'elle acquît cet embonpoint qui devait faire son principal mérite aux yeux de l'époux. Mais avant de la remettre en son pouvoir, elle était présentée au faycan, au guanartème ou à d'autres grands personnages qui en avaient les prémices. La plupart des auteurs qui ont écrit sur les habitants des îles Canaries parlent de cette coutume; nous avons déjà cité ce qu'en disent Azurara, Cadamosto et Thevet; Andrès Bernaldez ajoute que, dans les cas de grossesse, l'enfant qui provenait de ce sacrifice obligatoire était réputé noble (2).

(1) Viera, *Noticias*, t. I, p. 171 et suiv. (Ab. Galindo s'exprime en ces termes : « No casandolas flacas porque decian, tenia el vientre pequeño y estrecho para concebir. » Mss. lib. II.)

(2) Nous rapportons ici, d'après le texte original, tout le passage relatif au mariage et au droit du seigneur. « Quando havian de casar » alguna doncella, ponianla, despues de concertado el matrimonio, cier» tos dias en vicio à engorder i salia de alli i desposavanlos, i venian » alli los cavalleros é hidalgos del pueblo ante ella é havia de dormir con » ella uno dellos primero antes quel desposado, qual ella quisiere, i si » quedava preñada de este cavallero, el hijo que nacia era cavallero, i » sino los fijos de su marido eran comunes, i para ver si quedava preñada » de este, el esposo no llegava à ella hasta saberlo de cierto por via de » la purgacion. Estas i otras costumbres gentilicas i como de Alimañas » tenian i asi como bestias no havian empacho de sus verguenzas ellos i » ellas,... etc. » *Hist. de los Rey. Cathol.* cap. LXV. (*Fragm. mss.* du P. Quesada.)

La relation de Galindo, touchant le droit du seigneur, n'est pas moins

Cette facilité que la loi accordait de changer de femme, et le droit dû seigneur exercé par les princes et les grands, furent cause de cet excessif accroissement de population, que l'état de concentration dans lequel vivaient ces insulaires rendit très-alarmant. Privés, comme ils étaient, de moyens d'émigration et de toutes les ressources qu'ils auraient pu tirer de l'extérieur, la famine vint les assaillir. Viera, s'appuyant sur les traditions, assure qu'avant la conquête on compta à la grande Canarie jusqu'à quatorze mille hommes en état de porter les armes, ce qui supposerait dans ce climat une population totale d'environ quatre-vingt-dix mille âmes. Ce fut pour arrêter cette propagation croissante que les membres du *grand sabor* ordonnèrent de tuer tous les enfants de naissance et de ne conserver que les premiers-nés : mais cette mesure barbare ne fut pas de longue du-

curieuse. « Entre la gente principal, y noble (dit-il) se tenia costumbre » con las doncellas que quando las querian casar las tenian echadas, y » les daban beberages de leche y gofio, y otras viandas que ellos solian » comer, regalandolas para que engordasen. Y primera que se entragase » la doncella á su esposo, la noche antes se le daba y entragaba al gua- » narteme para que le llevase la flor de su virginidad, y si le parecia bien » llevarle la flor, y si no entregabala al faycas, ó al mas privado, como » fuese noble... Esta costumbre de dar al guanarteme las doncellas des- » posadas primero que á sus maridos la primera noche, no querian con- » fesar los que descienden de los naturales Canarios : Y no es de mara- » billar hubiese entre los Canarios esta costumbre, pues entre cristianos, » partes hubo donde la habia, como refiere Bogerio autor grave jurista, » *Indicion* 197, *num.* 17, y la misma preeminencia tiene hoy en el du- » cado de Brabancia un varon señor de Leon, que todas las doncellas, » quando las casan, se les dan la primera noche aunque no usa de ellas. *Pareceme mala costumbre.* (Mss., lib. II.)

Digitized by Google

rée : l'épidémie qui vint ravager le pays fit périr plus d'un tiers des habitants, sans distinction d'âge ni de rang, comme si la nature eût pris soin de châtier ceux qui avaient voulu anticiper sur ses lois (1).

Baptiseuses.

Dès qu'un enfant était venu au monde, on appelait une des femmes de la classe des *maguadas* pour laver la tête du nouveau-né. Certains historiens, considérant ces lotions comme une espèce de baptême, ont cru y retrouver les restes d'un ancien christianisme, bien que le poète Viana se soit expliqué de manière à lever tous les doutes à cet égard.

Nuñez de la Peña a prétendu que ces baptiseuses (*bautizadoras ó harymaguadas*) contractaient une sorte de parenté avec la famille de l'enfant (2). Quoi qu'il en soit, nous pensons, avec l'auteur des *Notices*, que cette pratique, aussi ancienne que salutaire, n'avait d'autres titres au respect que l'antiquité de l'usage.

Sépultures.

Viera affirme que les Canariens connurent l'art des embaumements et qu'ils le mirent en pratique ; il dit même que les corps préparés d'après la méthode des Guanches étaient liés avec des bandelettes

(1) *Noticias*, t. I, p. 172.
(2) *Conquest. y antig.* lib. I, cap. III, p. 27.

Digitized by Google

de peau, puis enveloppés de leurs tamarcks et placés debout dans les grottes sépulcrales (1). Rien n'appuie pourtant cette assertion, car jamais il n'a été trouvé de momies dans les cavernes de Canaria. Les habitants de cette île avaient la coutume d'enterrer leurs morts d'une manière particulière; ils choisissaient pour cela les nappes de lave connues aujourd'hui sous le nom de *mal pais*, où les éruptions volcaniques ont accumulé beaucoup de scories. Nous avons visité les anciennes sépultures de la presqu'île de *la Isleta*. Ce lieu solitaire, que le feu des volcans a frappé d'une longue stérilité, paraît avoir été destiné à servir de cimetière. C'était là que les anciens insulaires déposaient leurs morts dans de grandes fosses qu'ils creusaient jusqu'à une profondeur de six à huit pieds, et qu'ils garantissaient des éboulements en les garnissant avec des planches de pin, ou bien au moyen d'une voûte en pierres sèches. Ils recouvraient ensuite le tout avec d'autres pierres accumulées en forme de pyramides. Quelques-uns de ces tumulus ont d'assez grandes dimensions, et il faut plusieurs heures avant de pouvoir déblayer la fosse de l'énorme tas de scories qui la recouvre. Le squelette est toujours placé dans le fond, la tête vers le nord. On trouve ordinairement autour du corps beaucoup de fruits d'une plante très-commune dans les environs. C'est le *Cneorum pulverulentum* ou l'*Orixama* des aborigènes, espèce de térébinthacée qu'on em-

(1) *Noticias*, t. I, p. 180.

Digitized by Google

ployait probablement pour retarder la putréfaction, et dont les petites baies paraissent avoir rempli toute la cavité abdominale du cadavre. Les squelettes sont presque toujours entiers ; les os sont bien conservés. Les proportions de la charpente en général, et surtout les dimensions de la tête, indiquent que ces ossements ont appartenu à des hommes d'une belle race, d'une taille au-dessus de la moyenne et d'une forte constitution. Nous avons encore remarqué dans ces fosses quelques débris de vêtements d'un tissu végétal assez semblable aux fibres du palmier et d'une trame très-serrée, ainsi que des fragments de chaussure et de nattes. Les haches de pierre, dont nous avons déjà indiqué la forme, ont été trouvées dans le même lieu ; on y a ramassé aussi des morceaux de terre cuite provenant sans doute de vases brisés et des petites pierres basaltiques taillées en pyramides, dont la base, incrustée de lignes transversales, figure une multitude de losanges avec un point au milieu. Ces espèces de cachets ont douze à quinze lignes de hauteur sur une largeur à peu près égale.

Il existe, à peu de distance de l'ancien bourg d'Arnineguin, un cimetière pareil à celui de la Isleta, où l'on remarque plusieurs tumulus plus élevés que les autres. M. Despréaux, qui en a fait déblayer quelques-uns, a observé que les squelettes renfermés dans les plus grands avaient la tête placée du côté du nord, tandis que dans les petits les corps gisaient d'est à ouest. On voit aussi des sépultures semblables dans les terrains volcaniques qui s'étendent entre la pointe

Digitized by Google

du *Juncal* et le petit port de *las Nieves*, sur la côte occidentale de l'île.

Enfin, il y a quelques années qu'on découvrit, dans une caverne des environs de Telde, un grand vase de terre rempli de disques de différente grandeur, tous percés d'un trou au milieu et formés avec les spirales d'une coquille. Le soin qu'on avait mis à enterrer ces objets dans le fond de la caverne pourrait faire présumer qu'ils furent autrefois d'une certaine valeur, et qu'ils servirent peut-être d'ornement ou même de monnaie courante.

---

## NOTIONS GÉNÉRALES SUR LA RELIGION DES ANCIENS HABITANTS DE L'ARCHIPEL CANARIEN.

—

Pour adopter une opinion probable sur la théogonie de l'ancien peuple qui habita les Canaries avant la conquête de ces îles, il est nécessaire d'exposer ici les différentes notions que l'histoire nous a fournies sur cette matière importante.

Les chapelains de Bethencourt ne s'attachèrent guère à étudier les croyances des insulaires qu'ils voulurent convertir. Tout ce qu'on peut tirer de leur relation se trouve résumé dans cette phrase : *Ils sont moult fermes en leur loy, et ils ont temples où ils font leurs sacrifices.* (Op. cit. p. 132.) Dans le catéchisme que ces deux missionnaires rédigèrent pour leurs

Digitized by Google

néophytes, on remarque plusieurs passages écrits dans l'intention de détruire des coutumes immorales (1); mais ce serait en vain qu'on y chercherait quelque chose de relatif au système religieux des habitants de Lancerotte et de Fortaventure. Ils se contentent de déclarer que : *l'instruction chrestienne baillée par messire de Bethencourt aux Canariens baptisez, n'a été faicte et ordonnée qu'afin d'oster leurs cœurs de la mauvaise créance en quoy ils ont longuement esté et sont encore.* (Op. cit. p. 94.)

Viera, qui a eu recours aux renseignements d'Espinosa et de Galindo pour la rédaction de ses *Notices*, nous apprend qu'il existait à Fortaventure de grands édifices de pierre destinés au culte. Ces temples, qu'on appelait *Efequenes*, étaient circulaires; deux murs concentriques formaient une double enceinte, dont l'entrée principale n'avait guère plus de largeur que celle des habitations ordinaires. C'était dans ces temples, situés la plupart sur le sommet des montagnes,

(1) Dans le chapitre du Paradis terrestre, il est dit : « Là fut premiè-» rement une seule femme, conjoincte en un seul homme, et qui autre-» ment le croit, peche. » Les chapelains insistaient sans doute sur ce point pour éloigner de la polygamie les insulaires de Lancerotte, car dans cette île une seule femme avait jusqu'à trois maris. Le catéchisme de Bontier et Le Verrier est écrit en général avec beaucoup de simplicité; on y remarque même certains passages dans lesquels les auteurs ont consigné leur ignorance comme preuve de leur bonne foi. Nous citerons entre autres une erreur populaire du bon vieux temps, qu'on retrouve dans cette phrase au sujet de l'arche de Noé : « Dieu lui commenda qu'il fist une » arche de bois carré, poly, et qu'il l'oindroit dedans et dehors de Betun. » Betun est un glu si fort et si tenant, que quand deux pièces de fait en » sont assemblées et jointes, on ne les peut par nul art desassembler, » sinon par sang naturel de fleurs de femme. » (Op. cit. p. 86.)

Digitized by Google

qu'ils déposaient des offrandes de beurre et faisaient des libations, avec du lait de chèvre, en l'honneur d'une divinité protectrice à laquelle ils adressaient leurs prières en élevant les mains vers le ciel. Des prêtresses, dont les mystérieuses révélations entretenaient leur crédulité, exerçaient chez eux une grande influence. L'histoire a conservé les noms de deux de ces femmes devineresses, *Tibabrin* et *Tamonante*, sa fille, qui prédisaient l'avenir, apaisaient les dissensions, et présidaient aux cérémonies religieuses (1).

Les traditions historiques citent encore plusieurs personnages qui jouirent d'une grande faveur par leurs prédictions et leurs prétendues relations avec un pouvoir surhumain. Nous avons dit tout ce que valut à la Canarienne Andamana son audacieuse imposture. A Ténériffe, le vieux *Guagnamegné* s'acquit aussi une terrible célébrité (2), et s'il en faut croire le P. Abreu Galindo, les habitants de l'île de Fer respectèrent la prédiction du devin Yoñe qui leur avait annoncé l'arrivée des hommes envoyés par *Eraoranhan*. Ces insulaires (*les Beny' Bachirs*) vénéraient deux divinités tutélaires, arbitres souverains de tout bien, *Eraoranhan*, qui protégeait les hommes, et *Moreyba*, qui veillait sur les femmes. Il est à remarquer que les naturels de l'île de Fer, après leur conversion au christianisme, continuèrent à invoquer Jésus et la Vierge

(2) *Noticias*, t. I, p. 167.

Le mencey Bencomo fit pendre à un laurier le devin *Guañamefle*, pour lui avoir prédit, au milieu du Tagoror, tous les désastres de l'invasion étrangère. (Viana, ch. III.)

Digitized by Google

Marie sous ces deux noms (1). Eraoranhan et Moreyba siégeaient, disaient-ils, sur les deux rochers élevés de Bentayga, que l'on désigne encore aujourd'hui sous le nom de *Santillos de los antiguos*. Dans les temps de sécheresse, la population se portait en masse vers Bentayga, et chaque sexe se groupait autour de son rocher protecteur, priant à la fois les deux divinités pour obtenir la pluie et avec elle l'abondance et le bonheur. Un jeûne de trois jours accompagnait ces vœux expiatoires, durant lesquels le fanatisme, excité par la faim, donnait un libre essor au désespoir et s'exhalait en cris de rage. Mais lorsqu'en dépit de tous ces témoignages solennels, le ciel restait sourd à leurs prières, un vieillard vénéré par sa piété et sa sagesse entraînait le peuple vers la grotte d'Asteheyta, située dans le district de Tacuetunta, et pénétrait seul dans l'antre sacré où l'on nourrissait l'*Aranfaybo* protecteur. C'était un porc de la petite race, qui avait le privilége d'intercéder auprès de la divinité pour mettre fin à la calamité publique. Le sage d'Asteheyta ne tardait pas à reparaître à l'entrée de la grotte ; il portait l'*Aranfaybo* sous son tamarck, et le présentait au peuple, qui l'accueillait avec des transports de joie. Le porc restait libre et courait les champs tant que le ciel refusait ses bienfaits à la terre ; mais on le ramenait en triomphe dans son premier gîte dès que la pluie commençait à tomber (2).

Les naturels de la grande Canarie reconnaissaient

(1) Viera (ex Galindo). *Noticias*, t. I, p. 168, note.
(2) *Noticias*, t. I, p. 167.

Digitized by Google

un être suprême, conservateur du monde, qu'ils appelaient *Alcorac* ou *Acoran*, et auquel ils rendaient un culte dans de petits temples de pierre (*oratorios*) ou sur le sommet des montagnes les plus escarpées. Le faycan présidait à toutes les solennités, mais les harymaguadas, ces jeunes vierges qui habitaient dans les grottes que nous avons décrites, prenaient aussi une part très-active aux cérémonies religieuses.

« Les harymaguadas, dit Viera, vivaient d'aumônes; » elles portaient des robes de peau blanche, plus larges » que celles des autres femmes; elles jouissaient de » grands priviléges. Leurs principales fonctions consistaient en libations de lait, qu'elles faisaient chaque » jour dans le temple en l'honneur de la Divinité, et » ce temple était un asile sacré que personne n'aurait » osé violer impunément. »

Les hautes cimes de Tirma dans le pays de Galdar, et les rochers d'Umiaya dans celui de Telde, étaient aussi des lieux de refuge contre les persécutions. On invoquait dans les serments ces sites mystérieux : jurer par le Tirma et l'Umiaya était un engagement sacré qu'il fallait accomplir sous peine d'infamie. Dans les grandes calamités, et surtout quand les pluies se faisaient trop long-temps attendre, le faycan ordonnait une procession en grande pompe à l'un des deux rochers : le peuple s'y rendait de toute part, portant des branches d'arbre et des feuilles de palmier; les harymaguadas ouvraient la marche, et dès qu'elles étaient arrivées sur la haute cime, elles brisaient avec certaines cérémonies des vases remplis de lait et de

Digitized by Google

beurre, puis on dansait la Canarienne (*el bayle Canario*) et l'on entonnait des complaintes usitées en pareille circonstance. Après ces manifestations, la procession se dirigeait vers la mer pour frapper les ondes avec les branches qui avaient servi à la fête, tandis que le peuple faisait retentir les airs de ses cris et de ses lamentations. Quelques auteurs assurent que l'on vit parfois dans ces occasions des guerriers se dévouer comme des victimes expiatoires et se précipiter du sommet du Tirma (1). Ces assertions, il est vrai, sont contestées par Galindo; mais il est de fait que pendant la guerre de la conquête plusieurs Canariens, exaltés par l'amour de la liberté et voulant acquérir un glorieux renom, exécutèrent ces sortes de résolutions désespérées (2).

Les habitants de Canaria vénéraient des idoles : nous avons fait mention de celle de pierre que les navigateurs envoyés par Alphonse IV de Portugal, en 1341, retirèrent d'un temple canarien et qu'ils transportèrent à Lisbonne. Cette statue représentait un homme nu portant un globe dans sa main. Les annotations d'André Bernaldez nous signalent un autre fait qui donnerait à la religion de ce peuple une apparence d'idolâtrie. « Dans la grande Canarie, dit cet » historien, il y avait un édifice destiné au culte,

(1) Gomara est un de ceux qui ont cité ce fait. Voy. *Hist. gener. de los Ind.* cap. CCXXIV. Mais Cadamosto, qui en parle aussi, dit que ces sortes de dévouements étaient un hommage rendu au prince à l'époque de son avénement.

(2) Viera, *Noticias*, p. 170 et 171.

Digitized by Google

» qu'ils appelaient *Tirma*. C'était là qu'on vénérait une » idole en bois de la longueur d'une demi-lance, re- » présentant une femme nue et sculptée de manière » à montrer toutes ses formes. Devant cette femme se » trouvait une autre sculpture qui figurait une chèvre » disposée à l'accouplement, ayant derrière elle un » bouc prêt à la couvrir pour la féconder. C'était de- » vant ce groupe qu'on faisait des libations de lait et » de beurre en manière d'offrande, de dîme ou de » prémices. Tout ce laitage (ajoute le curé Bernaldez) » répandait une fort mauvaise odeur (1). »

Il paraît que d'autres écrivains espagnols eurent connaissance de cet hommage rendu au pouvoir propagateur par les naturels de Canaria, puisque le bachelier François Tamara, dans ses *Coutumes des peuples*, fait mention de temples (*oratorios*) arrosés chaque jour avec du lait de certaines chèvres qu'on appelait animaux sacrés (*animales santos*), et Lucius Marineus confirme le même fait. Le P. Abreu Galindo, en parlant des chèvres destinées au service des petits temples qu'il appelle *Almogaren*, dit qu'on les laissait toute l'année avec des boucs, afin qu'elles ne manquassent jamais de lait.

(1) En la Gran Canaria tenian una casa de oracion, llamavan alli a » Tirma, é tenian alli una imagen de palo tan lunga como media lanza, » entallada con todos sus miembros de muger, desnuda con sus miembros » de fuera, é delante della una cabra de un madero entallada con sus fi- » guras de hembra que queria concebir, i tras della un cabron entallado » de otro madero, é puesto como que queria subir á engendrar sobre la » cabra. Alli deramavan leche é manteca, pareceque en ofrenda ó diezmo » ó primicia : é olia aquello alli mal á la leche é manteca. » *Hist. de los Reyes Catol.* cap. LXIII.

Digitized by Google

Lorsque après la soumission de Canaria la population de Telde fut déportée en masse à Séville, les Canariens conservaient encore dans l'exil leur apparente idolâtrie, et il fallut que le roi d'Espagne, par un ordre adressé de Cordoue (30 août 1485) à l'alcade mayor Juan Guillen, enjoignît à ce magistrat d'empêcher les Canariens de se réunir dans les maisons qui leur avaient été d'abord assignées pour l'exercice de leurs cérémonies païennes (*para que ellos no sigan juntandose, en las casas que los señalaron, haciendo los actos é comunidades é gentilidad que solian*).

Enfin, dans le catalogue canarien du P. Ab. Galindo, nous trouvons le mot *Gabio* ou *Gabiot* pour désigner l'esprit malin, ce qui semblerait indiquer que le génie du mal jouait un certain rôle dans les croyances de ces insulaires. Il est aussi question, sous les noms de *Mahias* et de *Tibicen*, de fantômes ou d'êtres surnaturels. Telles sont les notions que nous avons pu recueillir sur la théogonie des habitants de Canaria.

Les Haouarythes de l'île de Palma adoraient un être suprême sous le nom d'*Abora*, ou le Dieu de l'univers, qui siégeait au plus haut des cieux et faisait mouvoir tous les astres. Ils lui avaient élevé des pyramides en pierres sèches autour desquelles ils se réunissaient à différentes époques pour assister à des fêtes religieuses qui se terminaient toujours par des chants et des exercices gymnastiques.

Au centre de l'île, dans la profonde vallée d'Acero, aujourd'hui *la Caldera*, où la tribu de Tanausu vint

Digitized by Google

s'établir, il existe un roc escarpé qui se dresse comme un immense obélisque. Les naturels l'appelaient *Idafe* et avaient pour lui la plus grande vénération. La crainte de voir l'énorme monolithe s'écrouler tout-à-coup et les écraser sous ses ruines, motivait sans doute l'espèce de culte qu'ils lui avaient voué, et c'était probablement pour prévenir ce désastre qu'ils lui apportaient des présents et lui adressaient leurs prières. Pleins de respect pour ce roc redoutable, ils ne s'en approchaient qu'en tremblant, et déposaient à la base le cœur, le foie et les poumons des animaux dont ils faisaient leur principale nourriture. Les offrandes étaient toujours présentées par deux personnes. La première s'avançait en chantant ces paroles : « *Yguida yguan ydafe* (1). *Tomberas-tu, Idafe?* » et la seconde répondait : « *Donne-lui, et il ne tombera pas.* D'autres fois c'étaient des victimes entières qu'on sacrifiait au rocher de la vallée en les précipitant du haut des escarpements (2).

Le mot *yruéne*, que le P. Ab. Galindo a donné dans son catalogue du dialecte des Haouarythes, et qui signifiait un fantôme sous la forme d'un chien, prouve assez que les idées religieuses des naturels de la Palma étaient aussi mêlées de superstitions.

Les historiens ne nous ont transmis que fort peu de renseignements sur la théogonie des Guanches :

(1) Nous reproduisons ici la phrase d'après l'orthographe des historiens espagnols, mais c'est *Ywan ydir idafe* qu'il faut écrire, selon G. Glas. *Hist. Can. Isl.*

(2) *Noticias*, t. I, p. 168 et 169.

Digitized by Google

on sait seulement qu'à Ténériffe on adorait *Achaman*, le Dieu suprême, qu'on invoquait sous différents noms, tels que *Achguayaxiraxi*, le conservateur du monde, *Achahurahan*, le grand ; *Achicanac*, le sublime ; *Achguarergenan*, celui qui soutient tout ; *Atguaychafunataman*, celui qui soutient le ciel et la terre. On l'appelait encore *Acoran* ou *Alcorac*, comme à la grande Canarie ; et s'il faut en croire Viana, le titre de *Mencey*, ou seigneur, lui était aussi dévolu.

Tous ces noms ont été diversement orthographiés par les auteurs espagnols, et le même les a souvent écrits de plusieurs manières. Nous ferons connaître ces variantes en traitant des différents dialectes.

Viana parle de certains lieux affectés aux cérémonies religieuses, et d'un édifice dans lequel on se rassemblait pour adorer le *Dieu tout-puissant, clément et juste.*

Viera fait mention, d'après Espinosa, d'une cérémonie touchante qui avait lieu à Ténériffe, dans ces temps de calamité publique où la sécheresse amenait avec elle la disette et la désolation. On rassemblait tous les troupeaux dans une vallée profonde, en ayant soin de tenir les petits séparés des mères pour qu'ils fissent retentir les airs de leurs bêlements. Alors commençait un concert de cris plaintifs que répétaient les échos du vallon, et ce peuple pasteur, qui fondait tout son espoir sur la fertilité des pâturages, croyait que l'intercession des innocentes victimes de la faim était un moyen efficace pour implorer les bienfaits du ciel et le faire compatir à ses maux.



Digitized by Google

Les Guanches disaient que *Guayota*, le génie du mal, habitait au centre de la terre, ou bien se tenait caché dans le volcan formidable dont ils redoutaient les éruptions. *Teyde* était le nom de la montagne ignivome; par *Echeyde* ils désignaient l'enfer ou l'ardente fournaise que Guayota ne cessait d'attiser. C'était par l'*Echeyde* et par *Magec*, le soleil, qu'ils prononçaient leurs serments.

Avec des idées pareilles il serait difficile d'admettre que les Guanches n'aient eu aucun soupçon de l'immortalité de l'âme. Le peuple qui déposait du lait et des gâteaux de farine à côté des morts devait croire à une autre vie; les adorateurs du Conservateur du monde, du Dieu clément et juste, ceux qui redoutaient le génie du mal et juraient par l'enfer, ne pouvaient mourir sans crainte et sans espoir; ils pensaient sans doute qu'il survivait quelque chose de ce corps qu'ils étaient si soigneux de conserver après le trépas; et nous ne partageons pas à cet égard l'opinion de ceux qui bornent les dogmes des Guanches à la simple croyance de la divinité, sans étendre les bienfaits de la religion au-delà de la vie (1). Il y a dans ce peu de notions que l'histoire a conservé sur la théogonie canarienne des idées analogues à celles qui dominent chez tous les peuples : le respect pour un Être suprême, uni à la crainte qu'inspire la colère de ce Dieu

(1) « Solo se puede decir que eran deistas é que tuvieron alguna idea » obscura de un ente todopaderoso y eterno, à quien deben su existencia » las criaturas; pero sin mas nociones de la immortalidad del alma ni » mas idea de otra vida que la muerte. » *Noticias*, t. 1, pag. 166.

Digitized by Google

puissant. *Achamon*, *Alcorac*, ou *Acaran*, représente le grand principe, le Dieu sublime et tout-puissant qui se multiplie et se reproduit sous d'autres noms, tels que le conservateur du monde (*Achguayaxiraxi*), celui qui soutient tout (*Achguarergenam*), le régulateur des mouvements célestes (*Abora*), *Eracaahan* et *Moreyba*, ces deux divinités de l'île de Fer qui faisaient pleuvoir et fertilisaient la terre. A côté de ces déités bienfaisantes, créatrices et arbitres souverains de l'univers, se présentait l'infernal *Guayota* des Guanches, non moins redouté que l'ardente *Pele*, la déesse des volcans des Hawaiens. Celle-ci exerce sa puissance dans l'immense cratère de Kirau-ca, celui-là établit son empire dans les flancs caverneux du pic de Teyde. Le spectacle des éruptions, les envahissements de la lave, les convulsions du sol, les bruits souterrains, précurseurs d'affreux sinistres, tout ce que les phénomènes volcaniques, en un mot, offrent d'imposant et de terrible, avait jeté l'épouvante dans l'âme et donné naissance au culte de la peur. Le génie du mal, personnifié dans le volcan qui brûle et ravage, est une allégorie à la fois poétique et religieuse. Aux Canaries, la nature semble avoir emprunté les formes les plus grandioses et les plus heurtées pour parler à l'imagination. A Ténériffe, c'est une montagne pyramidale s'ébranlant sur la base et versant des fleuves de feu par ses flancs entr'ouverts; à Canarie, les rocs escarpés de Tirma et d'Umiaya; à l'île de Fer, les crêtes sourcilleuses de Bentayga, couronnées de nuages et se dessinant comme deux fantômes à travers la vapeur du

Digitized by Google

brouillard ; à la Palme, le morne d'Idafe, qui s'élève menaçant au-dessus des rochers de l'Ecero, mystérieuse enceinte dont le pâtre redoute toujours les abords. Mais tout ce grand fétichisme n'était que l'expression figurée des vœux adressés à l'Être invisible, principe et fin de toute chose ; les prières se rapportaient toujours au Dieu unique et suprême, qui crée et anéantit, à ce pouvoir surnaturel, vivifiant et fécondateur comme le soleil, terrible et implacable comme le volcan, toujours prêt à écraser le coupable comme le rocher suspendu sur l'abîme. Les traditions canariennes se taisent, il est vrai, sur le culte adapté à cette théogonie que l'histoire n'indique qu'à peine ; mais nous ne devons voir, dans les bizarreries de ce grossier panthéisme, que l'adoration des forces physiques de l'univers créé, et cette adoration se résumait dans les vœux adressés à l'Être suprême, soit qu'on l'invoquât sous le nom d'*Achaman*, ou d'*Acoran*, c'est-à-dire du Dieu créateur, ou bien sous celui de *Magec* (le soleil), sa brillante image. Ainsi encore, de même que *Taaroa* et *Hina*, les deux grandes divinités de l'Océanie, l'*Eraoranhan* de l'île de Fer, qu'imploraient les hommes, était l'être actif ou mâle, peut-être l'astre du jour, le principe de la chaleur, de la lumière et de la vitalité ; et dès lors, dans *Moneyra*, ou *Moreyba*, sa compagne, ne pourrait-on pas reconnaître le satellite de la terre, l'astre des nuits, le plus apparent du ciel après le soleil, celui enfin dont l'influence est connue de tous les peuples ? Rappelons, en passant, ce que Cada Mosto disait des anciens habitants de ces îles :

Digitized by Google

« *Ils sont idolâtres et vénèrent le soleil, la terre, les étoiles* » *et diverses autres choses.* »

---

Les bornes de ce premier mémoire nous forcent de nous arrêter ici, bien que plusieurs parties très-importantes nous restent à traiter pour un second mémoire : d'abord le langage des peuples dont nous venons de décrire les mœurs et coutumes, et les rapports qu'avaient entre eux les divers dialectes usités dans l'archipel canarien, pour en tirer la preuve de la préexistence d'une langue mère d'où ils dérivaient tous, et celle de la filiation politique des insulaires qui les parlaient ; ensuite, pour complément de cette étude comparative, la détermination du caractère de l'idiome, afin de le rattacher au langage avec lequel il s'assimilera davantage.

Les Canaries ne peuvent avoir reçu leurs anciennes populations que du continent qui les avoisine, et cette première induction dans la question importante de l'origine des Guanches devra nécessairement nous engager dans l'étude ethnographique des races autocthones ou advènes de l'Afrique occidentale, qui habitent les vallées de l'Atlas et les versants de cette chaîne. L'examen anatomique et physiologique nous dévoilera les rapports naturels des deux peuples homoglottes dont l'analogie du langage nous aura déjà prouvé la filiation politique, et cette double appréciation se

Digitized by Google

trouvera encore appuyée par les renseignements de l'histoire et les faits existants; car dans la question qui nous occupe, le caractère, les mœurs, les coutumes, les penchants, toutes les habitudes de la vie, en un mot, confirment la communauté d'origine. Considérées au physique comme au moral, les anciennes populations canariennes et les tribus de l'Atlas sont tout-à-fait identiques, et sous quelque point de vue que l'observation porte ses recherches, les résultats de la comparaison ne sont pas moins concluants.

Toujours ferme et résolu au milieu des révolutions qui se sont succédé dans cette partie de l'Afrique convoitée par tant de peuples, le Berber nous apparaît dans l'histoire tel qu'il est encore de nos jours, avec son caractère énergique, sa résistance opiniâtre, réunissant toutes les qualités qui font le soldat, sobriété, courage et patience; puisant dans le seul amour de l'indépendance les forces nécessaires pour combattre les nations les plus aguerries. Les Phéniciens et les Carthaginois le laissèrent dans ces vallées où il s'était établi de temps immémorial; les Romains ne purent le soumettre qu'en employant avec lui une politique qui leur avait toujours réussi, *dividere ad imperandum*; les Vandales ne purent rien contre lui, et les Arabes eux-mêmes ne consolidèrent leur puissance en Afrique et dans la péninsule ibérique lorsqu'ils eurent franchi le détroit, qu'en l'associant à leurs victoires. Ce peuple, qu'un ardent patriotisme et un sentiment commun de nationalité unit aujourd'hui à ses anciens vainqueurs pour combattre une

Digitized by Google

domination nouvelle, ce peuple toujours habile à se défendre contre ses ennemis, nous le retrouvons aux îles Fortunées, dans cet archipel d'Afrique encore tout empreint de sa nomenclature nationale. Là, malgré son isolement et la pénurie de ses ressources, il n'a pas montré moins de valeur, sa résistance contre les envahisseurs n'a pas été moins opiniâtre, son patriotisme moins ardent et moins dévoué. Là aussi, à la fois pasteur et guerrier, il était divisé en tribus souvent en querelles; là, encore, les conquérants mirent à profit son instinct guerroyeur et le firent concourir à leur triomphe. Ainsi, sous quelque rapport que nous l'envisagions, nous le retrouverons avec les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, le même langage et la même physionomie.

Digitized by Google

Digitized by Google

# MÉMOIRE

# SUR LES PARSIS,

PAR THÉODORE PAVIE,

MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE.

L'effet des invasions musulmanes fut de jeter parmi tous les peuples, parmi toutes les familles de l'univers, une confusion incroyable, et cela de deux manières, soit que les conquérants, pénétrant au sein des empires, se fixassent dans un pays nouveau avec leur religion, leur langue, ou tout au moins leur système d'écriture, soit que, chassant devant eux un peuple mal soumis et toujours rebelle, ils le forçassent à émigrer, à fuir sur un territoire étranger.

A l'époque où les califes portaient leurs armes victorieuses en Perse, dans ce pays tour à tour si puissant et si faible, fléau des nations les plus civilisées du vieux monde et jouet des barbares les plus sauvages; à l'époque, dis-je, où les successeurs du prophète s'avançaient au nord et à l'est, préparant les voies, sans le savoir, aux Mogols qui devaient envahir l'Inde plus de trois siècles après, le culte antique de Zoroastre reçut un coup fatal. Cependant ceux qui demeuraient fidèles à la religion de leur patrie, cherchant à sauver la tradition des livres anciens, et le feu sacré, objet

Digitized by Google

de leur vénération, se retirèrent au nord de la Perse, dans les montagnes du Khorasan ; là ils trouvèrent des retraites assurées pendant un siècle environ ; et alors, effrayés par les progrès toujours croissants de l'Islamisme, fatigués peut-être de vivre dans un pays où ils étaient réduits à se tenir isolés du reste des nations commerçantes et civilisées, ils revinrent sur leurs pas, traversèrent toute la Perse dans sa largeur, du nord au sud, et arrivèrent à Ormuz. Leur intention était de s'avancer plus loin vers l'est et d'aller fonder une colonie hors d'une patrie qui n'avait plus pour eux d'hospitalité ; et après avoir conduit patiemment durant quinze années les préparatifs de l'expédition projetée, ils se mirent en mer.

La flottille suivit la côte, passa le tropique, et vint mouiller à l'extrémité méridionale de la presqu'île du Guzarate, près de la petite île de Diu, dans laquelle ils formèrent encore un établissement passager, qui dura près de vingt ans. Là les sectateurs de Zoroastre purent apprendre la langue de cette partie de l'Inde ; c'était un sanscrit fort corrompu, bien que l'unité de l'idiome ne fût pas encore altérée par la grande quantité de mots persans et arabes que la conquête y porta plus tard. La colonie errante s'était aussi exercée pendant ce temps à la pratique des arts mécaniques, et quand elle se sentit capable à tous égards de s'établir dans le pays dont elle avait pris connaissance, elle partit une fois encore et vint droit à Sanjân, dans la même presqu'île de Guzarate.

L'émigration durait depuis près d'un siècle et demi,

Digitized by Google

et les sectateurs de Zoroastre se croyaient au terme de ce long voyage commencé par leurs ancêtres, lorsqu'une tempête furieuse, ou tout au moins menaçante pour les frêles navires et les matelots inexpérimentés de cette époque, assaillit la flottille et fit craindre aux équipages d'être à jamais anéantis avec les débris de leur culte ; mais, confiants dans leur dieu, ils lui adressèrent des prières, faisant vœu de rétablir dans sa splendeur sa religion, pour laquelle ils avaient souffert; et quand l'orage fut passé, quand la colonie, sauvée par la faveur d'Izad-Bahram, eut atteint le rivage, le premier soin des Mobeds fut de consacrer avec grande pompe le feu tutélaire auquel ils devaient leur salut.

D'abord il avait fallu entrer en pourparler avec le roi qui régnait à Sanjân, *Jâdé-Râná*, afin d'obtenir de lui la permission de se fixer sur son territoire, ce qui fut accordé lorsque quatre d'entre les prêtres, admis en la présence du roi, eurent exposé dans seize distiques la teneur de leur religion. Cette profession de foi, que j'emprunte, ainsi que les détails historiques, à l'intéressante préface de la brochure du docteur Wilson (1), est rédigée comme suit :

« Nous les Parsis, beaux, sans peur, vaillants et » athlétiques, adorons le soleil, les éléments et Hor- » mazd, chef des demi-dieux ; nous gardons le silence

(1) Sermons to the Parsis, by John Wilson, president of the Bombay branch of the royal Asiatic Society, and missionary of the Church of Scotland.

Digitized by Google

» dans sept occasions : pendant le bain, en contem-
» plant la divinité, dans les offrandes au feu, le repas
» et les autres fonctions de la nature ; nous nous ser-
» vons de parfums, d'encens et de fleurs dans les cé-
» rémonies religieuses ; nous adorons la vache ; nous
» portons des vêtements sacrés ; nous célébrons notre
» joie par des chants et des instruments de musique
» aux occasions de mariage ; nous donnons à nos
» femmes des ornements et des parfums ; nous sommes
» pleins de libéralité dans nos aumônes, et particuliè-
» rement dans le soin que nous prenons de faire creu-
» ser des étangs et des puits ; nous avons, hommes et
» femmes, des sympathies communes d'humanité ; nous
» pratiquons des ablutions avec le gamoutra (l'urine de
» vache) ; nous portons le kush (ceinture sacrée) pen-
» dant la prière et le repas ; nous pratiquons des dé-
» votions cinq fois le jour ; nous sommes scrupuleux
» observateurs de la foi conjugale et de la pureté ; nous
» sommes exacts à célébrer chaque année des céré-
» monies funèbres à l'intention de nos ancêtres ; nous
» veillons attentivement à la conduite de nos femmes
» après qu'elles sont enfermées dans l'intérieur de
» nos maisons, et nous attachons un grand mérite aux
» observances religieuses. »

Si dans cet énoncé il y eut des déclarations qui doivent naturellement choquer les Indous et mériter aux nouveaux venus le titre de *Nastikas* (athées), d'autres passages aussi plaidaient en leur faveur, particulièrement ceux qui font allusion au culte de la

Digitized by Google

vache, à l'ablution avec le gâmoutra et à l'investiture du cordon sacré, pratiques qui appartenaient également aux sectateurs de Brahma. Peut-être à cette époque (à la fin du dix-huitième siècle) des doctrines de réforme bouddique, ou djaïnites, avaient-elles envahi cette partie de l'Inde où elles se montrèrent incontestablement dans des temps quelconques, puisque les ouvrages de cette dernière secte sont traduits pour la plupart dans le dialecte guzarati; peut-être cette libérale promesse de creuser des étangs et des puits, si utiles aux Indous, tant pour l'irrigation que pour les cérémonies religieuses, peut-être, dis-je, cette promesse décida-t-elle le roi de Sanjân à admettre près de lui les aventuriers; toujours est-il que les Brahmanes ne persécutèrent pas les sectateurs de Zoroastre, et que ceux-ci multiplièrent, devinrent riches et puissants; grâce à la faveur du prince, ils eurent le libre exercice de leur religion, des professions qu'ils choisirent, et on n'exigea d'eux que quatre choses, à savoir: qu'ils cessassent de porter des armes, qu'ils adoptassent pour les transactions ordinaires de la vie la langue du pays, qu'ils modifiassent le costume de leurs femmes, et qu'ils célébrassent les mariages la nuit, selon l'usage indou.

Trois siècles de résidence sur le territoire du radja de Sanjân firent pour les adorateurs du feu une seconde patrie du Guzarate; après y avoir vécu heureux pendant un si long espace de temps, ils envoyèrent des colonies dans les pays voisins, à Kambhâyah, au fond du golfe, à Baroch sur la Nerbudda, à Nan-

Digitized by Google

sari, au-delà de l'embranchement des deux rivières, dans le Badour, à Ukaliswar, près de l'embouchure de la Kim, et dans d'autres villes du nord. Mais, bien que, pendant les invasions musulmanes du seizième siècle, le feu sacré ait été caché dans les forêts sauvages de Wasanda, puis reporté à Nansari, bien que les colonies, parties de Sanjân, se soient étendues d'abord dans une direction opposée, maintenant les sectateurs de Zoroastre sont pour la plupart établis dans des provinces plus méridionales, et cette marche a été déterminée par l'apparition des villes fondées sur la côte par les Européens.

Telle est l'origine des Parsis, de cette population étrange qui a su par ses richesses se conserver indépendante sous la domination anglaise, et qui, tout en adoptant le luxe, le comfortable des Européens, se maintient inébranlable dans ses mœurs et son culte. Placés dans une situation à peu près semblable à celle des Juifs, ne devant leur influence et leur considération qu'à leur or, isolés du monde par une croyance à laquelle ils tiennent obstinément, mais qui n'a plus de consistance en aucun pays du golfe, l'appui qu'ils se prêtent mutuellement fait leur force, et ils offrent à Bombay le spectacle curieux d'une race étrangère, différente de toutes celles qui l'entourent, assez florissante pour dicter des lois dans les affaires d'argent et se tenir à la tête du commerce dans une ville anglaise.

Jaloux de leur origine, ils ne contractent jamais d'alliance étrangère, et leur type de physionomie se conserve sans altération. Les Parsis ont assez généra-

Digitized by Google

lement le teint assez blanc, l'œil bien fendu, le nez fort, long, légèrement pointu, et partant tout droit d'un front assez développé au-dessus des yeux, mais déprimé et fuyant; la bouche assez large, épaisse et saillante, et ordinairement cachée par des moustaches noires qui en dissimulent les contours; le bas du visage paraît plus rond que chez les Persans, et le haut des joues, un peu saillant, l'est beaucoup moins que chez les Indous; l'espace qui sépare le nez de la bouche est souvent très-court. En somme, les Parsis ont des physionomies assez agréables; il y a dans leur regard de la finesse, de la vivacité, plus de mobilité que chez les Indous; mais il manque à cette race toute commerçante cette civilisation dans le caractère, cet accent poétique et rêveur qui est réparti çà et là chez quelques individus des autres familles asiatiques, et qui ne peut guère se rencontrer, à la vérité, chez un peuple qui n'a plus de poésie, plus d'histoire et plus de langue qui lui soit propre. L'idiome religieux, le zend, n'est guère compris désormais des prêtres les plus savants, et le guzarati l'a remplacé; l'idiome historique, le persan, est aussi fort négligé, et le grand prêtre Mulla Firozi-Binkawas n'a rien trouvé de plus poétique à célébrer dans cette langue que les exploits des Anglais dans l'Inde (1). Obligés eux-mêmes d'étudier l'anglais et de le faire apprendre à leurs enfants, de parler l'hindous-

(1) M. Pavie veut parler ici du *Gourge-Nâmeh* گرج نامه, poème épique écrit à l'imitation du Schâh Nâmeh de Firdousi, et qui se compose de 40,000 *bâit*. G. T.

Digitized by Google

tani avec les Banians et les domestiques, ils ne peuvent, au milieu de tant de travaux, cultiver la littérature, s'initier aux secrets de la poésie; car il faut pour cela non surcharger sa mémoire, mais orner son esprit; non parler quatre langues, mais en posséder une assez à fond pour s'habituer à revêtir sa pensée des couleurs les plus choisies et à voir dans le langage donné à l'homme quelque chose de plus qu'un moyen de trafic.

Assurément les jeunes Parsis ne manquent pas d'intelligence, et je les ai vus d'assez près, à l'*École des Natifs* de Bombay, pour pouvoir faire hautement leur éloge. Mathématiques, physique, histoire, géographie, tout cela leur est enseigné rapidement, grâce à leur sagacité, grâce surtout à l'extrême docilité dont ils font preuve. Ils ne sont inférieurs dans ces diverses branches d'études ni aux Indous, ni aux Juifs, ni aux Indo-Portugais, réunis dans la même classe; la physionomie des plus jeunes particulièrement est gracieuse et douce. Le turban pointu, jeté en arrière, la mèche de cheveux noirs qui tourne derrière l'oreille et fait ressortir la blancheur du visage, le sourcil si marqué, arrondi sur un œil calme et attentif, et l'élégant vêtement chez les plus riches, donnent à ces enfants une expression candide et distinguée qui inspire l'intérêt. Toutefois j'aimerais mieux encore le front brun des fils des Brahmanes, plus sérieux, plus taciturnes, moins riches et moins ornés.

Fidèles aux coutumes orientales, les Parsis ne permettent point à leurs femmes de sortir, et celles que l'on rencontre sont les épouses des pauvres gens, ap-

Digitized by Google

pelées hors de leurs maisons par des soins de ménage. Les étangs et les puits, rendez-vous des bergers et des peuples nomades au temps des patriarches, sont encore en Asie le lieu où se réunissent en grand nombre les habitants des villes et des campagnes, et au milieu de cette foule, occupée à puiser l'eau, à faire des ablutions, on reconnaît les femmes parsis immédiatement à plusieurs signes particuliers. D'abord leur teint, quelquefois jaunâtre chez les plus pauvres, est en général beaucoup plus blanc que celui des femmes indoues, et bien que leur costume ressemble assez aux vêtements de celles-ci, elles s'en distinguent cependant par la longueur de leur robe, qui ne laisse pas la jambe nue au delà de la cheville du pied; elles ne portent point non plus aux doigts des pieds cet anneau sonore qui résonne si agréablement à l'oreille des femmes indoues, et qu'elles aiment à faire retentir en appuyant le talon d'une manière ferme et décidée. Souvent les femmes parsis portent de larges pantalons courts et tronqués comme ceux des hommes, et le reste de leur vêtement est comme chez leurs voisins une longue pièce d'étoffe légère qui, après avoir entouré la partie inférieure du corps, se redresse en couvrant le pantalon et tourne sur l'épaule pour retomber en forme de voile. Toutefois leur physionomie n'a rien de piquant, la largeur du nez et la ligne fuyante du front donne à leurs visages une indolente expression que ne corrige ni la largeur des yeux peu animés, ni la démarche paresseuse d'un pied tardif, habitué à promener une pantoufle pointue.



Digitized by Google

Le costume des hommes est simple et à peu près le même pour toutes les classes. Leur tête est couverte d'un turban presque *cylindrique*, aussi haut que le bonnet persan, mais rempli à sa base et rejeté en arrière; la tunique est blanche, les pantalons flottants, assez longs, le plus souvent d'une couleur éclatante, les pantoufles pointues et recourbées en haut, ordinairement rouges. Dans leurs maisons, ils ôtent ce turban, et la tête qui est rasée reste couverte d'une petite calotte. Quand il fait froid, ou du moins trop frais pour braver la brise du soir avec des vêtements si légers, les riches Parsis jettent sur leurs épaules un châle qui se noue sur la poitrine. Cette calotte, qui remplace le *tarbouch* des Égyptiens, est la seule coiffure des enfants des deux sexes dans le premier âge; elle est souvent dorée, chargée de dessins chez les plus riches, et l'éclat de cette parure, joint à celui des pendants d'oreilles et de l'anneau brillant passé dans la narine gauche chez les jeunes filles, donne à ces petits êtres accroupis sur un canapé, ou étendus dans le fond d'une voiture, la physionomie d'une idole pompeusement ornée, ou celle d'un prince au milieu d'une cour.

Le nombre des Parsis établis dans l'ouest de l'Inde s'élève à cinquante mille. Quinze cents environ sont répartis dans le Konkan du nord; on en comptait il y a quelques années jusqu'à dix mille dans la ville de Surate; mais à Bombay seulement ils se trouvent réunis au nombre de plus de vingt mille. Le reste est fixé à Daman, dans le territoire de Surate et dans les prin-

Digitized by Google

cipales villes où ils se dispersèrent dans le commencement de leur séjour dans l'Inde, tandis qu'une seule famille parsi habite maintenant à Surate.

A vrai dire, Bombay est une ville moins anglaise que parsi. Ce sont des sectateurs de Zoroastre qui sont à la tête du commerce; l'argent est entre leurs mains, les marchandises d'Europe se vendent dans leurs magasins; les professions de tout genre, des arts mécaniques, sont exercés et pratiqués par eux. On les voit passer sur la promenade dans de brillants équipages, leurs maisons de campagne ne le cèdent en rien aux plus somptueuses demeures des agents anglais. Spéculateurs hardis et peu préoccupés de la moralité d'un tel commerce, ce sont eux surtout qui envoient l'opium en contrebande sur les côtes de la Chine; assez prudents pour prévoir les chances des dettes que la loi anglaise ne force guère à payer, ils vendent avec des bénéfices énormes; redoutant aussi les lenteurs et les frais incalculables d'un procès, ils ne se disputent jamais devant les tribunaux et arrangent leurs affaires entre eux. Marchands avant tout, ils sont polis, affables, et se gardent bien d'une morgue hautaine qui éloignerait d'eux le public anglais. Enfin, bien qu'ils ne puissent s'élever au rang réservé exclusivement à l'Européen, on les respecte, on les craint peut-être, car on a besoin d'eux.

Ceux qui vivent à la campagne dans une condition plus humble se livrent à l'agriculture, surtout à l'extraction du vin de palmier; dans les villages ils sont

Digitized by Google

cabaretiers et vendeurs de *ptoddy* (1); professions qui ne peuvent convenir aux Indous musulmans et que la loi brahmanique réprouve; partout où se trouve une boutique de Parsi, l'Européen est à peu près sûr de trouver les objets qui sont pour lui de première nécessité, et que l'Indou, ennemi de tout changement, ne pourrait ni ne voudrait en certains cas lui procurer. Les Parsis sont également des domestiques intelligents, actifs et propres. Dans les maisons opulentes on paraît les préférer aux serviteurs indous, peut-être par luxe et par vanité, peut-être aussi parce qu'ils ont moins d'éloignement naturel pour les usages des Européens.

Quand on voit la population parsi initiée à tout ce que l'Europe a pu importer en Asie et assez instruite pour lire les ouvrages anglais en tout genre, on s'étonne que la religion chrétienne trouve tant de résistance chez des hommes en apparence si faciles à modifier. La conversion de deux jeunes Parsis appartenant à des familles influentes a fait grand bruit à Bombay et a vivement excité l'indignation et la colère de tous les sectateurs de Zoroastre. Peut-être le catholicisme, qui sous les Portugais avait jeté parmi les Indous des racines profondes et durables, serait plus efficace que la réforme; toujours est-il que de jeunes enfants élevés dans des institutions dirigées par les Européens restent inviolablement attachés à la religion de leurs pères.

(1) Ou plus régulièrement *târi*, تاڑی, mot hindoustâni signifiant *vin de palmier*, et dérivé de *târ*, تاڑ. G. T.

Digitized by Google

Le culte fondé par Zoroastre, jadis répandu non seulement dans toute la Perse, mais dans plusieurs provinces asiatiques aujourd'hui musulmanes, est un des plus anciens du monde ; il vit naître le christianisme, et ses prêtres furent les premiers à saluer le Sauveur dans la crèche; le Bouddisme, dans ses missions aventureuses vers le nord de la Perse, lui arracha, comme la religion des apôtres, un grand nombre de sectateurs. Consigné dans des livres mystérieux dont les caractères inconnus faisaient supposer une antiquité plus reculée encore, il a traversé, au milieu de bien des révolutions, vingt siècles au moins, avant de livrer son secret aux savantes investigations de l'Europe ; mais qui peut savoir ce que fut cette religion à son principe? Peut-être comme tant de cultes idolâtres enseigna-t-elle jadis une doctrine moins extravagante, jusqu'à ce que d'ignorants sectateurs oubliassent la Divinité pour ses attributs et passassent du Créateur à la chose créée. Telle qu'elle est maintenant, la religion des Parsis n'est rien de mieux qu'une espèce de matérialisme ou culte aveugle des éléments : le soleil et la mer sont les divinités auxquelles ils offrent, comme les anciens habitants du Pérou, leurs vœux et leurs prières à l'heure où l'astre-Dieu, si puissant sous les tropiques en toute saison, disparaît dans les flots de l'océan indien. On voit les Parsis s'arrêter sur les promenades, et alors, sans s'inquiéter de l'*angelus* qui tinte à la chapelle portugaise, sans prendre garde au musulman priant vers la Mecque, ni au juif qui incline sa tête et murmure ses oraisons la face tournée vers le temple détruit,

Digitized by Google

sans suivre des yeux ces milliers d'Indous qui font les ablutions du *Sandhya* et se rendent à la pagode, le sectateur de Zoroastre contemple le disque du soleil, et se balançant d'un pied sur l'autre, il récite à demi-voix, d'un ton monotone, ses hymnes sacrés. De l'autre côté de la ville ils se réunissent en grand nombre sur les remparts et dominent cette vaste et belle rade où dorment leurs vaisseaux, où tant d'îles arides et verdoyantes brillent encore d'un dernier rayon du soleil ; ils rabattent leur manche et la relèvent lentement à mesure que la prière s'achève. D'autres fois, s'ils se trouvent sur une plage unie, on les voit quitter leurs pantoufles, s'exposer jusqu'aux genoux dans les vagues, et là, joignant leurs mains, levant les bras à la hauteur du front, ils ceignent le cordon sacré et invoquent leurs divinités tutélaires. Plus d'une heure avant le jour, un matin que je débarquais au quai par un clair de lune étincelant, je trouvai un prêtre parsi en prière au bord de l'océan, quand la ville, la rade même étaient encore plongées dans le sommeil. Toute prière commande le respect ou émeut d'une compassion profonde ; mais que penser de ce riche Parsi qui dans sa pieuse libéralité jette à la mer plusieurs milliers de livres de sucre ? De pareilles offrandes ne sont pas rares à Bombay et attirent à celui qui en est l'auteur la considération de ses coreligionnaires.

Cependant si le soleil, la lune et l'océan reçoivent d'une manière publique et ostensible les hommages des Parsis, les diverses œuvres de la création, les étoiles en général, les rivières, les plaines et les

Digitized by Google

montagnes, tout ce qui, en un mot, sous un point de vue panthéistique, peut être une manifestation de la Divinité, tout cela mérite, d'après les renseignements du Zend-Avesta, l'adoration des mortels. Jaloux de se distinguer des Indous, qui, panthéistes aussi dans le principe, ne sont que d'ignorants idolâtres, les Parsis n'admettent point d'images dans leurs temples. Sur leurs autels brille le feu sacré et éternel, l'âme, le fils du dieu Hormuzd. Le feu dont ils ont besoin pour cuire leurs aliments est non moins sacré à leurs yeux ; par ce seul fait la cuisine devient comme un temple domestique dans lequel un profane ne peut être admis ; et non seulement les Parsis ont horreur de la pipe turque et du narguilé (1) indien, mais encore il s'en trouve parmi eux d'assez scrupuleux pour refuser de vendre tout objet dont la destination pourrait avoir rapport à cette coutume odieuse.

Les Parsis n'admettent pas d'idoles, n'ont ni peinture ni sculpture, et à vrai dire l'architecture leur manque également, car leurs temples n'ont rien qui les distingue des maisons voisines. Toutefois comme les maisons des *natifs* sont souvent fort gracieuses, décorées de galeries peintes et ornées même d'arabesques et de dessins de fantaisie sculptés avec goût, comme aussi celles que choisissent les Parsis pour

(1) Ou plutôt du *huzza*, حقه, mot arabe employé en hindoustan pour désigner la grande pipe à tuyau flexible, dont le docteur Benet, ancien médecin du roi de Lahore, a montré un beau modèle à la Société asiatique. G. T.

Digitized by Google

y déposer le feu sacré sont parmi les plus belles, il résulte de là que ces temples ont un aspect particulier et se trahissent bien vite aux yeux du passant. Le bœuf blanc vénéré des Brahmanes et si aimé des Indous qu'il s'en va comme un *djogui* recevoir sa pitance de porte en porte; le petit bœuf à la bosse pointue dort en paix sous les galeries des temples parsis; mais le chien a un rôle plus important encore aux yeux des sectateurs de Zoroastre; car si la première part dans un repas lui est refusée, il empêchera l'âme du défunt de passer sur le pont qui conduit aux demeures bienheureuses, et il peut aussi, par la seule puissance de son regard, écarter l'esprit malin d'un cadavre placé près de lui, et défendre son maître mort contre les esprits invisibles.

La théorie des expiations, qui forme la partie la plus ridicule du code brahmanique, est moins compliquée mais tout aussi absurde chez les Parsis: boire le *gomoutra* consacré, pratiquer des ablutions, sont les deux grands moyens de salut; il est vrai de dire que la loi recommande aussi les bonnes œuvres et le repentir.

Trois sortes de prêtres partagent dans leurs attributions respectives le soin du culte et de la doctrine: le *dastar* explique la loi; c'est lui qui tranche les questions difficiles et détermine le sens des Écritures; son turban est, je crois, d'une forme particulière, non point allongé comme celui des autres Parsis, mais arrondi et enveloppé d'un châle à la manière des musulmans. Les *mogbeds* ou *mobeds* sont chargés

Digitized by Google

de lire (et non d'interpréter) les ouvrages liturgiques et le Vendidad : après eux viennent les *herbads*, auxquels est dévolu l'entretien du temple.

Depuis peu tous les livres sacrés ont été traduits avec le plus grand soin dans le dialecte guzarati. Comme ce travail est manuscrit, il n'en existe pas plus de cinq ou six exemplaires. Ce seul fait ne prouve-t-il pas combien l'étude des dialectes de l'Inde est importante et de quel secours peuvent être ces *patois* provinciaux ?

Ainsi que la plupart des Orientaux habitués à vivre dans l'intérieur de leurs maisons, les Parsis sont doux et tranquilles ; l'éducation de leurs enfants les occupe beaucoup ; à l'âge de sept ans ils leur confèrent l'investiture du cordon sacré, sans lequel on ne peut prier ; c'est donc une cérémonie qui marque l'âge de raison et de discernement. Le second soin des parents est de marier leurs fils ; ils les fiancent de très-bonne heure avec toute la pompe d'un mariage ; puis, après ces fêtes prolongées pendant des semaines entières, les époux futurs retournent celui-ci à l'école, celle-là dans l'intérieur de la maison. J'ai vu au collége des natifs de tout petits enfants dans la classe d'écriture, lesquels étaient déjà fiancés et mariés. On attend pour réunir le couple que les premiers signes de puberté se soient manifestés.

Mais c'est par les cérémonies funèbres, les plus solennelles de toutes peut-être, que les Parsis se distinguent surtout des autres peuples. A une certaine distance des villes sont établis des enclos fermés par

Digitized by Google

des murs élevés ; on les appelle *Dockmah* ou *Tours du silence*. Là sont exposés les cadavres, aux rayons du soleil, à l'influence des pluies et de la rosée, et à la voracité des oiseaux de proie. L'adorateur des éléments abandonne sa dépouille mortelle aux éléments eux-mêmes ; des milliers de corbeaux et de vautours au cou nu se disputent cet odieux festin ; à la différence de presque toutes les nations du monde, qui, dans leur respect pour les morts, tâchent par tous les moyens possibles de soustraire les cadavres à la profanation des bêtes sauvages (1).

Tels sont les renseignements que j'ai pu me procurer sur cette race d'hommes singulière ; sans doute je me suis trop peu étendu sur ce qui a rapport au texte sacré des Parsis, sur leur religion, sur leur histoire ; mais mon but n'était point de consigner ici ce qui peut être appris beaucoup mieux dans des livres en Europe. Ce que je désirais, c'était de constater l'état dans lequel se trouvent aujourd'hui, au milieu de l'Inde anglaise, les sectateurs de Zoroastre.

(1) Il paraîtrait que les anciens Perses n'en agissaient pas tout-à-fait de même. Euphratès dans Dioscoride dit en mourant à son maître : « Philo-» nyme, ne brûlez point Euphratès, et ne souillez point le feu à mon sujet. » Je suis Perse même par mes pères ; oui, mon maître, je suis Perse indi-» gène. La mort est moins amère pour nous que de souiller le feu. Enve-» loppez mon corps et le couvrez de terre sans le laver, car j'honore aussi » les fleuves. » Apud Brunck, *Analecta vet. poet. græc.* t. I, p. 503.

Digitized by Google

# DE L'ORIGINE ET DES MŒURS

# DES SICKS,

PAR M. BENET,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS, MÉDECIN DU CI-DEVANT ROI DE LAHORE RANDJIT-SINGH, ET CHIRURGIEN EN CHEF DE SES ARMÉES; MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE ET DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE DE PARIS; MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI, ETC.

---

Les Sicks sont ainsi nommés d'un mot sanscrit qui signifie disciple. Le fondateur de cette secte se nommait Nanek ; il naquit en 1419 dans le village de Talouandy, à dix lieues de Lahore. Dès son enfance il se montra dévot, et cette inclination augmenta par ses liaisons avec des fakirs (1). Ayant reçu de la nature les qualités qui caractérisent un grand homme, il les employa en entier au culte de l'Être suprême. Il résolut de réformer la religion dans laquelle il était né, et pour faire cesser les discordes qui résultaient du nombre infini de dogmes existants, se contredisant les uns les autres, il réunit dans un livre qu'il nomma Granth (2) ce que chacun d'eux avait de bon. Il forma un corps de doctrine annonçant l'unité et la présence universelle de Dieu, et s'en alla ensuite prêchant dans les villes et les villages voisins. La foule des convertis augmentait tous les jours, lorsque les In-

(1) Un fakir est un mendiant religieux qui a quelques analogies avec nos ermites.

(2) Ce livre, appelé *Granth*, est à la fois la Bible et le Code des Sicks.

Digitized by Google

dous d'un côté et les musulmans de l'autre s'élevèrent contre Nanek. Mais celui-ci, joignant à un rare génie le don de la parole, rétorquait avec avantage les arguments qu'on lui opposait, et faisant ressortir le principe sublime de l'unité et de la présence universelle de Dieu, il ne tarda pas à compter par milliers le nombre de ses prosélytes.

Tracassés, insultés par leurs anciens coreligionnaires, tous-ceux qui s'étaient enrôlés sous la bannière de Nanek se réunirent dans quelques villages peu distants les uns des autres, et c'est ainsi qu'insensiblement cette secte grandit.

Vers l'année 1475, Nanek mourut dans un village nommé Kirthipour-Déhra, situé sur les bords du Ravi (1), laissant deux fils qu'il avait jugés indignes de continuer sa noble mission. Aussi la confia-t-il à un chatriya (2), nommé Angad, initié dans les mystères de sa doctrine. Ce dernier ne se borna pas à prêcher les maximes de son prédécesseur, il en remplit quelques lacunes par de nouveaux chapitres qu'il écrivit sur le livre sacré des Sicks. Angad mourut en 1542, laissant pour successeur un autre chatriya du nom d'Améra-das, qui cessa d'exister en 1574. Son fils Ram-das lui succéda. Peu de temps avant sa mort, celui-ci employa une grande partie des revenus de la tribu à étendre et à embellir sa capitale, appelée

(1) Le Ravi baigne les murs de Lahore. C'est l'Hydraotes des anciens.

(2) Chatriya est le nom du membre d'une caste qui fut jadis guerrière, mais qui aujourd'hui a presque entièrement abandonné la carrière des armes pour embrasser le négoce.

Digitized by Google

Tchack ; il fit construire auprès du principal temple un immense et superbe réservoir auquel il donna le nom d'Amrétseur, signifiant *eau du pôle d'immortalité* (1). Ce fut en 1581 que mourut Ram-das, et depuis cette époque jusqu'à 1675 la doctrine de Nanek fut propagée par les gourous (2) Hardjoumal, Hargovind, Heurray, Harkrishnâ et Tegh-Bahoder, qui se succédèrent tour à tour.

Après Tegh-Bahoder vint le gourou Govind, qui, né guerrier plutôt que philosophe, transforma en soldats les sectateurs de la doctrine dont il était le chef, et parvint, tant par ses discours que par ses exemples, à leur insinuer ce caractère fier et audacieux dont la nature l'avait doué. Il fut le dixième et dernier gourou (3) des disciples de Nanek ; mais il était plutôt digne d'être le général des tribus sickes que leur chef spirituel. En effet, après avoir, le sabre à la main, conquis leur indépendance, il leur fit abandonner la dénomination de *sick*, qui signifie disciple, pour celle de *singh*, qui veut dire lion. Il prit lui-même ce titre, et depuis cette époque chaque converti l'ajoute à son nom (4).

(1) Depuis lors la ville de Tchack n'est plus connue que sous le nom d'Amrétseur.

(2) Dans le Pendjab on appelait *gourous* ceux qui enseignaient la religion des Sicks.

(3) Il est arrivé chez les Sicks ce qui jadis arriva chez les chrétiens, c'est-à-dire qu'un nombre considérable d'instituteurs de la doctrine s'est formé. On les nomme aujourd'hui *bahï* plutôt que *gourous*.

(4) Quoique tous les Sicks aient ajouté à leur nom le titre de *singh*, ils se désignent sous le nom de leur secte, c'est-à-dire par la dénomination de Sick.

Digitized by Google

Soit afin de leur donner un signe distinctif, soit pour rendre plus martiale l'apparence de ses coreligionnaires, il défendit que l'on coupât ou arrachât aucun poil ou cheveu, et cet ordre, qu'il convertit en précepte, servit de complément à la doctrine de Nanek. Il donna ensuite à ses tribus une organisation fédérative; mais bientôt l'ambition des richesses, dont le germe est dans presque tous les cœurs, se développa dans ceux de cette nouvelle secte, qui ne possédait alors que peu de biens; aussi suivit-elle l'exemple de presque tous les conquérants, c'est-à-dire qu'elle eut recours à la raison du sabre, et par conséquent à la loi du plus fort, pour acquérir de quoi soutenir sa propre indépendance. Toutefois, comme elle était trop peu nombreuse pour se présenter en face de l'armée sur laquelle était appuyé le trône des Mogols, qu'occupait alors Aureungzéb, prince qui à une rare bravoure joignait un caractère hypocrite et féroce, les Sicks n'attaquaient que les détachements de troupes qui escortaient les convois de l'armée, et puis se partageaient le butin qu'ils avaient pu enlever. Les armées impériales n'ayant pu les soumettre, mais seulement les disperser, Aureungzéb résolut la mort de leur chef, et en 1706, dirigeant de sa main pleine d'or le bras d'un assassin, il plongea un fer homicide dans le cœur du célèbre Govind-Singh. Mais ce fut en vain que l'empereur des Mogols crut que par un assassinat il pourrait maîtriser ce peuple et détruire sa religion, car il arriva chez les Sicks ce dont la France a donné de si mémorables exemples. Partout poursuivis, par-

Digitized by Google

tout persécutés, bien loin de se soumettre, ils travaillèrent en silence à se créer des partisans, et leur courage augmenta avec le nombre. Ayant ressenti le besoin d'avoir des chefs, ils choisirent parmi eux ceux qui étaient les plus dignes de commander, et chacun suivit avec confiance la bannière de son choix.

En 1708, Aureungzéb mourut, et le trône des Mogols n'ayant plus été occupé que par des princes efféminés, les légions sickes, dont les rangs et les trésors avaient sensiblement grossi, acquirent, par le fer et l'argent, des portions de province à l'agrandissement desquelles elles travaillaient avec ardeur, lorsque en 1739, Nadir-shah, qui régnait sur la Perse, s'éloigna de son trône pour aller conquérir l'Indoustan et s'emparer ainsi de leur territoire. Mais les Sicks à leur tour, usant de représailles, pillèrent une partie des bagages de ce conquérant, quand, après avoir replacé Mohammed-shah sur le trône (1) d'où il l'avait fait descendre, il retournait vers celui de la Perse.

Nadir fut assassiné en 1747, et Ahmed-shah, un de ses plus courageux officiers, quitta la Perse pour aller régner sur l'Afghanistan. S'étant fait proclamer roi à Kandahar, il suivit l'exemple des princes ses prédécesseurs et tenta une expédition sur le Pendjab; mais forcé de battre en retraite, il rentra dans ses états avec l'intention d'attendre un moment plus favorable pour essayer de nouveau de s'emparer de ce pays.

Les nombreuses secousses qui avaient si fréquem-

(1) Le trône des Mogols.

Digitized by Google

ment ébranlé le trône des Mogols n'avaient pas peu contribué à affaiblir sa puissance : aussi les Maharattes, dont le pouvoir était déjà formidable, parvinrent à devenir un moment les maîtres de l'Inde; mais un dernier combat livré à Panipeut les mit tous en déroute. Toutefois leur vainqueur ne songeant plus désormais qu'à jouir du fruit de la victoire, s'abandonna tout entier au plaisir. D'un autre côté, les Sicks, dont le nombre et les ressources augmentaient chaque jour, saisissaient toutes les occasions de se consolider et les mettaient à profit en s'entourant de forteresses. En 1762, Ahmed-shah, à la nouvelle qu'il reçut des progrès des Sicks, marcha de nouveau sur le Pendjab, attaqua leurs légions, les dispersa, et après avoir pris les mesures qu'il jugea nécessaires à la sûreté de son territoire, il retourna à Caboul. Mais à peine se fut-il retiré, que les Sicks reparurent; ils tuèrent le gouverneur musulman et mirent son armée en déroute. Cette entreprise hardie rappela Ahmed-shah pour la septième fois dans l'Indoustan; et bien que son arrivée fût le signal de leur retraite, néanmoins il se trouva dans l'impossibilité de porter un remède efficace à ce mal, c'est-à-dire d'anéantir les Sicks, qui, semblables au serpent de la fable, renaissaient chaque fois plus nombreux. Ahmed, dont la présence était impérieusement réclamée à Caboul, fut contraint de retourner sur ses pas. Il n'était pas de retour dans sa capitale que les Sicks reparurent encore; mais ce fut cette fois pour devenir et rester les maîtres du Pendjab.

Les chefs de cette nouvelle nation n'étant accom-

Digitized by Google

pagnés dans leurs expéditions que de parents, d'amis ou de volontaires et non de gens salariés, la plupart d'entre eux se considérèrent comme associés dans chaque entreprise, et regardèrent le pays conquis comme une propriété commune, à laquelle chacun devait avoir part, selon qu'il avait plus ou moins contribué à l'acquérir. Les portions ayant été faites, ils formèrent douze associations qu'ils nommèrent *mizals* ; ils stipulèrent que chaque confédération serait établie sur les bases de l'égalité la plus parfaite (1) et qu'elle serait régie par un chef de leur propre choix. Pendant la guerre, on vit ce chef marcher à leur tête, et en temps de paix devenir leur arbitre. Chacun le respectait, et même avait pour lui certains égards, sans pourtant se considérer comme obligé d'obéir à ses ordres lorsqu'il les croyait contraires à son propre intérêt ou à celui du mizal. Ces confédérations avaient chacune un titre distinctif et agissaient seules ou en commun, selon les circonstances. Toutes réunies, elles étaient assez riches et assez nombreuses pour mettre au besoin soixante-dix mille hommes sous les armes (2), et chaque année les chefs se réunissaient à Amrétseur à l'époque des fêtes dites Baïssacki et Dévali (3), pour (après avoir fait leurs ablutions dans le réservoir de l'eau du pôle d'immortalité) tenir un conseil spécial où les intérêts de chaque

(1) Les Sicks même aujourd'hui se regardent comme frères, et en causant ils se donnent mutuellement ce titre.

(2) Ces soixante-dix mille hommes étaient tous cavaliers; à cette époque, l'infanterie n'était presque pas connue dans ce pays.

(3) Ces fêtes ont lieu, la première en avril, la seconde en octobre.



Digitized by Google

mizal étaient débattus, et qui se terminait rarement sans qu'il fût décidé que l'on tenterait une expédition nouvelle. Peu d'années se passèrent ainsi; la confédération ayant été rompue par des motifs d'intérêt, il s'éleva des disputes dans chaque mizal. Bientôt la division éclata dans tous les rangs, et chacun ne chercha plus désormais qu'à s'approprier la meilleure part du butin. Dès lors, comme on peut aisément le penser, les mécontents furent en nombre; quelques-uns de ceux qui possédaient le plus se réunirent et attaquèrent les autres. Parmi ceux-ci, un Sick nommé Korréck-Singh, que son courage et son caractère entreprenant avaient déjà fait distinguer et nommer chef de l'une des douze associations, fut celui qu'on rechercha le plus : mais comme il ne prêtait son assistance qu'en s'assurant d'une large part dans la capture, Korréck-Singh ne tarda pas à agrandir son domaine. Il mourut en 1771, à l'âge de quarante-cinq ans, par suite de blessures graves résultant de l'explosion de son fusil. Maha-Singh, son fils aîné, lui succéda. N'étant âgé que de dix ans, il fut placé sous la tutelle de sa mère, qui, assistée du divan, prit la direction immédiate des affaires. En 1776 le jeune héritier se maria, et en 1778 il lui naquit un fils qui fut nommé Ranjit-Singh.

Ici commence pour les Sicks une ère nouvelle. Ce prince, né d'un simple chef de partisans, par sa bravoure et son vaste génie, sans cesse combattant, toujours victorieux, fut le plus grand et le plus humain de tous les rois de l'Inde.

Le royaume de Lahore ou Pendjab est limité au

Digitized by Google

nord par cette chaîne de montagnes qui séparent la province de Kachemîr du petit Thibet; au sud le Sadletge lui tient lieu de barrière entre le Radjepoutana, les états sicks indépendants et les provinces soumises à l'autorité de la compagnie des Indes; à l'est, les montagnes de l'Hymalaya le séparent du Népaul, et à l'ouest enfin, quoique le fleuve Indus fût jadis la limite établie, le mâhâ-radjah Ranjit-Singh tenant peu compte de ces sortes de bornes que l'on pourrait considérer comme naturelles, a, par ses conquêtes, morcelé le royaume de Caboul, et adjoignant à ses états la province de Péchaore, il a, par ce moyen, reculé ses limites jusqu'aux montagnes du Kibérie.

Ce royaume est divisé en provinces dont les principales ont pour capitale Lahore, Amrétseur, Kachemîr, Moultan, Péchaore, Vézirabad, Djammou, etc. Chaque province est gouvernée par un chef désigné sous les noms, soit de radjah, soit de sardâr, dépendant entièrement du roi ou mâhâ-radjah. Ce dernier est non seulement maître du sol, mais aussi de la liberté et même de la vie de tous ses sujets, et enfin il n'est pas rare de voir des gens de basse extraction, ne sachant même ni lire ni écrire, être par un caprice du roi élevés immédiatement jusqu'au rang de radjah, puis, tombant en défaveur, ne plus occuper ensuite qu'un emploi médiocre. Je pourrais, à l'appui de ces promotions spontanées, citer plusieurs exemples; mais il suffira de faire connaître le suivant. Le radjah Dian-Singh de simple soldat est devenu le plus puissant de tous les chefs, et a été même élevé jusqu'au

Digitized by Google

rang de premier ministre, parce qu'un astrologue renommé fit observer au roi que ce soldat avait à sa main droite six doigts au lieu de cinq; que cette marque, d'après le livre des destins, annonçait que ce militaire tôt ou tard s'élèverait et deviendrait un grand homme. Le mâhâ-radjah Runjit-Singh, qui malgré son génie n'était pas à l'abri des influences de la superstition, se hâta de réaliser cette prédiction, en donnant à ce soldat, qui du reste est un excellent et brave guerrier, le rang insigne qu'il occupe aujourd'hui.

Les radjahs et sardârs sont en quelque sorte des fermiers généraux ayant des sous-fermiers, qui à leur tour subdivisent leurs fermes à l'infini; néanmoins les premiers sont les seuls qui rendent compte au roi de la gestion de leurs provinces, pour lesquelles chacun donne à sa majesté une somme annuelle d'après des conventions écrites, et entretient en outre un nombre déterminé de soldats qu'il commande lui-même; mais sa personne, son armée et tous ses biens sont toujours à la disposition et aux ordres du roi, qui, selon ses besoins ou bien son bon plaisir, impose un tribut supplémentaire à tous ces gouverneurs de provinces. Enfin ce souverain administre lui-même une partie de son territoire, et pour contenir au besoin l'ambition de quelque radjah audacieux, il entretient une armée de quarante mille hommes, dont une partie est maintenant(1) commandée par les généraux Ventura, Court, Avitabilé, et les colonels Mouton et Lafont, officiers

(1) Le général Allard, mort le 23 janvier 1839, commandait depuis 1822 une division de cavalerie.

Digitized by Google

français. Trois Anglais ont aussi obtenu naguère chacun le commandement d'un régiment, et tous ces officiers, ainsi que moi-même (lorsque j'avais l'honneur d'être médecin du roi et chirurgien en chef de ses armées), nous ne recevions nos soldes qu'en percevant les revenus de villages qui nous étaient donnés en usufruit et que nous administrions à notre guise. Chacun de nous rendait la justice dans ses propres villages, et lorsqu'une rixe venait à s'élever entre nos gens et ceux de quelque radjah voisin, c'était avec ce dernier que nous terminions le différend; ou bien, si nous ne pouvions nous mettre d'accord, nous avions recours au roi comme à notre juge souverain.

La cour de ce monarque se compose des divers radjahs et des quelques Français qui l'entourent. Chaque jour, sans exception, soit en ville ou en voyage, dans un palais ou sous une tente, dès neuf heures du matin la cour entre séance, et ne se retire qu'à midi. Là chaque *divouan* (divan) vient d'abord régler ses comptes, puis l'un d'eux lit à haute voix les nouvelles reçues des divers pays voisins, et le roi après avoir pris connaissance des demandes qui lui sont adressées, prête ensuite l'oreille aux plaintes que lui portent soit les chefs, soit les gens du peuple; car souvent ceux-ci sont admis à venir eux-mêmes présenter au roi leur requête contre l'injustice des radjahs et des sârdars, qui, n'ayant pas de lois à observer, font trop souvent peser sur leurs sujets un pouvoir arbitraire.

Lahore est la capitale que le roi habite de préférence; autant cette ville est agréable lorsque le roi et la cour

Digitized by Google

s'y trouvent réunis, autant elle est triste et déserte lorsqu'ils en sont absents; en effet, les courtisans et leur suite, tous ceux qui constituent le gouvernement, enfin les troupes mêmes, étant obligés d'accompagner le roi, il ne reste dans la capitale qu'une faible garnison, quelques marchands et des ouvriers, encore parmi ceux-ci il en est beaucoup qui suivent le camp royal, où ils trouvent plus à gagner qu'en restant au bazar.

La population du royaume de Lahore ne saurait être bien déterminée, attendu qu'il n'en a jamais été fait de dénombrement. Toutefois, je pense qu'elle peut être estimée à seize ou dix-huit millions d'habitants, dont un tiers environ suit la religion de Naneck, et ceux-là sont distingués sous les noms de Sicks ou Singhs. Les autres appartiennent à celle de Mahommed, ou sont des sectateurs de Brâhmâ, Veishnou, Chiva, Boudh, etc.; et puis, comme dans les autres parties de l'Inde, il y a aussi des castes impures, que nous, Européens, désignons improprement sous le nom de paria (1). Je ne décrirai pas ici les mœurs de

(1) Parmi ceux-ci il y a diverses classes, dont deux méritent d'être citées. Ce sont celles qui sont connues sous les noms de *Sancy* et de *Tchours*. Les premiers ont quelque analogie avec les gitanos, ou bohémiens, que l'on rencontre encore dans le midi de la France, allant de village en village dire la bonne aventure. En effet, comme eux les Sancy mènent une vie errante et vont autour des villes et des villages vivre soit de rapines, soit en exerçant une industrie qui consiste à tresser quelques nattes de jonc. Rarement ces nomades restent plus de huit jours dans un lieu, excepté cependant lorsqu'une disette ou une épidémie est venue frapper quelques troupeaux de buffles ou de bœufs, car cette caste mange

Digitized by Google

chacune de ces castes, ce serait m'éloigner du cercle qui m'est tracé par le titre même de ce mémoire. Je me contenterai donc de dire ce qui est relatif aux mœurs et coutumes des Sicks, secte à laquelle appartient le roi, et qui par ce fait est aujourd'hui prépondérante dans le Pendjab.

Comme tous les peuples, les Sicks ont certains caractères physiques qui leur sont particuliers; cependant, à leur teint près, ils me paraissent, tant par les traits du visage que par leur maintien, avoir plus de ressemblance avec nous qu'aucun autre peuple asiatique. J'excepterai toutefois les habitants de la province de Kachemir, à qui, je pense, nous ne pouvons nous empêcher d'accorder l'origine qu'ils réclament lorsqu'ils nous assurent qu'ils ne sont autres que des descendants de soldats macédoniens; ayant suivi Alexandre le Grand jusque dans le Pendjab, et trouvant dans la province de Kachemir un climat analogue à celui de l'Europe, et de plus un sol qui leur offrait en abondance toutes sortes de fruits, ces soldats,

de la chair de presque tous les animaux, même de ceux qui sont morts de maladie.

Les Tchours se nourrissent de toute espèce d'aliments. Leur industrie consiste à veiller à la voirie, et ils sont aidés dans leurs dégoûtantes fonctions par des troupeaux de porcs qu'ils amènent avec eux dans les lieux réservés à de certains besoins. Ils habitent les villes et les villages, et vivent dans de mauvaises huttes, en compagnie de ces animaux immondes que tout Indien a en exécration, même le Sick, pour qui cependant la chair du sanglier est un mets de prédilection. Enfin, dans cette sale et malheureuse caste, chacun n'a d'autre bien que ses porcs; lorsqu'ils marient leurs enfants, ils leur donnent en dot cinq ou six de ces animaux.

Digitized by Google

formèrent une migration, et portèrent dans cette délicieuse vallée des arts qui y étaient inconnus, puis cultivèrent et perfectionnèrent ceux qui s'y trouvaient encore dans l'enfance. Pour moi, je suis convaincu que quiconque visitera ce peuple, ne pourra s'empêcher d'admettre la validité de cette allégation, s'il s'applique à observer la différence qui existe entre les habitants de Kachemir et ceux des autres parties de l'Asie. Non seulement il sera frappé de trouver dans les caractères de la physionomie des premiers ce cachet du type grec, mais encore il verra que le croisement avec la race indienne n'a pas assez altéré le teint primitif pour qu'il soit possible de méconnaître l'origine que ce peuple réclame. Une autre considération milite encore en faveur de cette croyance, c'est celle qui se rattache à l'état des arts et de l'industrie. En effet, quel est celui qui, même en Europe, refuse au Kachemirien un talent supérieur dans la fabrication de ces magnifiques tissus que nous connaissons sous le nom de châle kachemir?... Quels sont en Asie les peuples qui les égalent sous ce rapport?... Sans doute les Chinois sont très-habiles et très-industrieux; mais est-il permis de supposer que ce soit de ces derniers que le Kachemirien descende?... Cela ne se peut, puisque celui-ci n'a avec eux la moindre ressemblance. Dira-t-on que ce n'est qu'une race indienne qui doit la blancheur de son teint à son habitation sur de hautes montagnes et sous une latitude élevée?... Mais cette raison est encore inadmissible, parce que ses voisins, les habitants de l'Afghanistan, soit sous les rapports de la co-

Digitized by Google

loration de la peau, soit même sous celui de l'industrie, ne lui ressemblent en rien, bien qu'ils vivent sur la même chaîne de montagnes et sous la même latitude! Ce n'est donc pas parce que Kachemir se trouve dans une zône tempérée que ses habitants ont un teint semblable au nôtre; mais bien parce qu'il coule dans leurs veines du sang européen, quoique abâtardi. D'ailleurs, si leurs prétentions étaient sans fondement, d'où viendrait que les Indiens les désignent encore aujourd'hui comme étant d'origine européenne, et qu'ils leur accordent une partie de cette prééminence qu'ils nous reconnaissent? Hâtons-nous donc de le dire : lors même que l'histoire ne viendrait pas à l'appui de leurs prétentions, les traits de leur figure, la blancheur de la peau, l'espèce de mépris qu'ils ont pour tout Indien, et enfin cette industrie que l'on ne trouve que dans la province de Kachemir et dont chaque voisin a cherché, mais en vain, à atteindre le degré de perfection, tous ces motifs, dis-je, ne permettent pas d'hésiter à reconnaître que le Kachemirien est d'origine européenne.

Les Sicks sont généralement rancuniers. Le souvenir d'un tort ou d'un affront reçu ne s'efface jamais de leur esprit. Les inimitiés se perpétuent dans les familles et y deviennent en quelque sorte héréditaires; il n'est point entre eux de réconciliation parfaite. L'intérêt quelquefois rapproche deux ennemis, mais ils dissimulent leur haine et n'en font point le sacrifice. Il est peu rare de voir les fils tirer vengeance d'injures faites vingt ans auparavant à leurs pères.

Digitized by Google

Leur vengeance a surtout un caractère particulier. Le duel leur est inconnu, et s'il leur était proposé ils le regarderaient comme une folie. Les assassinats et les empoisonnements sont employés quelquefois, mais leurs armes favorites sont les sortiléges et les enchantements. C'est en appelant à leur secours l'art diabolique du magicien qu'ils tentent de faire périr leurs ennemis ou d'attirer sur eux une maladie incurable. La sorcellerie a sur leur imagination une influence telle, que lorsqu'une indisposition soudaine, un vomissement de sang ou une douleur violente dont ils ne peuvent se rendre compte, vient les frapper, ils imputent ces fléaux aux pratiques occultes de quelque enchanteur soudoyé par un ennemi, ou bien ils en attribuent la cause à la malveillance d'un membre de la famille. Ils ne douteront plus de la culpabilité de celui qu'ils soupçonnent, si auprès de son habitation on parvient à trouver soit une effigie en cire ou en pâte, quelques fils à moitié colorés, soit enfin quelque reste de cadavre humain. Leur superstition ne s'arrête pas là, car ils ont de certains jours heureux et d'autres malheureux; ils regardent même à de certaines heures du jour et de la nuit; ainsi s'il s'agit de se mettre en voyage, de faire marcher une armée, de livrer bataille, ou bien de faire une visite de cérémonie à un ami un peu éloigné, ou encore d'aller en pèlerinage à une de leurs villes saintes, les *pandets* (1) sont consultés pour savoir quels seront les moments propices, et pour cela

(1) Les pandets sont les savants du pays; ils sont tous de caste brahmanique et s'occupent beaucoup d'astrologie.

Digitized by Google

ces charlatans se présentent munis d'un disque de cuivre sur lequel se trouvent gravés des centaines de signes différents ; ils assurent qu'aussitôt qu'ils le regardent, le *djogm* ou esprit parcourt le disque en tout sens, et le signe sur lequel le djogm finit par s'arrêter est celui qui va venir en aide à l'horoscope ; puis ils prennent leur livre, sur lequel se trouvent les mêmes signes qui sont marqués sur le disque. Mais ici chacun d'eux est suivi d'une longue dissertation que le pandet interprète à sa guise, et ensuite, d'un ton sentencieux, il prophétise l'heure du départ, le moment du retour, etc.

Certes, dans tous les temps, chez tous les peuples barbares et même chez quelques peuples civilisés, l'astrologie et toutes les rêveries dont elle est la source ont été en grand crédit ; mais je ne crois pas qu'aucun peuple ait possédé les idées astrologiques au même point d'extravagance que les habitants de ce pays. Exagérés en tout, par la combinaison des douze signes du zodiaque avec les planètes, leurs astrologues se croient en état de deviner les choses occultes et les divers événements de la vie. Mais une de leurs combinaisons les plus importantes est celle qui a rapport à la naissance ; en effet, selon eux, le sort futur de l'homme dépend du signe du zodiaque et de l'étoile sous lesquels il est venu au monde. Et pour pouvoir pronostiquer ils supposent que chacun des douze signes préside aux événements du jour pendant un intervalle de temps déterminé : ainsi en prenant le signe qui répond au moment de la naissance et le

Digitized by Google

combinant avec la planète et l'étoile du jour, ils prétendent connaître infailliblement si l'enfant est né pour être heureux.

Les affaires de l'état se ressentent aussi du règne de la superstition ; ainsi lorsqu'il s'agit d'un traité, si les courtisans appelés à donner leur avis, hésitent à se prononcer et que le roi n'ose prendre lui-même une détermination, il fait venir un ministre de la religion; le plus souvent c'est celui qui journellement lui fait lecture de quelques passages du Granth. Celui-ci ouvre son livre sacré et y place deux feuilles de papier dont l'une contient par écrit l'opinion du roi, l'autre celle des conseillers qui lui sont opposés. On fait approcher un enfant de quatre à cinq ans, à qui l'on dit de choisir l'un des deux; et bien qu'il arrive quelquefois que le hasard mette dans les mains de l'enfant la feuille sur laquelle est écrite l'opinion contraire à celle du roi, néanmoins ce souverain s'y soumet comme si c'était un ordre de la divinité. Pour terminer enfin ce qui me reste à dire sur l'article des superstitions, je vais faire connaître ce que les Sicks regardent comme étant de bon ou de mauvais augure :

1° Mauvais augure.

Si en entrant dans un village vous entendez chanter une perdrix à votre droite.

Si vous voyez des grues passer de gauche à droite.

Si vous rencontrez une personne nu-tête.

Si vous entendez un âne braire.

Si vous voyez un chien secouer la tête et les oreilles quand il sort d'une maison.

Digitized by Google

Si vous rencontrez un brahmen ou un mort.

Si vous entendez une femelle de chakal hurler pendant la nuit.

Et enfin si en entrant ou en sortant d'une maison ou d'une chambre il vous arrive d'éternuer.

2° Bon augure.

L'inverse sera toujours de bon augure : ainsi si vous entendez une perdrix chanter à votre gauche ; si vous rencontrez un *métor* (1) au lieu d'un brahmen ; ou enfin si pendant votre sommeil il vous arrive de rêver que vous voyez des perles, que vous les avez, que vous les touchez, incontestablement le bonheur sera votre partage.

La cérémonie qui chez les Sicks accompagne la naissance, quoique n'ayant rien de bien particulier, mérite néanmoins une courte description. Ainsi, au moment où les douleurs de l'enfantement commencent à arracher quelques cris à la mère, une matrone arrive ; et plutôt que de songer à reconnaître où en est le travail, elle s'empresse de réciter quelques passages du livre sacré des Sicks, et elle continue jusqu'à ce que l'accouchement soit terminé ; c'est-à-dire que l'enfant ait reçu la purification dans un bain d'eau tiède ordinaire, dans laquelle on ajoute un peu d'eau du Gange, et que la mère purifiée aussi par des lotions de cette eau soit en état de recevoir son enfant et de lui présenter le sein. Si le nouveau rejeton est du sexe masculin, aussitôt que la mère s'en est assu-

(1) Le métor est le serviteur chargé des occupations les plus avilissantes, telles que balayer la maison, vider les vases de nuit, etc.

Digitized by Google

rée, elle ordonne qu'on se hâte d'aller en prévenir son mari, qui, bientôt transporté de joie, court faire savoir à tous ses amis l'heureux événement. Mais si, au contraire, elle a mis au monde une fille, elle attend pour faire connaître cette fâcheuse nouvelle que le père vienne lire sur son front attristé à quel sexe appartient le fruit que Dieu lui a envoyé. Enfin, dans l'un et l'autre cas, le mari, tout en se soumettant aux ordres du destin, se rend chez le pandet, et moyennant un présent proportionné à sa fortune, ce prophète, après avoir consulté son livre, lui annonce quelle sera la destinée de l'enfant.

Le mariage chez eux suit souvent de près la naissance; en effet, il n'est pas rare de voir des enfants âgés de trois et quatre ans être liés par l'hymen, contrat dont les parents se rendent garants jusqu'à ce que la nubilité des jeunes époux soit venue permettre l'union et les dégager enfin de leurs serments. Aussitôt que la fille a atteint sa neuvième ou sa dixième année, ses parents s'empressent de la conduire, voilée et processionnellement, à son jeune mari, qui, ayant à peine atteint sa douzième année, vient au-devant de sa nouvelle compagne la recevoir et entrer en possession de ses droits. La musique est de rigueur dans ces sortes de fêtes, et les musiciens ne se retirent que lorsque le mari est venu leur remettre un présent et leur assurer qu'il a désormais besoin de repos.

C'est ainsi que le plus souvent se conclut et s'exécute cet important traité. Néanmoins il arrive quelquefois que les parents, sans considération pour le bien-

Digitized by Google

être de leurs enfants, et mus par l'appât d'un plus large présent, prennent envers deux, trois et même quatre familles des engagements qu'ensuite ils cherchent à rompre en prétextant soit une maladie réelle ou imaginaire, soit une infirmité, ou enfin une atteinte portée à la caste. Dans certains cas aussi, dans le nombre des prétendants à la main d'une jeune beauté, l'on voit des hommes de quarante ans ou davantage, presque toujours aussi impuissants que nos octogénaires, l'emporter sur leurs rivaux, non par des manières plus séduisantes, mais par un présent plus considérable donné aux parents de la jeune personne dont ils convoitent la possession et à qui il est interdit de manifester son choix. D'ailleurs ce n'est que lorsque les prétendants ont acquis le titre de mari, et que la jeune fille est nubile, qu'il est permis à ce dernier de jeter un premier regard sur sa nouvelle épouse, qui ne se trouve pas toujours avoir autant de grâces que lui en avaient prêtées ses parents. Lorsque le prétendant est riche, c'est en argent, en bijoux et en linge que consiste le présent offert en échange de celle qu'il demande en mariage; mais le pauvre, ne possédant jamais plus que la somme indispensable à sa subsistance, se contente de donner un buffle ou un bœuf dont rarement la valeur dépasse 8 roupies (20 fr.).

De tels usages, comme on peut aisément le comprendre, entraînent souvent des querelles qu'il n'est pas toujours possible de concilier; et en effet, une fille ayant été dans son enfance fiancée à quatre ou cinq prétendants qui tous ont donné aux parents une

Digitized by Google

somme pour acheter le titre de mari de leur fille, à la nubilité de celle-ci un seul entrant en possession de ses droits, les autres réclament la somme qu'ils ont donnée, plus l'intérêt, qui presque toujours dépasse de beaucoup la somme acceptée ; car dans le royaume de Lahore les prêts, au lieu d'être annuels, n'étant que mensuels, et rarement souscrits au-dessous de sept pour cent, il arrive que les parents, qui souvent seraient dans l'impossibilité de restituer les sommes reçues, ne peuvent, à plus forte raison, payer l'accumulation d'intérêts aussi exorbitants : dès lors ils sont mandés auprès de leur seigneur pour rendre compte de leurs actes; mais ces sortes d'affaires se compliquent parfois, c'est-à-dire que lorsque les parties ne sont pas les serfs d'un même seigneur, ceux-ci de leur côté étant intéressés à protéger leurs sujets, il est difficile aux prétendants dont l'attente a été trompée d'obtenir la remise de la somme donnée en échange de la jeune personne avec laquelle ils avaient contracté une union qui pour nous est sacramentelle, mais qui pour eux est de moindre importance, attendu qu'un Sick, s'il est riche, ne pouvant se contenter de six, huit et dix épouses légitimes, veille à ce que son sérail soit toujours orné d'odalisques dont le nombre en général est proportionné à sa fortune.

Le divorce chez eux est inconnu ; cependant il peut avoir lieu si tel est le bon plaisir du roi; et à l'appui de cette assertion je vais en raconter un cas dont non-seulement j'ai été témoin, mais à l'accomplissement duquel j'ai contribué.

Digitized by Google

Depuis cinq ans déjà, une jeune femme de seize ans environ avait été donnée en mariage à un homme presque sexagénaire, qui, pour devenir son époux, avait remis aux parents une somme de 70 roupies (175 fr.). Celui-ci n'ayant jamais rempli ses devoirs de mari auprès de sa femme, cette dernière ne tarda pas, quoiqu'elle vécût cloîtrée, à lier des intrigues secrètes avec un jeune voisin, qui, brûlant d'amour pour elle, résolut de l'enlever. La tentative réussit, et le mari, la femme et l'amant parvinrent à être introduits auprès du radjah Dian-Singh, celui-là pour se plaindre du rapt en question, ceux-ci, au contraire, pour supplier le ministre de vouloir bien consacrer leur union volontaire. Le radjah, qui, pour la prêmière fois sans doute, se voyait appelé à statuer sur une affaire de ce genre, renvoya les parties devant le roi, et se rendit avec elles à la cour, où j'arrivai peu de temps après, en compagnie du colonel Lafont. A peine la plainte fut-elle exposée, que des éclats de rire partirent de tous les côtés; le roi lui-même ne put garder son sérieux habituel, et avant de faire connaître sa décision il me dit d'exprimer mon avis. Pareil ordre fut adressé au colonel Lafont, qui pensa à cet égard, comme moi, que la jeune personne n'avait pas souscrit volontairement à l'union contractée, puisqu'elle avait été vendue à son mari; que celui-ci, par son impuissance à remplir les devoirs conjugaux, l'avait trompée; que la femme par conséquent était excusable et devait être déclarée libre de contracter une union nouvelle. Le roi fit immédiatement approcher les deux amants, et après leur



Digitized by Google

avoir demandé si vraiment ils s'aimaient, sur leur réponse affirmative, il les déclara unis par les liens du mariage, et le vieux mari désolé perdit dans cette affaire et l'objet de sa stérile contemplation et la somme qu'il avait sacrifiée pour l'obtenir.

Dans le royaume de Lahore les chatriyas et les musulmans étaient naguère les seuls qui fussent aptes à porter les armes; mais aujourd'hui l'agriculture, les arts, le commerce et la domesticité sont les conditions qui leur ont été dévolues, car depuis l'établissement de la puissance des Sicks dans le Pendjab, ces derniers se sont emparés presque exclusivement de la carrière militaire, état dont d'ailleurs ils remplissent mieux les devoirs, car ils ont infiniment plus de courage que leurs devanciers. Les Sicks ont aussi une apparence martiale caractéristique que l'on trouve même chez ceux de cette caste qui, n'ayant pu trouver place sous les drapeaux, se sont adonnés à d'autres professions. Enfin, chose digne de remarque, ils cultivent de préférence les arts qui sont relatifs à la fabrication des armes de guerre, et ne sortent jamais sans être armés d'un sabre ou d'un fusil, ou au moins d'un arc et d'un carquois.

La polygamie est chez les Sicks plutôt une coutume ayant force de loi, qu'une chose simplement licite, et malgré la facilité qu'ils ont de donner une satisfaction naturelle à leurs passions, ils sont néanmoins très-enclins à ces penchants désordonnés que nos mœurs repoussent, que nos lois même flétrissent, et qui cependant à leurs yeux n'ont rien de

Digitized by Google

répréhensible. Le nombre des Sicks qui se livrent à ce vice détestable est si grand, que l'on peut affirmer que ceux-ci forment la règle, et les autres l'exception. Cette assertion tout d'abord paraît paradoxale, car il est vraiment étonnant que dans un pays où la polygamie est générale, et où les courtisanes pullulent, ce vice honteux soit devenu si commun. Cependant, ce que j'avance est fondé sur l'observation la plus positive, puisque journellement ces misérables venaient réclamer les secours de mon art. J'ajouterai que dans les principales villes il existe des maisons consacrées à ce genre odieux de prostitution, et que même dans les rues on rencontre souvent les êtres dégradés qui s'adonnent à cette infâme profession habillés comme des femmes. Comme elles aussi ils laissent croître leur chevelure, ils s'arrachent les poils de la barbe et copient les gestes, la démarche, la manière de parler, et les minauderies des prostituées.

Les bœufs sont pour ce peuple un objet de vénération telle, que lorsqu'un Sick passant auprès d'un de ces animaux lui donne quelque chose à manger, il croit accomplir une action méritoire. Cet animal est un être si sacré à leurs yeux, que non-seulement il ne leur sert jamais de nourriture, mais même, quoique le nombre en soit immense dans le pays, personne, n'importe la religion à laquelle il appartient, n'oserait s'arroger le droit d'en tuer un seul. Et s'il était assez téméraire pour commettre un semblable sacrilége, nul doute qu'à l'instant même il n'expiât son crime par des tourments aussi horribles que ceux qui furent in-

Digitized by Google

fligés à un pauvre musulman qui venait d'immoler, dans sa maison, un jeune veau destiné à alimenter sa nombreuse famille. Les cris de la victime ayant fait naître des soupçons chez quelques Sicks du voisinage, ceux-ci vinrent enfoncer sa porte, se saisirent du coupable, et allaient le brûler tout vivant, lorsque arrivèrent des soldats que le général Court avait envoyés à son secours; mais cet officier français se vit contraint de condescendre à ce que le musulman fût enfermé dans un cachot sous bonne garde, en attendant les ordres du roi. Toutefois le peuple, dont la fureur augmentait avec le nombre, le força à lui livrer le prisonnier, qui fut aussitôt placé vivant sur un bûcher tout en feu, et reçut ainsi la mort la plus terrible.

Cet imprudent mahométan n'aurait pas eu à subir le sort d'un martyr, si, au lieu d'égorger un veau, il avait tranché la tête à un bouc ou à un bélier; car non-seulement il est licite de se nourrir de la chair de ces animaux dans tout le royaume, mais encore, lorsque les Sicks ont des sacrifices à faire, c'est toujours sur un bouc ou un bélier que s'arrête leur choix. Ces offres solennelles à la Divinité ont lieu principalement lorsqu'un drapeau ou de nouveaux canons viennent d'être donnés à un régiment. Alors, le jour même de la remise du drapeau, les soldats le plantent au milieu de leur camp, et un brahmen vient faire la cérémonie d'usage, qui se pratique ainsi qu'il suit.

Le ministre de la religion s'avance au pied de l'é-

Digitized by Google

tendard, et le touchant de la main droite, les yeux levés vers le ciel, il adresse des prières à Dieu, qu'il supplie de rendre invulnérables ceux qui marcheront sous cette bannière, et ne tourneront pas les armes contre leur chef. Tous les officiers du régiment, étant rangés tout autour, répètent les prières du brahmen, qui, aussitôt après, donne le signal au soldat remplissant le rôle de sacrificateur; et celui-ci d'un seul coup de son cimeterre fait tomber la tête de l'animal, puis la prenant vient répandre quelques gouttes de sang sur le drapeau qui désormais doit les rendre vainqueurs, et sous lequel ils refuseraient de marcher si cette cérémonie n'avait été remplie. Il en est de même pour les nouveaux canons, auxquels ils se garderaient de mettre le feu s'ils n'avaient été arrosés du sang d'une semblable victime, qui, dans l'un et l'autre cas, est ensuite rôtie et distribuée aux assistants.

Dans le royaume de Lahore il n'est pas de ville ou de village, pas même de hameau, qui ne soit placé sous la sauvegarde de plusieurs fakirs, sorte de religieux mendiants, à la subsistance desquels les chefs pourvoient en leur accordant une certaine étendue de terrain que les fidèles viennent cultiver en échange de prières. Les Sicks ont pour ces fakirs une vénération telle, que tout leur est permis, même l'insulte la plus grossière; et si quelqu'un osait porter la main sur ces personnages sacrés, à l'instant même le peuple tout entier se lèverait pour en tirer vengeance, car il craindrait, en ne volant pas au secours d'un homme

Digitized by Google

qui consacre sa vie au culte de l'Être suprême, que cet apôtre de la parole divine n'appelât à son aide la justice céleste, et ne fît tomber sur eux tous un fléau, tel que la lèpre ou la foudre, pour venger l'insulte faite à sa sainte personne. Chaque caste a ses fakirs, dont la majeure partie joue un rôle plus ou moins ridicule, plus ou moins infâme. Celui-ci, par sa sentence, qu'il dit être divine, exorcise le crédule Indien ; celui-là, consulté sur les causes de la stérilité d'une jeune femme, se présente devant elle dans l'état le plus indécent, et lui assure qu'à l'aide de quelques prières et de quelques exercices obscènes il parviendra à la rendre féconde, etc., etc. Le pouvoir de ces saints personnages ne s'arrête pas là, car il n'est pas de maladie qui puisse résister à l'action d'une panacée de leur choix, qui, bien qu'elle soit sans vertu aucune, n'en devient pas moins un spécifique par l'effet de la sainteté de celui qui l'administre. Enfin, la lèpre même, ce fléau contre lequel viennent se briser tous les ressorts de la thérapeutique européenne, la lèpre ne pourra résister à leur remède universel. Toutefois, pour obtenir un plein succès, le malade doit habiter tout près de la hutte d'un fakir dont la sainteté soit hautement reconnue ; il faut que pendant deux ou trois ans, matin et soir, il suive ce dernier dans les cérémonies religieuses ; mais que surtout les parents du lépreux n'oublient point de venir chaque jour lui apporter une offrande. Toutefois, soit que ces derniers ne remplissent pas exactement leurs obligations, soit que les prières du malade ne fussent pas très-ferventes, soit enfin que le

Digitized by Google

terme de trois années d'une vie très-austère fût beaucoup trop long, je dois déclarer que le nombre des victimes de cet horrible fléau ne m'a jamais paru diminuer sensiblement.

Il est une autre race de fanatiques religieux que l'on nomme *akalis*, et qui pourraient être regardés comme les fakirs de la castè sicke; en effet, les premiers akalis furent des sectateurs outrés de la morale prêchée par Nanek et ses successeurs. Ils se vouèrent à la garde des temples des Sicks et à la défense de leur religion. Toutefois, bien loin de suivre l'exemple des fakirs des autres castes indiennes, qui, tout en se livrant à la mendicité, s'occupent d'astrologie, de prières, de médecine, etc., les akalis, au contraire, cherchèrent à se faire considérer comme des soldats armés par une main divine, et dès lors ne craignirent pas d'affronter la mort pour accomplir des actions d'éclat. Le fanatisme religieux exalta leur courage, et même les akalis de nos jours ont souvent suivi l'exemple de leurs prédécesseurs. Ainsi, en 1816, lorsque le maha-radjah Ranjit-Singh, à la tête de son armée, se présenta pour attaquer la ville de Moultan, les Afghans qui étaient dans la citadelle lui opposèrent une si vigoureuse résistance, qu'il se vit obligé d'offrir des conditions avantageuses à ces derniers. Durant les négociations, un akali, nommé Sadou-Singh, et quelques-uns de ses camarades, s'avancèrent dans la nuit, et sans avoir reçu d'ordre ils attaquèrent les Afghans qu'ils trouvèrent endormis, en tuèrent un bon nombre, et l'armée sicke, avertie à temps, profita de ce coup de main

Digitized by Google

audacieux : en deux heures de temps elle s'empara de la citadelle, où Mouzafer-khan et ses quatre fils trouvèrent une mort glorieuse.

Le nombre de ces akalis ayant augmenté prodigieusement, et les aumônes ne pouvant plus suffire à leur subsistance, ils se sont aujourd'hui divisés par bandes sans cesse errantes, et vont demandant l'aumône, la mèche allumée et le sabre à la main. Le vol, le pillage et même l'assassinat sont les expédients qu'ils emploient communément pour se procurer de quoi subsister; il est encore un autre moyen qu'ils mettent en pratique, et qui leur réussit souvent; c'est de se déchaîner en insultes les plus outrageantes contre ceux qui leur refusent l'aumône, et de les menacer même de la mort, lorsqu'ils savent qu'ils ont assez de fortune pour la leur faire.

Le roi, les princes et nous-mêmes Européens, nous n'étions pas à l'abri de leur audacieuse insolence; et pour nous débarrasser de ces brigands, qui parfois avaient la constance de nous escorter durant des heures entières sans jamais cesser de déclamer contre nous, nous leur donnions de quoi acheter un peu de nourriture. A peine avaient-ils reçu le fruit de notre générosité qu'ils cessaient leurs injures pour commencer notre louange. Le maha-radjah Ranjit-Singh fit beaucoup pour réduire cette race cruelle à l'état de sujétion, car il divisa leurs bandes, et choisit dans celles-ci pour former quelques régiments irréguliers composés seulement d'akalis. Il les employa dans les cas dangereux ou désespérés; il sut par ce moyen les

Digitized by Google

rendre bons à quelque chose, et aussi se défaire d'une manière convenable de quelques-uns d'entre eux.

Je termine ces observations sur les mœurs et les coutumes des Sicks, en racontant en peu de mots la cérémonie qui eut lieu à la mort du maha-radjah Ranjit-Singh.

Ce fut dans la nuit du 28 juin 1839 que le roi de Lahore rendit le dernier soupir; depuis le 24 il était dans cet état d'agonie qui est la dernière lutte de la vie contre la mort, et dès ce moment le sérail fut en émoi. Plusieurs de ses femmes se hâtèrent de réclamer *l'honneur* de monter sur le bûcher; mais cette *faveur* ne fut accordée qu'à quatre reines légitimes et de race princière. Quelques fidèles gardiens du sérail voulurent aussi payer de leur vie le tribut d'hommages qu'ils devaient au roi, et sept eunuques furent admis à partager cette faveur.

A peu de distance du palais, sur le lieu de la parade, le 28, dès huit heures du matin, se trouva dressé un magnifique bûcher de bois de santal; le corps du roi y fut porté processionnellement; les quatre reines venaient après, puis enfin les sept eunuques suivirent jusqu'au pied du bûcher. Les quatre reines furent placées deux à deux, face à face; le roi fut mis sur leurs genoux. Autour des reines vinrent se ranger les eunuques. On compléta le bûcher en entourant les victimes de quelques bûches de santal, de manière qu'il ne fut plus possible d'apercevoir que leurs têtes.

Des linges imbibés d'huile, de beurre et de parfums résineux avaient été mis en grande quantité dans

Digitized by Google

l'intérieur du bûcher et à l'entour des victimes; puis le fils aîné du roi, le prince Korreck-Singh, qui succédait à son père, s'approcha et mit le feu à quelques torches placées sous la voûte du bûcher. Le prince et tous les courtisans étaient réunis tout auprès; des troupes nombreuses étaient à l'entour, et une foule immense, accourue de toutes parts, jouissait de cet horrible spectacle, applaudissant au courage de ces victimes volontaires. Pas une reine, pas un eunuque, ne fit entendre un cri. Il est à remarquer, toutefois, que le feu se communiquant avec une extrême rapidité aux substances huileuses et résineuses, il s'éleva aussitôt une immense flamme mêlée de fumée qui asphyxia promptement ces victimes du plus barbare préjugé.

Après que le corps du roi, ceux des reines et des esclaves qui l'accompagnèrent sur le bûcher, furent consumés par les flammes, on s'empressa de recueillir les phalanges des mains et des pieds de chacun d'eux, et de les renfermer dans des sacs en soie brochée d'or dans lesquels on avait mis des fleurs et des parfums. Un magnifique palanquin plaqué d'or et orné de pierreries reçut celui qui contenait les dépouilles royales. Dans quatre autres, presque aussi riches, furent placés les restes des quatre reines; enfin, dans un sixième, plaqué en argent, fut déposé le sac qui renfermait les phalanges des sept esclaves.

Un cortége formé de deux escadrons de lanciers, d'un régiment d'infanterie, de deux pièces d'artillerie, de trois prêtres et de quelques serviteurs de la maison

Digitized by Google

du roi, reçut ordre d'aller processionnellement déposer ces dépouilles mortelles dans le Gange, fleuve sacré des Indous, là où il baigne la ville sainte d'Hardouar.

Le 2 juillet, dès cinq heures du matin, toute la cour étant présente, le cortége se mit en route, et traversa la ville entre une haie de soldats de toute arme, s'étendant deux lieues au loin. Un escadron de lanciers ouvrait la marche avec cinq drapeaux en drap d'or : des salves d'artillerie et des feux de mousqueterie ne furent pas épargnés. Le palanquin contenant les dépouilles royales marchait le premier. Le premier ministre, à pied, suivait à droite, portant à sa main un *tchaoury* de plumes de paon, montées sur un manche en or, incrusté de diamans, de rubis et d'émeraudes. Le grand chambellan marchait à gauche et portait un *panka* aussi en or et orné de pierres précieuses. Les palanquins des reines d'abord, puis des eunuques, suivaient celui du roi, enfin venait son cheval favori (1).

Le prince Korreck-Singh, qui avait succédé à son père, vint, avec la cour montée sur des éléphants, jusqu'à deux lieues de la ville où s'arrêta le cortége. Ici, chacun fit son *fatè*, et retourna chez soi. Le lendemain le cortége se remit en route, et dans chaque

(1) Ce cheval, en 1829, jouissait d'une si grande réputation de beauté, que lorsque le bruit en parvint aux oreilles du roi, Sa Majesté envoya le général Ventura avec 10,000 hommes de troupes pour obliger le prince Yar-Mohammed-khan, son tributaire, et à qui le cheval appartenait, à lui envoyer son bucéphale.

Digitized by Google

ville ou village qui se trouvait sur le chemin, fit des distributions d'argent, d'éléphants, de chevaux, etc., aux brahmens, aux fakirs et aux pauvres. Après seize jours de marche, il arriva enfin à la ville sainte d'Hardouar, et on déposa les dépouilles mortelles du roi, des reines et des eunuques dans un temple au bord du fleuve ; quand un nombre infini de brahmens eurent, par l'intercession de leurs prières, fait ouvrir les portes du ciel, les sacs qui renfermaient les dépouilles mortelles furent aussitôt jetés dans le fleuve sacré.

Les palanquins plaqués d'or, d'argent et ornés de pierreries, ainsi qu'une forte somme d'argent, furent donnés aux prêtres de ce temple, et le cortége retourna à Lahore, après avoir distribué en aumônes une valeur de plus de huit millions de francs. Pendant ce temps le prince Korreck-Singh s'occupait à faire enterrer les cendres du roi, et celles des victimes du plus barbare fanatisme, dans le même tombeau, sur lequel il fit élever un monument remarquable.

Digitized by Google

# DES ARTS ET INVENTIONS

# DE LA VIE SAUVAGE

CONSIDÉRÉS

COMME UN RÉSULTAT DIRECT DE L'OBSERVATION DE LA NATURE;

PAR LE COLONEL JULIAN R. JACKSON,

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE DE LONDRES, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE DE PARIS.

Des nombreux objets dont l'esprit de l'homme est porté à s'occuper, il n'en est peut-être aucun d'un plus haut intérêt que les différences observées entre ce qu'on appelle les diverses races humaines. Elles montrent, au physique aussi bien qu'au moral, de telles dissemblances, que certains écrivains n'ont point hésité à nier la possibilité de leur commune dérivation d'un seul couple originel ; tandis que d'autres, au contraire, admettant la vérité des récits mosaïques, ont cru trouver dans l'influence du climat et dans la variété des circonstances physiques au milieu desquelles les enfants dispersés d'Adam se sont trouvés pendant le cours des âges, une cause suffisante de toutes les différences que présente aujourd'hui le genre humain.

Des raisons plausibles ne manquent point à la dé-

Digitized by Google

fense de chacune de ces opinions, et cela rend d'autant plus difficile en faveur de l'une ou de l'autre une détermination dont l'esprit puisse demeurer entièrement satisfait. Il ne paraît pas cependant que la Société Ethnologique de Paris appelle la discussion d'une question sur laquelle on ne peut argumenter sans faire un aveu tacite d'incrédulité à l'égard de la vérité des saintes Écritures ; car leur témoignage est positif en faveur d'un seul couple originel. La Société au contraire, s'en tenant aux faits, se borne à reconnaître dans le genre humain l'existence de variétés suffisamment distinctes pour être considérées comme des races différentes, sans toucher au difficile problème de leur origine ; et ceci admis, son but paraît être de recueillir tous les éléments nécessaires pour une classification purement scientifique de ces races. D'après le programme de la Société, ces éléments sont : la constitution physique, le caractère moral et intellectuel, le langage, les traditions historiques. J'y voudrais joindre les *arts* et les *inventions*, et je vais essayer dans ce travail d'expliquer ce qui me fait paraître cette addition nécessaire.

Je ne parlerai pas de l'organisation physique, car il appartient exclusivement à ceux qui ont fait de cet objet une étude spéciale, de déterminer ce que l'on doit considérer comme types distincts, et jusqu'à quel point ils peuvent se modifier sans se perdre entièrement, jusqu'à ce qu'ils soient remplacés par un autre type nouveau.

Pour ce qui regarde les dispositions morales et

Digitized by Google

intellectuelles, il est à observer qu'elles offrent beaucoup de diversité non-seulement dans des races considérées comme identiques, mais aussi dans les différents individus d'une même famille, et réciproquement. Bien plus, la connexité est si intime entre le physique et le moral de l'homme, et tous deux sont tellement soumis à l'influence du climat et des circonstances extérieures, qu'il y aura toujours, je le crains, une extrême difficulté à trouver aucun ordre de phénomènes intellectuels et moraux appartenant exclusivement à une race, qui soit indépendant des influences que je viens d'indiquer ; et tant que ces influences ne peuvent être éliminées, il semble qu'on chercherait vainement à établir telle ou telle disposition morale ou intellectuelle comme caractère spécial de telle ou telle race donnée.

Les langages présentent quelque chose de plus saisissable, quoique, même sur ce point, il y ait à surmonter des difficultés plus qu'ordinaires. Je n'aborderai pas ici un sujet qui a été plus d'une fois discuté avec plus ou moins de talent, à savoir, si le langage est un présent de Dieu ou une invention de l'homme. Mais, en considérant le langage comme l'expression phonétique des idées, je ferai observer qu'il existe à ce sujet une erreur très-répandue, et à laquelle, faute de réflexions assez mûres, j'ai moi-même long-temps adhéré, savoir : que les sauvages ont peu d'idées, et que leur langage doit être pauvre en conséquence.

Mais il est clair, et l'on n'a pas besoin pour cela de recourir à la doctrine des idées innées, qu'il n'est

Digitized by Google

point d'idée simple et fondamentale chez l'Européen le plus civilisé qui ne se trouve également chez le sauvage le plus inculte. Ses sens étant les mêmes que les nôtres, il peut dès lors avoir toute la série des idées qui dérivent de l'impression des objets extérieurs sur les sens. Les affections naturelles sont les mêmes dans toute l'humanité, et conséquemment les idées qu'elles engendrent doivent être pour les sauvages radicalement les mêmes que pour nous; et ceci n'est point contredit par leurs actions, car nous savons parfaitement que la même pensée peut donner naissance à des manifestations très-opposées. Si donc les sens et les affections chez le sauvage sont les mêmes que chez l'homme civilisé, il doit posséder toute la série des idées qui en dépendent; et comme il serait contraire à nos idées sur la bonté divine de supposer l'homme moins favorisé que la brute, qui jouit incontestablement de la faculté de communiquer ses idées à son semblable, les sauvages doivent avoir un langage qui exprime dans toute son étendue la chaîne des idées qui se rapportent aux sens et aux affections.

En étudiant donc les langages dans le but de déterminer les différences de races dans le genre humain, l'attention doit, je pense, se porter d'abord sur les mots qui expriment les idées simples et générales.

Pour ce qui est des traditions historiques, elles ont incontestablement une grande importance; mais dans leur application à la détermination des races, une grande finesse de critique est indispensable. Des races peuvent avoir été mélangées avant toute tra-

Digitized by Google

dition historique, et l'histoire tend alors à réunir ce que la constitution physique et les autres caractères tendent à séparer; ou bien, les races auront été dispersées avant qu'elles aient eu aucune tradition, ou si elles en ont eu, elles les auront oubliées; et alors des traditions distinctes tendront à séparer des races identiques en réalité.

J'arrive maintenant aux arts et inventions, et je ne puis m'empêcher de croire qu'ils peuvent être utilement considérés sous un point de vue auquel je ne sache pas qu'on ait encore pensé.

C'est, je crois, un fait bien avéré, que l'homme doit à l'instinct des animaux beaucoup de ses découvertes, aussi bien que la notion des qualités nutritives, médicinales ou délétères d'un grand nombre de végétaux et il est plus que probable qu'il a aussi tiré de la nature inorganique beaucoup d'indications utiles.

Ce serait dès lors, je pense, un nouvel objet d'étude intéressant, et peut-être profitable, que de rechercher jusqu'à quel point les arts grossiers et les connaissances des sauvages peuvent être la conséquence de l'observation des instincts des animaux, de l'imitation des opérations de la nature, ou des arrangements fortuits de la matière, et du perfectionnement apporté à ces premières indications.

L'instinct des animaux semble supérieur à celui de l'homme; car chez les animaux l'instinct doit suffire à tout, tandis que l'homme a été doué de raison, c'est-à-dire d'une intelligence perfectible. Pré-



Digitized by Google

destiné par la Providence à améliorer sa propre condition, une impulsion, une base de travail sont essentielles à l'homme ; il trouve la première dans les besoins de sa nature, la seconde dans les leçons qu'il reçoit des actions instinctives des animaux, et dans les indications que lui fournit la découverte accidentelle de l'arrangement et des propriétés de la matière inorganique.

Il est naturel que des causes similaires opérant dans des circonstances analogues, produisent des résultats semblables, et dès lors beaucoup d'arts et d'inventions de la vie sauvage, beaucoup d'usages et de coutumes, beaucoup de notions simples avec leur application pratique, doivent se trouver identiques chez des peuples qui, bien loin de descendre d'une même souche, n'auront jamais eu entre eux la moindre communication.

Un arbre flottant, un radeau naturel de racines entrelacées, chargé peut-être de quelque animal, auront suggéré la pensée de la navigation aux nations les plus éloignées. L'embarcation une fois lancée, le moyen de la guider aura été révélé par le mouvement des palmes des oiseaux aquatiques ; la force impulsive du vent doit avoir été bientôt reconnue, et peut-être le premier mât et la première voile furent-ils une simple branche avec son feuillage dressée sur le grossier radeau.

Un arbre renversé par la tempête en travers d'un torrent aura suggéré l'idée d'un pont. Les lianes de la forêt auront été les premières cordes, et leur

Digitized by Google

liaison naturelle aux branches flexibles des arbres auxquels elles s'enlacent peuvent avoir donné la première indication de l'arc, si universellement répandu chez les sauvages. Les bois auront suggéré les premières huttes, comme les grottes et les cavernes les premières habitations solides. Il serait curieux de découvrir jusqu'à quel point le castor a pu instruire l'homme dans l'art de bâtir et de faire des digues. Les habitations aériennes du grosbec social du Cap, le nid suspendu du grosbec du Bengale, peuvent avoir aussi donné d'utiles leçons. Le tissu artistement croisé du nid de certains oiseaux aura fourni le modèle des premières nattes. Les divers instincts de l'abeille tisserande, de l'abeille charpentière, de l'abeille maçonne, de l'abeille coupe-feuille, auront été mis à profit et perfectionnés par l'homme observateur ; et l'on en peut dire autant de plusieurs variétés de fourmis et de divers autres insectes. L'écorce dure de certains fruits, la tige creuse des bambous, etc., constituèrent probablement les premiers vases, pendant que les dents et les arêtes des poissons, des pierres aiguës ou arrondies, et mille autres objets, s'offraient comme susceptibles de recevoir diverses applications utiles.

Chaque fois, dès lors, que l'on ne possède, pour reconnaître l'ancienne connexité de nations aujourd'hui profondément séparées, d'autres indices que la similitude ou l'identité de leurs arts et inventions, ne serait-il point sage, avant de tirer de cette identité la conclusion que les nations dont il s'agit ont

Digitized by Google

une même origine, de vérifier d'abord, par un examen rigoureux, si ces arts, inventions, etc., n'ont point été directement enseignés par l'observation des animaux et de la nature environnante.

Il est probable qu'au milieu de circonstances similaires, l'esprit humain, au moins dans l'enfance des sociétés, doit concevoir les mêmes idées. Les habitants des contrées sujettes à des inondations soudaines ou mêmes périodiques, lors même qu'ils seraient séparés par le diamètre entier de la terre, se logeront sur les arbres ou bâtiront leurs huttes sur des piquets, sans s'être mutuellement enseigné cette précaution ; et ainsi de beaucoup d'autres inventions.

D'un autre côté, lorsque les arts et inventions d'une nation sont pareils à ceux d'une autre nation, et que cependant ils ne peuvent, d'après leur nature, être sortis d'aucun enseignement offert par la demeure actuelle de ces nations, que même ils sont inappropriés aux circonstances locales, alors, quoique ni le langage, ni les traditions, ni le caractère moral et intellectuel ne fournissent des traits de ressemblance, il y aura néanmoins de bonnes raisons de soupçonner d'anciens rapports entre ces deux nations ; où du moins le pays d'où elles ont émigré pourra être retrouvé, en recherchant d'où elles ont pu dériver la première indication naturelle de leurs arts et inventions.

En un mot (car je ne veux pas abuser des moments de la Société en l'entretenant d'un sujet qu'il suffit, je crois, de signaler pour lui assurer l'attention qu'il me paraît mériter), je dirai que :

Digitized by Google

Il me semble très-essentiel d'examiner jusqu'à quel point les arts et inventions de la vie sauvage peuvent être directement rapportés à l'observation de la nature, dans le but d'y trouver un élément de plus, bien que d'espèce négative, pour l'éclaircissement de la difficile question des origines et des anciennes relations des différentes races humaines. Je terminerai en exprimant ma conviction qu'un examen attentif de ce sujet procurerait une riche moisson de faits nouveaux et intéressants, et tendrait efficacement à répandre la lumière sur l'origine des arts, et sur les moyens par lesquels le Créateur a fait servir toutes choses à la glorieuse fin du bonheur de l'homme.

Si la Société Ethnologique adhérait à cette manière d'envisager notre sujet, elle pourrait peut-être ajouter à ses instruction générales pour les voyageurs quelques recommandations spéciales afin d'appeler leur attention sur ce point.

---

*Note à la page* 288.

« Les affections naturelles sont les mêmes dans toute l'humanité, et conséquemment les idées qu'elles engendrent doivent être pour les sauvages radicalement les mêmes que pour nous, etc. »

M. Gallatin a fait une remarque analogue au sujet des formes grammaticales si compliquées qu'on retrouve dans les langues américaines. Après avoir combattu l'opinion de ceux qui ont cru voir dans ce fait l'indication d'un état avancé de civilisation qui aurait existé autrefois en Amérique, il ajoute : « La nécessité de combinaisons particulières pour exprimer les rapports des choses et des actions a été, aux époques

Digitized by Google

les plus anciennes de la société, la même que de nos jours; l'emploi des formes grammaticales était aussi nécessaire lorsque les connaissances et les idées de l'homme se trouvaient renfermées dans la sphère la plus étroite qu'elles peuvent l'être aujourd'hui dans l'organisation sociale la plus parfaite. (*A synopsis of the Indian tribs, etc. — Archæologia americana*, vol. II, p. 206.)

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PREMIÈRE PARTIE DU VOLUME PREMIER.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE.


Historique de la Société..... j
Réglement de la Société..... iij
Instruction générale adressée aux voyageurs..... vj
Liste des Membres de la Société..... xvj
Procès-verbaux des séances, année 1839 à 1840 ..... xxij
*Idem.* année 1840 à 1841 ..... xxxix


MÉMOIRES.

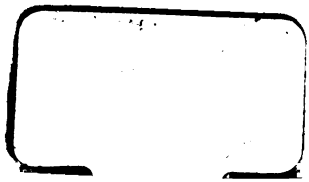

Des caractères physiologiques des races humaines, par M. W. F. Edwards..... 1
Mémoire sur l'anthropologie, par M. W. F. Edwards ..... 109
Mémoire sur les Guanches, par M. Berthelot..... 129
Mémoire sur les Parsis, par M. Pavie..... 233
De l'origine et des mœurs des Sicks, par M. Benet..... 251
Des arts et inventions de la vie sauvage, par M. Jackson..... 285


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05059 8641



Digitized by Google